

Pour les quarante ans de l'APF

André Beetschen

À quelques jours près, l'APF a quarante ans. C'est un long chemin, déjà, pour ceux qui ont participé à sa naissance ; c'est un chemin qui s'ouvre pour ceux qui ont fait le choix récent de venir s'y former. Avec tous se forge l'avenir de notre Association.

Chaque anniversaire invite, dans un mouvement joyeux que n'efface pas l'artifice, à faire retour sur la scène de la fondation, à tenter d'en reconstruire la réalité autant que le mythe tout en prenant la mesure, avec le passage du temps, de l'acquis et du perdu. Saluons donc d'abord avec gratitude le geste décisif de cette génération d'analystes qui, autour de Daniel Lagache, en juin 1964, se lancèrent dans une aventure qui mettait l'éthique de la formation et la fidélité à Freud au rang des exigences premières. Leur enthousiasme et leur intelligence de l'analyse, leur diversité admise et résolument soutenue, leur fécondité de pensée et d'écriture, leur capacité de former des analystes et d'attirer de nouveaux talents ont permis que l'APF devienne ce qu'elle est aujourd'hui. Ce temps de l'élan initial et des années qui en ont assuré la réussite, n'en faisons pas un âge d'or révolu mais un héritage vivant, au moment où notre Association se trouve engagée dans un tournant des générations !

Quelques-uns des membres les plus anciens, des collègues plus jeunes aussi, nous ont quittés et, à chaque départ, l'APF s'est sentie endeuillée. Je ne veux pas nommer ici chacun de ceux que la mort a dérobés depuis que fut fêté notre trentième anniversaire : nous savons combien ils nous manquent, tous. D'autres se sont éloignés mais, en devenant membres honoraires ou membres d'honneur, ils restent attentifs à la vie d'une association à laquelle ils donnèrent sans compter de leur temps et de leur énergie.

Quarante ans : la commémoration peut maintenant faire place à l'histoire et le rituel des anniversaires s'ef-

facier devant le relevé des décisions et des temps forts - toujours soucieux d'une réinstauration de l'analytique dans les choix engageant la formation - qui donnèrent à l'APF son orientation singulière. Je pense bien sûr à la réforme de 1972, conduite par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis et à celle de 1989, que pilota Pierre Fédida. En 1984 et sous l'impulsion de Victor Smirnoff, l'APF en vint à se pencher sur sa vie de communauté analytique, et *Documents & Débats* lui consacra un numéro entier avec "La psychanalyse en société".

Notre bulletin intérieur est ainsi devenu la mémoire précieuse de nos quarante ans d'existence : nous essayerons, en suivant la suggestion faite par Edmundo Gómez Mango dans son dernier rapport moral, de le rendre disponible et utilisable pour tous ; en particulier pour les plus jeunes arrivants dans notre maison. On pourra y lire, entre autres, le rôle déterminant que joua l'Association Psychanalytique Internationale dans la naissance de l'APF et l'état fluctuant des relations qui se sont depuis établies entre elles deux. Or voici qu'aujourd'hui notre petite société, qui n'a pas un goût immodéré - certains le regrettent - pour les échanges internationaux, a deux de ses membres en charge des plus hautes responsabilités : Évelyne Sechaud est la Présidente de la Fédération Européenne de Psychanalyse, tandis que Daniel Widlöcher est le Président actuel de l'IPA ! Ne tirons pas de cette conjoncture des conclusions exagérées, mais ne négligeons pas non plus l'influence qu'on nous accorde, ni l'intérêt que notre modèle de formation suscite hors de nos murs...

À revenir ainsi sur notre mémoire écrite, on s'apercevra qu'elle porte témoignage, souvent, d'un affrontement récurrent à l'insatisfaction et au " malaise ", reconnus et éprouvés dans les échanges scientifiques, la formation des analystes, ou la vie institutionnelle... Il

peut paraître paradoxal qu'un anniversaire célèbre aussi un malaise ! Pourtant, cet affrontement non évité est fécond : en empêchant que nous nous leurrions dans une image complaisante de nous-mêmes, il donne le courage d'admettre la part de déplaisir que notre tâche d'analyste impose d'élaborer, sans fin. C'est à partir de là que des changements, quand ils deviennent nécessaires, sont possibles et viables. Car la psychanalyse en société n'est pas chose facile quand elle tente de faire tenir ensemble les liens d'une communauté et l'expérience de l'a-socialité foncière de la cure, la résistance de l'inconscient et les reliquats des passions de transfert, la curiosité sexuelle qui anime la pensée et l'angoisse qui l'inhibe face à des figures admirées ou sévères, porteuses d'idéaux écrasants. Si Daniel Lagache voulait que nous fussions " les meilleurs ", Victor Smirnoff se plaisait à citer ce propos de Freud : " Le travail analytique donne mauvais caractère " !

J'aime penser que l'APF d'aujourd'hui se construit autour d'une fidélité qui ne requiert pas le consensus de l'autosatisfaction, qui peut faire place au conflit vivant et à la violence imparable, mais qu'on espère assourdie, imposée par l'activité pulsionnelle inconsciente et la persistance blessante de l'infantile. Le hasard est donc bienvenu quand il fait coïncider la fête de nos quarante ans avec des Entretiens consacrés à "La violence dans la cure analytique" : nous avons eu le bonheur d'y entendre, aux côtés de Josef

Ludin et Christophe Dejours, la voix forte d'un ami lointain et étranger-proche, Marcelo Viñar. Cette violence n'est-elle pas, après tout, celle de l'amour puissant que nous portons à notre maison, celle qui nous fait être exigeants dans nos espoirs plus qu'assurés dans nos certitudes ?

Pour l'avenir, pour demain donc : l'héritage, oui, la nostalgie, non ! Ainsi la reconnaissance saura-t-elle se montrer active : en maintenant au cœur de nos actions la référence à la situation analytique, elle gardera l'attention éveillée aux conditions de transmission de l'analyse freudienne, dont le transfert, la formation et l'écriture sont comme des fils sans cesse remis sur le métier. S'ils font la trame de notre activité scientifique (qui exige, par nature, l'ouverture au débat et à la controverse), ils dessinent aussi le motif plus secret, plus fragile, plus difficile à saisir, de " l'analytique " à préserver. C'est en soutenant cette exigence à l'intérieur et vers l'extérieur (à un moment où la pression sociale et politique se fait plus insistante) que l'APF continuera d'être fidèle au but qu'elle sert : transmettre et susciter chez de jeunes collègues, malgré le long cursus qui les attend - " le parcours du combattant ", dit-on parfois en se moquant - le désir de venir se former et travailler auprès d'elle.

Cet espoir est toujours vivace, après quarante ans. Nous avons tous à cœur, j'en suis sûr, de le voir grandir et s'accomplir.

Pour un quarantième anniversaire

Daniel Widlöcher

Quarante ans passés ! Le 9 Juin 1964, à la même heure, j'arpentais avec inquiétude les avenues entre Denfert-Rochereau et Montsouris, me préparant à une intervention programmée que je devais faire à l'Assemblée générale de la SFP. Il s'agissait en effet d'annoncer publiquement que notre groupe, décidé à se séparer de nos collègues fidèles à Lacan, avait sollicité de l'Association Psychanalytique Internationale le statut de groupe d'étude, et que cette requête avait été bien reçue. La Société Française de Psychanalyse vivait ainsi ses dernières heures. Notre groupe s'était réuni quelques jours auparavant et, comme sur le petit navire, c'était le plus jeune matelot que l'on avait chargé de cette mission d'annonce.

Madame Favez, alors présidente de la Société, était sur l'estrade. Je la savais extrêmement embarrassée d'être dans cette position alors qu'elle était de notre groupe et qu'elle connaissait le sens de mon intervention. Je ne sais lequel de nous deux était le plus anxieux.

Le moment venu, je me lève et annonce la nouvelle. Je sens la salle en stupeur. Il est vrai que nos collègues adverses ne pensaient pas que nous allions obtenir cette reconnaissance dans la mesure où ils coexistaient avec nous dans la société existante. Et soudain, une voix calme et glacée, que je reconnus aussitôt être celle de Lacan, déclara : " *Maintenant, nous savons par qui passe le téléphone rouge de Chicago* ". Il faisait allusion à Max Gitelson, le président de l'A.P.I. de l'époque.

Sur le moment, cette phrase m'amusa plutôt, tant je me sentais étranger à ces relations avec l'A.P.I. C'était le fait de Granoff et de Leclair, sans doute aussi de Lagache et peut-être de Lacan lui-même. Mon action s'inscrivait dans le désir de me dégager de l'emprise étouffante du régime autocratique qui régnait dans la

S.F.P. et des pratiques de Lacan. Mon analyse était terminée depuis plusieurs années. J'avais eu l'occasion de lui dire ma gratitude, mais par la suite les critiques que je lui avais adressées avaient provoqué la rupture. Quant à l'A.P.I., elle m'apparaissait comme un moyen de se dégager de cette emprise. Je pensais d'ailleurs partager ce sentiment avec les collègues de mon groupe et de ma génération.

Plus tard bien sûr, cette phrase venant de Lacan n'a pas manqué de résonner en moi. Mais ceci est ma propre histoire, non celle de l'A.P.F. Si, toutefois, j'ai tenu à rappeler cet événement c'est que, en cette date anniversaire du 9 Juin, cette soirée a marqué symboliquement notre naissance et, peut-être, montre aux plus jeunes les conditions dramatiques de cette naissance. Mais, plus encore, elle annonce certaines dispositions d'esprit collectives mais implicites qui ont marqué le développement initial de notre communauté A.P.F.

J'ai parlé, jadis, dans notre bulletin du Moi idéal de l'A.P.F. et de l'idéal du Moi A.P.I. Il me semble que les premières années de la vie de notre Association ont été marquées de manière très explicite par deux idéologies fondatrices. La première, la plus officielle dirais-je, était transmise principalement par Lagache et se référait surtout à notre situation dans l'internationale. Pour réparer l'acte de rupture (ou pour l'assumer, dirons-nous, de manière plus défensive), il fallait être (je cite Lagache) " *la meilleure société de l'A.P.I.* ". Nous allions être une " *société modèle* ". D'où une attention extrême aux méthodes de formation, aux pratiques de sélection, à une politique scientifique ouverte aux échanges internationaux.

L'autre idéologie a consisté à sauver Lacan malgré lui. Il s'agissait de sauvegarder son enseignement, l'intégrer au mieux à la pensée freudienne, bref de marquer

une forme de fidélité envers le " retour à Freud " dont il avait été l'inspirateur dans les années cinquante, au temps de la S.F.P.

Ces deux tendances ont progressivement donné naissance à l'idéal identitaire de l'association. Ni assujettie au formalisme de l'A.P.I., ni entraînée dans les turbulences du lacanisme, mais une organisation soucieuse de développer un mode de formation original, le " meilleur " bien entendu, et une communauté de pensée. La disparition de l'analyse dite didactique, l'évaluation au décours de l'analyse personnelle, le rôle majeur accordé aux contrôles, l'enseignement à la carte et les méthodes de validation propres à l'A.P.F. ont ainsi soutenu notre marque identitaire. Le refus des dogmes, l'ouverture critique à toutes les écoles de pensée, un certain style d'expression ont conforté ce mouvement.

À plusieurs reprises tout au long de ces années, j'ai exprimé le regret que ce souci identitaire nous fasse renoncer à cette ouverture critique. Je voudrais pour conclure, et m'exprimant au nom de l'I.P.A., dire combien l'I.P.A. a besoin de notre Association et combien notre Association peut tirer profit de l'I.P.A.

Au moment où la question des règles de formation, des " standards ", est à l'ordre du jour, où les rapports

entre nos sociétés, les regroupements régionaux et l'association internationale, ont besoin d'être repensés, notre Association doit s'exprimer et témoigner de l'intérêt de laisser une plus grande autonomie aux sociétés dans leur méthode de formation. Nous, A.P.F., devons être présents dans tous les débats pour contribuer au développement d'une association internationale vivante et à l'écoute des évolutions de nos pratiques, en particulier dans le domaine de la formation et des échanges scientifiques.

L'A.P.F. a repris une place active dans la vie de l'A.P.I. et celle de la Fédération Européenne. Elle peut en tirer plus d'avantages en termes d'échanges de pensée et de pratiques. N'oublions pas que se posent à nous des problèmes que nous partageons avec toute la communauté internationale. Pensons ici à la question de l'extension des applications psychothérapeutiques et à celle de la formation qui en découle. Pensons au statut du psychanalyste dans une société où les professions sont de plus en plus réglementées. Les réponses que nous devons apporter à ces questions sont des urgences pour nos institutions.

Tel est le message transmis par le téléphone rouge aujourd'hui.

Pascale Eghiayan

La soirée festive organisée aujourd'hui me donne l'occasion de commémorer trois dates en une seule : à ma connaissance, l'APF a été créée le 26 mai 1964 ; cette soirée se justifie donc pour nous tous comme occasion de fêter les 40 ans de notre Association, mais c'est aussi pour moi le dixième anniversaire de mon entrée en formation et, accessoirement, c'est aussi la date anniversaire de ma propre naissance, et c'est la première fois que je prends conscience, du haut de mes 44 ans, que j'ai beau être encore "analyste en formation" selon la formule consacrée, je suis plus vieille que cette grande maison qui me forme, et qu'après tout elle aussi n'est peut-être encore qu'une jeune association en pleine formation !

Aux 30 ans de l'APF, étant toute jeune admise, j'avais eu l'honneur de couper le gâteau d'anniversaire, sur lequel était inscrit, en allemand gothique : " Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen ".

Il serait sans doute mal à propos de vous parler de mes délires, mais peut-être puis-je vous confier quelques-uns des rêves qui m'avaient conduit à demander mon admission il y a 10 ans de cela, et finalement tenter d'apprécier devant vous leur degré de réalisation, de déception, d'abandon, ou d'attente encore intacte.

J'étais d'abord devenue psychologue faute d'avoir su être parapsychologue, car mon premier rêve était de deviner l'avenir, comme ma grand-mère le faisait dans le marc de café. Le souhait de devenir psychanalyste poursuivait donc ce vieux rêve d'enfance à peine déplacé, et je me mis à découvrir non pas l'avenir, mais le passé, par la magie de l'après-coup.

J'avais choisi un divan APF, puis une candidature à l'APF, sans aucune hésitation, mue par une évidence qui remontait à ma formation universitaire à Lyon.

Ce n'est qu'au moment de mes trois entretiens d'admission que j'ai réalisé, avec stupeur et finalement beaucoup d'amusement, que les " maîtres " qui avaient jalonné mes études lyonnaises, Bergeret, Kaës, Roussillon, Guyotat, et que je pensais être à l'origine de mon choix inconditionnel pour l'APF étaient en fait tous... à la SPP ! L'inconscient a ses raisons que la raison ne connaît pas !

Changement de maîtres donc, avec des personnages qui ne se prenaient ni pour des dieux, ni pour des maîtres justement, mais qui pourtant, sans abuser de la toute-puissance des premiers, présentaient le talent des seconds à transmettre ce qu'ils ne possédaient pas, un savoir-être plus qu'un savoir-faire.

" Psychanalyste en formation ", qu'est-ce que ça veut dire pour moi, 10 ans après ?

Je me souviens d'un débat du samedi en 1996 avec Jean-Claude Rolland et Michel Gribinski défendant chacun sa vision de l'interprétation, comme deux nobiliaux honorant un duel ; ils me semblaient alors prêts à mourir pour leurs idées, et me donnaient une fort belle représentation de l'éthique à l'APF. Était-ce une vision déformée par l'idéalisme de ma jeunesse, de la leur, ou de celle de l'association qu'ils représentaient ? J'espère en tout cas que les années qui passent ne transformeront jamais ces joutes de la pensée ardente en frileux combats de narcissismes exacerbés et que l'anniversaire de nos 50, voire de nos 100 ans, témoignera encore de ce même enthousiasme juvénile, dans le plaisir de l'échange verbal.

En 1994, à l'occasion du trentième anniversaire, ce même Jean-Claude Rolland, alors Président, souhaitait d'ailleurs que les analystes en formation et ceux à venir soient meilleurs que ceux qui les avaient précédés ; on ne pouvait imaginer plus belle évolution pour une jeune association ! Quelle grandeur d'âme que

celle de maîtres dont le plus grand désir est d'être dépassés par leurs élèves !

Je ne savais alors ce qui me ravissait le plus : était-ce l'espoir d'atteindre un jour l'Olympe, à condition bien sûr de n'être pas pressée... ou était-ce plutôt l'idée, qui m'habite encore aujourd'hui, de pouvoir m'étayer sur des prédécesseurs aussi prestigieux, tout en partageant simplement avec eux une " psychanalyse à la française ", unique, même parmi les autres sociétés françaises ?

En arrivant à l'APF, j'ai lu les anciens numéros de *Documents & Débats*, pour essayer de connaître après-coup dans quelle famille j'étais tombée, en reconstituant le roman de mes nouvelles origines. À cette occasion, j'ai découvert dans un texte de Daniel Lagache de 1965 une allusion à un système de "plaque tournante" mis en place par Jean Laplanche et permettant, si j'ai bien compris, d'aider les débutants à trouver leur " cas de contrôle " ; j'ai été très désappointée de découvrir que la galère dans laquelle je me trouvais à l'époque pour démarrer une cure supervisée devait déjà être partagée par certains prédécesseurs 30 ans plus tôt ; moi qui croyais que la

crise de la psychanalyse venait de commencer, qu'avant, c'était le bon temps, que mes aînés avaient des listes d'attente d'un an ou plus, et je vous ferai grâce des autres mythes originaires que je me racontais avant de m'endormir... Décidément, la nostalgie n'était plus ce qu'elle avait été ! Finalement, c'était dur au début, parce que les contemporains de Freud le prenaient pour un fou malsain ; c'était dur après parce qu'il y avait eu la guerre ; c'était dur plus tard à cause des scissions ; c'était dur plus tard encore parce que les patients se faisaient rares. Il ne me restait plus qu'à espérer un avenir plus chantant, plus qu'à construire la psychanalyse de demain.

Oui mais voilà : demain, nous y sommes aujourd'hui et je suis encore " analyste en formation " ! Je n'ai rien de meilleur que ceux qui m'ont précédée et je rame toujours sans voir le rivage rêvé, mais au moins je n'ai personne qui me dise " tais-toi et rame ". C'est pourquoi je vais prendre moi-même l'initiative de mon silence, afin de garder pour l'instant quelques raisons d'espérer...

Puissions-nous encore, à chaque anniversaire, nous dire que nous ferons mieux quand nous serons plus grands !

La violence dans la cure.

Entretiens de l'APF, juin 2004.

Edmundo Gómez Mango

Introduction à la discussion.

Chers amis,

Il est difficile de penser la violence quand elle est omniprésente, quand elle s'infiltré partout, dans toutes les manifestations de la vie quotidienne et sociale. La violence dans les images de la télévision, dans les médias ne semble plus être le problème le plus pré-occupant : c'est la *chose violente* elle-même, et non plus ses représentations, qui est au centre de l'inquiétude, de l'angoisse plutôt que du malaise, de la société contemporaine.

On peut, je crois, sans exagérer, concevoir Freud comme un penseur de la violence, au niveau de la psyché individuelle mais aussi dans le registre de ce qu'il dénommait processus de culture. L'*homo violans* est au centre de sa pensée clinique et métapsychologique.

Il se confronte avec la violence depuis le commencement de la théorisation psychanalytique qui est toujours chez lui une réponse à la problématique posée par la souffrance des patients et par son travail personnel d'auto-analyse. Il instaure, d'emblée, au centre même de la psychopathologie, la notion de *conflit psychique*, et ce qu'elle sous-entend, l'exigence du dualisme. Le conflit se déclinera, tout au long de l'œuvre de façon différente : antagonisme entre représentations sexuelles inconciliables et le moi conscient qui les rejette, dualisme pulsionnel dans ces différentes versions, jusqu'à parvenir à celle de l'opposition des pulsions de destruction, voire pulsion de mort, et pulsion de vie ou Eros ; combat encore entre les différentes instances de l'appareil psychique ou entre les *principes* qui régissent son fonctionnement. Psyché est prise dans la tension des polarités : forces d'attraction

et forces de répulsion, activité-passivité, moi-monde extérieur, l'expérience de la douleur et celle de la satisfaction ou du plaisir. Aucune parcelle de l'appareil psychique n'échappe à ce *Polémos* incessant qui est à l'origine même de Psyché et qui la maintient en vie.

La violence intime qui nous habite comme un ressassement interminable, constitue avec l'angoisse et le désir, le tréfonds de notre expérience psychique.

Il faudrait un mot pour désigner l'activité violente du psychisme dans la conception freudienne, une sorte de *Gewalttätigkeit*, d'*activité de violence de fond* qui sous-tend tous les aspects de la vie de l'âme.

Un des traits essentiels de cette violence me semble être lié à la conception freudienne de l'*indestructibilité du psychique* : le primitif, le primordial est toujours là, masqué, refoulé, transformé, mais sans cesse aux aguets, à l'affût, prêt à resurgir avec la force d'irruption de l'originaire.

Cette indestructibilité est à la fois présente dans le processus de développement psychique de l'individu, mais aussi dans le processus culturel de masse.

Au niveau de l'individu, un reste indomptable, un rejeton pulsionnel primitif semble toujours actif, un " au-delà " du plaisir et de la vie, fait toujours violence et demeure intraitable. Présent dès le début de la théorisation freudienne comme inertie, viscosité ou fixation psychique ou plus tardivement comme résistance du ça et surtout comme compulsion démoniaque à la répétition, ou comme contrainte du destin, c'est avec la *Todestrieb*, cette scandaleuse pulsion de mort, pulsion-mort, qu'il atteint sa forme conceptuelle la plus élaborée.

Dans le registre de la psyché de masse, le processus de culture dans son ensemble est pensé par Freud comme un combat inlassable contre la violence du primitif.

" Tous les efforts fournis en son nom par la civilisation, écrit-il, n'ont guère abouti jusqu'à présent. Elle croit pouvoir prévenir les excès les plus grossiers de la *force brutale* en se réservant le droit d'en user elle-même contre les criminels, mais la loi ne peut atteindre les manifestations plus prudentes et plus subtiles de l'agressivité humaine " ¹. Quand les forces morales ont été mises hors d'action, " la *bête sauvage*, ajoute-t-il, ressurgit et perd alors tout égard pour sa propre espèce "(je souligne) ².

Mais la violence dans la psychanalyse ? Écoutons n'importe quel récit d'une cure d'enfants : ce petit garçon aime faire la guerre, tuer les soldats ennemis, détruire la maison. Rappelons-nous l'adorable petit Hans, investigateur exceptionnel de la psyché, explorant avec son petit canif le corps en caoutchouc de sa chère Grete, découpant, curieux, son entrejambe.

Et dans la cure d'adultes ? Il y a d'abord la contrainte que l'instauration de la situation analytique exerce sur les deux partenaires, l'analysant et l'analyste, ces deux étrangers qui vont partager ensemble cette étrange intimité des séances. Le cadre, la position même des deux protagonistes, la règle fondamentale " font violence " : le patient est invité à parler, à s'approcher avec son discours de son monde intérieur et inévitablement à résister à le faire.

Le foyer central de la violence psychique interne est constitué par le complexe d'Œdipe, avec son noyau barbare et tragique, d'inceste, parricide et castration. C'est le transfert qui permet l'opération complexe de permettre à ce qui a été refoulé (le refoulement : mécanisme violent d'exclusion, d'expulsion, de mise à l'écart) d'émerger, de se re-présenter, non pas comme souvenir ou comme récit, mais d'apparaître comme présence, comme un *se rendre présent*, de se présentifier dans ce que Freud a appelé l'*Agieren* : l'inconscient agi dans l'acte analytique lui-même. C'est dans le transfert où le pulsionnel dévoile son caractère revendicatif le plus primitif, le plus pulsionnel

du pulsionnel pourrait-on dire, là où il apparaît comme l'attaque féroce contre le moi, là où il s'acharne, cruel, contre l'objet.

Une violence fondamentale et fondatrice est dévoilée par l'analyse, à la fois dans la psyché individuelle et dans la situation analytique elle-même. Dans l'acte psychanalytique (auquel nous avons consacré nos derniers Entretiens ouverts de janvier dernier et qui, je crois, préparaient presque d'une certaine façon ceux que nous initions aujourd'hui) se conjuguent simultanément d'une part, le soulagement de la violence de la détresse individuelle que procure l'*action spécifique*, l'intervention de l'autre, du tiers et du langage ; et d'autre part, la *violence du meurtre*, acte inaugural de la psyché des masses, de la culture humaine. " Ce qui commença par le père, note Freud, s'achève par la masse " ³.

Les manifestations cliniques de cette violence fondamentale du transfert sont multiples : la passion, le feu qui interrompt la théâtralité où doit se tenir l'amour de transfert, pour qu'il puisse être représenté, joué et analysé ; la haine qui détruit le cadre et aboutit à la réaction négative qui interrompt la cure.

Mais il y a d'autres formes plus nuancées de l'exercice de la violence dans une analyse : elles peuvent venir de l'analyste, qui sous la contrainte de ses propres idéaux ou de ses résistances, devient indifférent à ce qui est dit et ressenti par le patient, ou de l'analysant, qui peut soumettre l'analyste à une emprise sourde et presque insoutenable ; ou du rêve, qui malgré la déformation de la censure, exprime le désir de mort qui vise si souvent ce qui est le plus aimé.

Pensons encore à l'irruption de la violence sous la forme de l'accident ou de la maladie aiguë qui interrompt le processus de la cure, situation qui questionne toujours l'analyste et le transfert.

1 S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1929), PUF, 1971, p. 66.

2 Ibid., p. 65.

3 Ibid., p. 91.

Dans le monde contemporain, les traitements analytiques ont dû parfois se poursuivre dans un climat de violence sociale intense. Les psychanalystes latino-américains ont essayé de penser l'incidence de la terreur d'état des dictatures militaires sur l'exercice même de la psychanalyse. Les collègues new-yorkais ont réfléchi sur la résonance à l'intérieur des cures de l'événement du 11 septembre et de ses échos intimidants, parfois paralysants.

*

" Nous vivons dans un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie "4. Cette appréciation freudienne, formulée quand il écrit *L'homme Moïse*, commencé, souvenez-vous, à Vienne, et terminé à Londres, traversé ainsi par la violence de l'exil et de l'histoire, semble garder aujourd'hui toute la désolation tragique de son étonnement initial.

Mais peut-on condamner toute forme de violence ? Ne ressentons-nous pas parfois le souhait que ce patient puisse une fois pour toutes dire non, claquer une porte, faire un geste pour s'affranchir du joug oppressant de son entourage ? N'attendons-nous pas souvent, comme la lueur d'un espoir, un signe de transfert négatif qui serait le début d'un changement psychique ?

Le " Beau Marin ", le jeune matelot, l'innocence même, semblable à " un jeune Adam avant la chute ", qui bégaié et qui n'arrive pas à se défendre par la parole, frappe le capitaine d'armes qui l'accuse fausement de sédition. La scène se passe devant le capitaine Vere (nom en lui-même significatif), qui vient de dire à Billy, d'un ton paternel, devant son mutisme désespéré : " Rien ne presse mon garçon, prends ton temps, prends ton temps... ". L'instant d'après, écrit Melville, " prompt comme la flamme d'un canon jaillissant dans la nuit, son bras droit se détendit et Claggart tomba sur le pont ".

Je voudrais ouvrir, avec l'évocation de cette scène, un autre versant de la problématique de la violence, destructive mais parfois porteuse d'espérance et de dignité ; le geste de Billy Bud nous confronte à l'entrecroisement " du narcissisme, la loi et la mort ", pour reprendre la belle chute de la présentation de ces Entretiens par Laurence Kahn et le Comité scientifique précédent.

" Comme la vie est lente
et comme l'Espérance est violente ".

Je laisse, sans plus tarder, la parole à Josef Ludin qui va nous parler du " pathos de la distance ".

4 S. Freud, *L'homme Moïse* (1939), p. 131.

Le pathos de la distance

Josef Ludin

Je vous avertis dès maintenant que je passerai d'abord par une réflexion sur la violence pour arriver à la fin de mon exposé à la situation de la cure.

Pour commencer je vous rappelle une forme de la violence qui me paraît une des plus archaïques : le viol ! Pour préciser, pas particulièrement celui de la femme, mais plutôt celui de l'homme et de l'enfant mais surtout de l'enfant masculin. Étant né dans un pays oriental et ayant passé dans ce pays mes premières petites années, je dirais qu'à cette époque – maintenant un peu lointaine – le viol des femmes et des filles était presque une chose absente. Le viol à cette époque, c'était la bagarre entre hommes et garçons, enculer un homme, c'était la satisfaction absolue, l'humiliation et la possession totale de l'autre, son anéantissement. Cette forme de violence me paraît particulièrement archaïque et d'un investissement psychique qui pourrait nous enseigner quelque chose. Pour me rapprocher de ce thème, il me faut faire un tout petit tour d'horizon qui m'amène dans le milieu des bordels de Buenos Aires. Borges, dans son essai sur l'histoire du tango, écrit la chose suivante, qui m'a amusé pour des raisons personnelles, mais que je trouve aussi profondément juste d'un point de vue analytique : " Beaucoup de gens ont insisté sur la nature sexuelle du tango, mais peu ont parlé de son côté querelle ". En vérité, les deux côtés sont des expressions de la même impulsion. C'est ainsi que le mot homme signifie dans toutes les langues que je connais capacité sexuelle et capacité guerrière. Le mot " *virtus* ", qui signifie en latin courage, vient de " *vir* ", homme. C'est dans ce sens que dans le roman de Kipling, *Kim*, un Afghan dit : " À quinze ans, j'avais déjà abattu mon homme et j'avais procréé mon homme ", comme si les deux actes étaient les mêmes¹. Nous sommes là confrontés aux rapports entre hommes, qui, dirais-je, oscillent entre violence et homosexualité. Mais la référé-

rence tant au monde du tango qu'à un orientalisme archaïque démontre la nature particulière de cette homosexualité : la relation sexuelle entre hommes n'est admissible que pour celui qui est dans une position active, la position passive est celle de l'humiliation et du mépris. Différence qui a été déjà précisée par Foucault. C'est une sorte d'homosexualité latente, qui garde la femme comme son objet primaire. Ces quelques remarques devraient me permettre d'ébaucher une sorte de phénoménologie du désir masculin qu'on désigne souvent par le terme de machisme.

Pour cerner ce phénomène psychique, il me faut tout d'abord faire un petit détour. Je le ferai en m'interrogeant sur la question de l'identification, et cela dans une perspective ouverte par René Girard² qui distingue l'identification active et passive du fils à l'égard de son père. Il précise que Freud n'était pas seulement préoccupé par la position passive, féminine et homosexuelle du fils vis-à-vis de son père, donc de l'ambivalence et de la rivalité, mais aussi par la question d'une identification active. Cette identification active a, certes, d'abord comme but la domination de la femme, mais elle est aussi une sorte de mimétisme de la violence du père qui est de plus en plus adoptée par le fils. Lorsque Freud parle de complexe d'Œdipe actif, il souligne la rivalité père/fils dont le but est de faire disparaître l'autre. Mais dans la perspective du mimétisme, la rivalité phallique ne veut pas forcément la disparition de l'autre (père ou fils) ; elle veut plutôt l'imitation de l'autre³. Dans ce genre d'identification mimétique se cache, paraît-il, une source de violence. Mais la discussion qu'engage R. Girard avec

1 Borges : *Melancholie der Vorstadt*. S. 53.

2 R. Girard *La violence et le sacré*, Hachette, 1990, p.250.

3 Freud, *GW XIV*, p. 21.

Freud (dans laquelle il le critique pour ne pas avoir reconnu la part mimétique en jeu dans l'identification) n'a pas beaucoup d'intérêt pour nous.

Ma réflexion se dirige alors vers la question de l'objet de l'identification et son rapport avec le narcissisme. Cet objet, paraît-il, est en possession du père, du moins selon les fantasmes de son fils, mais peut-être aussi de sa fille. Mais il est aussi en possession du frère ou de l'autre masculin. Notre intérêt porte surtout sur le rapport entre hommes, soit entre père et fils, soit entre frères parce que nous voulons cerner la violence à travers la virilité. Il me paraît évident que cet objet n'est autre chose que le pénis. Nous devons cette connaissance à l'enseignement de Freud et à notre expérience clinique. Freud disait de cet organe que sa capacité à se lever contre la force de gravité nous angoisse et nous fascine. Cette remarque n'est pas anodine, car elle distingue deux réalités de cet organe : d'abord son existence qui est dans une dialectique avec le manque ; et ensuite la capacité de l'érection qui, elle, est forcément économique au sens propre du terme analytique. C'est-à-dire qu'elle est dans l'espace et dans le temps. Le pénis a une force, une puissance, il est l'idée physique propre de la puissance, il est dans l'espace, il change de volume et il est dans le temps, il s'éveille et il meurt. Cet organe est prédestiné à être surestimé ou surinvesti psychologiquement, il est prédestiné à être pris dans un sens imaginaire et fantasmatique, à pouvoir s'élever au statut de phallus pur.

La représentation imaginaire et fantasmatique de cet organe s'organise d'une façon différente pour le garçon et la fille. On pourrait même dire que le rapport de la fille au pénis n'est pas seulement un rapport d'envie, mais aussi de curiosité et de plaisir. Il y a aussi des filles qui trouvent cet organe drôle, ridicule, laid, menaçant bien sûr, mais aussi amusant, comme s'il s'agissait d'un petit joujou. Pour le garçon, la situation se présente d'une manière différente : il a tout d'abord le fantasme violent de le perdre, et cela déjà à un moment où le petit garçon n'a pas encore la moindre idée de la puissance de cet organe. Le fantasme de castration précède celui qu'engendre l'érection. Ce fantasme de perdre le pénis a sa contrepartie dans l'instrument ou l'objet du couteau. Comment le perdre, c'est très facile, on me le coupe.

Selon la conception freudienne du complexe d'Œdipe, on dirait à juste titre que le véritable opposé du petit garçon est tout d'abord le père. Il me semble alors que la question de la violence nous oblige à supposer que c'est seulement une partie de la réalité. L'autre partie, c'est le semblable ou la petite différence du narcissisme, c'est de toute façon sur le plan horizontal. Il y a donc un axe vertical qui concerne le père et un autre axe horizontal qui concerne dans le sens le plus classique du terme, le frère ou l'autre en général. Qu'il y ait communication entre ces deux axes, me paraît évident. On pourrait considérer la rivalité horizontale comme une reproduction au niveau social de la rivalité verticale. Leur interaction est difficile à saisir. Je vous rappelle que Yerushalmi⁴ dans son travail sur le *Moïse* de Freud, lui a reproché de mettre complètement à l'écart la réalité du fratricide en faveur du parricide. En ce qui concerne la question de la violence, il me semble que c'est une donnée empirique, qu'elle est beaucoup plus présente au niveau horizontal qu'au niveau vertical. Le narcissisme de la petite différence l'emporte sur celui de la grande différence. Sur le plan horizontal, il s'agit d'une violence portée par les deux protagonistes, il s'agit de la rivalité phallique. Sur l'axe vertical, dans la rivalité père/fils, la rivalité phallique n'est pas première. Ce qui est premier, c'est le désir de faire disparaître l'autre sans prendre de risque pour soi-même, sans se blesser soi-même. Sur le plan vertical le but est de tuer l'autre, sur le plan horizontal il s'agit de s'affronter à la violence, de fêter la violence, de l'idéaliser, de la sacrifier. Le plan vertical ne vise pas la violence bien qu'il vise le meurtre. Le plan horizontal ne vise pas le meurtre, il vise la domination de l'autre.

Il ne manque pas d'exemples collectifs et individuels de ce genre de violence. En préparant cet exposé, j'ai parlé avec une amie et collègue qui m'a raconté l'histoire d'un patient à elle, d'origine maghrébine, qui était, paraît-il, un cas très difficile, avec des angoisses psychotiques et une grande labilité. Adolescent, alors qu'il vivait dans son pays d'origine, ce patient a été victime d'un viol par plusieurs autres adolescents, en présence de son frère aîné qui était obligé de

⁴ Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*, Gallimard, 1993.

regarder la scène et empêché d'intervenir. Ce n'est pas seulement un acte d'humiliation totale, c'est une annihilation de l'autre, c'est un meurtre sans mort. Ici, l'humiliation de l'autre a pour but l'idéalisation de sa propre puissance phallique. Les images de la torture en Irak diffusées récemment vont dans le même sens.

Mon hypothèse est alors que derrière la réalité d'un meurtre sans mort que je viens d'évoquer, derrière cette rivalité qui ne vise que la violence il y a toujours la figure de la castration. Ce propos est aussi banal qu'il nous paraît énigmatique. La castration est une forme de violence archaïque qui n'existe presque pas en tant que réalité factuelle, mais qui garde toute sa puissance fantasmatique. Freud, en développant la pensée analytique, est passé de la réalité factuelle et traumatisante à la réalité pulsionnelle et fantasmatique. Mais il ne s'est jamais vraiment satisfait d'abandonner complètement l'idée de la réalité factuelle. Avec le meurtre originaire, il essaie de situer cette réalité dans un passé lointain et engendre ensuite le problème de la transmission de ce passé. À l'origine, il y avait l'acte et ensuite la transmission pulsionnelle du fantasme, c'est ainsi qu'on pourrait résumer l'idée freudienne. Elle n'est pas satisfaisante ! En 1918 encore, avec " On bat un enfant ", il oscille entre des vécus factuels et la réalité fantasmatique, en favorisant nettement la dernière. Mais il n'est pas non plus satisfaisant de concevoir le fantasme au-delà de toute réalité factuelle. Alors que faire de ce fantasme originaire qu'est la castration ? Quel est son ancrage réel ? Selon Freud, il est dans la différence des sexes et dans l'effroi du petit garçon devant la non-existence du pénis chez la petite fille. C'est un argument, certes, mais je le trouve relativement abstrait, dans la mesure où dans une telle approche, l'enjeu de la violence de l'angoisse de castration demeure difficile à saisir. Le fantasme de la castration, dirais-je, devrait avoir un ancrage réel en-deçà d'une telle approche logique et abstraite, distinguant entre présence et absence. Un fantasme peut prendre la forme d'une pure fiction, il peut se déréaliser complètement, mais dans ce cas-là il perd de plus en plus son caractère fantasmatique, il devient illusion, fiction, hallucination ou autre. Le fantasme doit obligatoirement correspondre à une réalité physique, il la dépasse, certes, mais il n'existe pas en dehors d'elle.

Si nous discutons alors la question de la violence à partir d'une figure de la castration, je proposerais de la penser à partir d'un type d'atteinte du corps de l'autre, il s'agit d'une pénétration du corps dans le but de détruire quelque chose qui dépasse le corporel, qui veut s'attaquer à l'âme de l'autre, tuer son âme. La castration, ainsi saisie, est une attaque de l'intégrité narcissique du corps, elle vise une fragmentation de la psyché, son effondrement.

Pour préciser ce propos, je vais reprendre le concept winnicottien⁵ de la crainte de l'effondrement, mais à partir du rêve suivant et de quelques fragments de son interprétation : " je rêve ", raconte un de mes patients, " que je suis dans un gratte-ciel qui commence à trembler. Je suis profondément angoissé, mais je me rends compte qu'il ne va pas s'effondrer. Et puis, je me retrouve dans une grande cave où il y a plusieurs femmes nues qui sont gaies et sympathiques ". Il dit que le gratte-ciel le fait penser aux *Twin Towers* de New York. J'interviens en disant que la question de la maison l'a préoccupé ces derniers temps, car il a visité plusieurs maisons pour en acheter une. Son père disait que pour construire une maison, on sacrifie une vie. Il se rappelle ensuite à quel point c'était douloureux pour lui à l'âge d'environ cinq ans, lorsque sa famille a quitté une maison de campagne qui était une espèce de ferme pour s'installer dans un gratte-ciel : " J'ai refusé de m'installer dans le nouvel appartement. " La cave lui fait penser que, justement, à la campagne, il y avait une grande cave où les femmes lavaient le linge. Il se rappelle y avoir passé des heures avec sa mère. Une ambiance humide et chaude, et gaie tout à la fois. " Je me suis probablement senti assez proche de ma mère dans de tels moments. Et je me rappelle aussi que nous sommes souvent descendus dans cette cave entre copains et que nous nous sommes montrés nos sexes. Une fois, nous avons forcé une copine à descendre avec nous et nous l'avons invitée à nous montrer son sexe, ce qu'elle a refusé. " Le risque d'effondrement du gratte-ciel est le mélange d'un désir et d'une crainte, interprète-t-il lui-même. En réalité, c'est l'autre maison, la ferme, qui s'est effondrée à cause du déménagement. Il dit dans son rêve

⁵ Winnicott, *La crainte de l'effondrement*, Gallimard, 2000.

que c'est "rien", c'est seulement un tremblement de terre. En même temps, dans les années cinquante et dans la région où il a vécu, le gratte-ciel était un symbole de la modernité. C'était certainement aussi un symbole phallique. Les caves, dans l'inconscient de la population allemande, avaient aussi la connotation d'un lieu de refuge pendant les bombardements de la guerre. Dans ses souvenirs, c'était en même temps un endroit érotisé, endroit où il a joué avec son sexe et le sexe de ses copains, endroit aussi où il a passé des heures en présence de sa mère, alors qu'elle faisait des mouvements répétitifs, en sueur, bras et jambes presque nus. Si on interprète le rêve selon le paradigme de l'accomplissement du désir, il y a là une figure de la survie : c'est seulement un tremblement de terre, ce n'est pas ma maison qui tremble, c'est seulement la terre et dans la maison il y a toujours la cave et son ambiance de plaisir en toute sécurité. C'est "seulement un tremblement de terre" : il le rapproche de l'événement du 11 septembre où, justement, il ne s'agissait pas "seulement d'un tremblement de terre", mais d'une attaque hyper-destructive par des machines phalliques et gigantesques.

L'intérêt de ce rêve, pour moi, est dans le rapprochement entre la crainte de l'effondrement et l'angoisse de castration. Winnicott précise que derrière les défenses qui protègent l'institution du *Self* unitaire de l'effondrement gît l'angoisse de la castration⁶. Mon hypothèse est alors que la crainte de l'effondrement est une figure de la castration. Si la maison qui risque de s'effondrer dans le rêve de mon patient peut être saisie comme "corps" ou partie du corps, on peut supposer que la castration est une atteinte au corps. Le petit garçon qu'il était lors du déménagement a vécu la dissolution de sa chambre comme une attaque, comme une destruction qui concernait son corps. Car pour l'enfant, plus que pour l'adulte, l'environnement peut être pensé comme extension du corps, comme quelque chose qui fait partie de son intégrité physique. Si l'on saisit ainsi la figure de la castration, la perspective freudienne s'élargit et la vieille difficulté concernant l'angoisse de la castration chez la fille disparaît. La castration n'est plus alors attachée au sexe masculin, c'est seulement sa figure la plus puissante, elle est une atteinte au corps et concerne alors les deux sexes et on pourrait peut-être même

dire qu'elle n'est pas moins vive chez la fille que chez le garçon dans la mesure où peut-être sa figure la plus puissante n'est pas la coupure mais la pénétration.

Si l'on suppose qu'il y a deux figures de la castration, par coupure et par pénétration, on peut dire que même la coupure est une sorte de pénétration car il s'agit d'une violente atteinte à l'intégrité physique. Je trouve alors à ma question concernant le résidu réel de l'angoisse de la castration une première réponse qui dit que toute atteinte violente au corps peut provoquer cet affect et engendrer de multiples fantasmes. Le mythe de Marsyas qui ose inviter Apollon à se mettre en compétition avec lui en jouant de la flûte est sans pareil, dans sa cruauté, : le vainqueur aura le droit de faire de l'autre ce qu'il voudra. Apollon étant le vainqueur, il écorche vif Marsyas. Il y a d'innombrables figures de la violence qui démontrent toutes la même chose : l'atteinte au corps, la pénétration du tissu corporel, la destruction de l'intégrité physique.

Mais pour que le fantasme s'implante dans notre psychisme, il faut encore une autre dimension sur laquelle Saint Augustin déjà⁷ avait attiré notre attention. Cette anecdote est comme une petite vignette clinique. Un de ses élèves, un jeune homme très cultivé et d'une très bonne éducation, est invité par ses copains lors d'un séjour à Rome à les accompagner pour voir les jeux. Il refuse en disant qu'il déteste ce genre de spectacles, qu'il déteste la soif de la racaille pour la violence. Mais finalement il accepte de les accompagner, étant sûr qu'une telle expérience ne pourra rien changer en lui. Il y va et, c'est ainsi qu'Augustin raconte l'histoire, une fois qu'il entend les premiers cris des hommes blessés et déchirés, il n'arrive plus à détourner son regard du spectacle. Il y va de plus en plus souvent et semble très fasciné par l'image de la violence. Histoire banale, pourrait-on dire. Qu'est ce qui se passe alors avec ce jeune élève d'Augustin ? Il devient sourd et aveugle, peut-on dire, la fascination du regard lui fait perdre ses capacités intellectuelles. Saint Augustin décrit à mon sens avec cette histoire la naissance d'un fantasme et l'atta-

⁶ Winnicott, *La crainte de l'effondrement*, p. 207.

⁷ St. Augustin, *Konfessionen*.

chement de ce fantasme à l'expérience réelle. C'est pareil pour l'angoisse de la castration. Freud le dit à plusieurs reprises : le petit garçon, dit-il, un jour ou un autre, verra que la petite fille n'a pas ce qu'il a et qu'il aime tellement. Donc Freud attache le fantasme de l'angoisse de la castration à l'expérience du regard. La perception visuelle du manque du pénis chez la fille entraîne l'angoisse de la castration. L'élève d'Augustin, au moment où il refuse d'aller voir le spectacle, argumente contre la vulgarité de l'événement, contre la jouissance de la racaille, la cruauté en soi reste pour lui encore abstraite. Une fois qu'il aperçoit la violence en chair et os, il oublie la vulgarité et la racaille, il n'est préoccupé que par ce qu'il voit et ces images s'implantent profondément dans son for intérieur. L'engendrement du fantasme passe alors par l'identification à quelque chose qui est perçu par le regard, par le visuel.

Il me faut, hélas, faire encore une petite digression. Le mot fantasme, que nous employons si fréquemment en France et qui s'emploie aussi maintenant en allemand, n'est pas freudien. Freud parle toujours des fantaisies ou de l'activité de fantaisie. À une exception près – avec Breuer⁸ où le mot fantasme apparaît –, il ne parle plus jamais de fantasme. J'insiste sur la différence, malgré ma méfiance concernant les arguments philologiques. " *Phantasieren* ", qui est un verbe, démontre déjà l'activité mentale dont il s'agit. Dans ce sens " rêver " – qu'il s'agisse des rêves diurnes ou nocturnes – et " *fantasieren* ", verbe qui, hélas, n'existe pas en français, sont des activités psychiques relativement proches et " l'usage central " du terme fantaisie dans l'œuvre freudienne pourrait se formuler de la façon suivante : la fantaisie est la forme dissimulée d'une satisfaction partielle d'un désir inconscient. Si la fantaisie est une satisfaction, alors elle est acte, action, activité psychique. Le mot " fantasme ", qui m'apparaît fort intéressant, suscite une pétrification de ces activités qui, elles, sont à la fois des mouvements psychiques et des activités psychiques. La fantaisie bouge, le fantasme est figé. Je situerais alors la différence entre " fantasme " et " fantaisie " dans cet arrêt du mouvement, dans une pétrification imaginaire. C'est la distinction d'Aristote qui définit les "*phantasmata* " comme produit de la "*phantasia* ", la dernière comme activité et les fantasmes comme résultat ima-

ginaire⁹. L'élève de Saint-Augustin n'arrive plus à détourner son regard de ce qu'il voit, ce sont des images qui s'implantent dans son âme.

L'identification à l'œuvre à ce moment-là engendre alors un fantasme à travers la fabrication d'une image interne. Ici la question de l'origine du fantasme me paraît très fructueuse, car nous ne pouvons pas, paraît-il, séparer l'avènement du fantasme de l'existence de l'autre. L'identification est, avant d'être une identification avec l'autre, une identification avec l'autre de moi. L'autre, déjà dans sa formulation lacanienne à travers le stade du miroir, est le producteur du fantasme et cela dans la perspective d'une identification imaginaire. Cet autre, qui est en même temps le fameux *Nebenmensch* de Freud, est tout d'abord la propre image et ensuite la première figure du double. Il s'agit d'une identification à un niveau où le moi et l'autre s'amalgament, où il y a risque de se perdre dans l'autre, où il y a tentation d'anéantir l'autre pour sauver sa propre identité imaginaire, sa propre image. Cette image de l'autre est source, à la fois identificatrice et projective, de fantasmes. C'est à peu près dans ce sens que R. Girard rapproche sa conception du mimétisme de celle de l'identification chez Freud.

À partir de ce point nous pouvons faire un pas en avant. Pour reprendre mon point de départ, je dirais que le viol aujourd'hui est surtout celui des femmes et des filles. Ce qui n'est pas moins lâche, pas parce que la femme serait le sexe faible, mais parce que dans l'acte de violer une femme la part homosexuelle de la violence est dissimulée. Le film de Visconti " *Rocco et ses frères* " nous en donne à mon sens un bon exemple – on peut dire clinique – où le viol d'une femme cache un désir homosexuel. Au centre de ce film magnifique, il y a la relation entre deux frères et une femme. Les deux frères s'opposent : le bon et le beau d'un côté, le mauvais et le violent de l'autre. La jeune femme, sensible et belle, est sauvée de la déchéance morale par l'amour qu'elle ressent pour le bon frère. Le mauvais devient jaloux de cet amour et ne veut

8 Freud/Breuer : *Studien über Hysterie*, GW 1

9 PTraverso, *Rezeption und Wirkung der Antike im Werke von S. Freud*, S. 136ff.

pas lâcher sa chance. Il s'attaque alors à la jeune femme, il est refusé, il boit, il devient violent et dangereux et risque de faire honte à toute sa famille. Le bon frère, Rocco, devient de plus en plus angélique et veut sauver son frère. Il lui laisse son amour. Rocco est alors victime d'un acte de violence commis par des copains de son frère. À la fin du film, la jeune femme est violée par le mauvais frère qui la pénètre et l'éventre tout à la fois avec son couteau. Visconti a mis en scène le meurtre et le viol de la femme comme une crucifixion. Toutes les dualités entre le bon et le mauvais, le beau et le laid, l'angélique et le violent, le juste et l'injuste, le vrai et le faux sont présentes comme dans beaucoup de mises en scène classiques. Sauf que Visconti se montre dans ce film particulièrement chrétien : il suggère de la compassion pour et de l'identification avec la figure tragique du mauvais frère comme fils perdu. Cette histoire simple, tragique et terriblement violente où il ne reste que des victimes, est, par son contexte homosexuel, tout à fait intéressante et celui-ci n'est visible, que pour nous, les analystes qui avons un œil en trop comme disait André Green.

Il nous faut alors mieux comprendre la particularité de cette homosexualité qui me paraît distincte de celle que nous connaissons aujourd'hui. Je me dois de préciser ce propos. L'homosexualité, sous son masque civilisé, a la "*philia*" grecque pour origine. C'est une idée de l'amour à travers la figure de l'amitié. Dans ce monde sublime, la réalité de la violence est complètement inexistante. Il n'en reste que quelques taquineries qui nous amusent plutôt. Amour et haine sont ainsi séparés dans des champs différents. Pour les Grecs, à part la mythologie, la violence n'a pas de place dans le domaine de l'amour. C'est la guerre qui traduit sa réalité. Freud nous a enseigné que l'amour et la haine jouent sur le même plan et il nous a montré que la réalité pulsionnelle de l'homme est moins noble que les imaginations sublimes des Grecs. La distinction entre Patrocle, l'ami d'Achille, et Hector, son ennemi, n'est qu'une construction élégante. Il s'agit de deux figures différentes de la réalité psychique où la vengeance figurée par la pénétration de l'épée d'Achille ne succède pas à la perte de son amour, mais précède plutôt le sublime amour. Au commen-

cement il y avait l'acte et cet acte était un acte de violence. Nous avons tellement répété ce constat freudien que sa signification risque de se perdre de vue. Et pourtant ce n'est pas le moment pour l'approfondir. Il me sert pour faire un pas en avant, car il ne s'agit pas seulement de comprendre l'alliage de l'amour et de la haine, mais en même temps le fait qu'il s'agit d'un acte de violence homosexuelle, avec la rivalité phallique comme moteur.

La métaphore de la guerre, dans *l'Illiade*, n'est pas anodine. La bagarre entre hommes demeure jusqu'à aujourd'hui l'élément essentiel de la guerre. La guerre me paraît bien exprimer la réalité de la violence que je considère, en deçà de la théorie de la pulsion de mort, comme propre aux activités pulsionnelles. Je vais certainement vite en disant que la guerre se traduit dans le domaine psychique par la violence qui naît du triangle envie, haine et angoisse comme affects organisateurs les plus pulsionnels. Pour mieux comprendre le rapport entre violence et homosexualité, ou autrement dit la part homosexuelle de la violence, il nous faut regarder de plus près la question de l'envie. On peut aussi ajouter que le plan horizontal dont je vous ai parlé tout à l'heure, est toujours celui de l'envie, c'est évident depuis l'histoire de Caïn. La perspective freudienne situe la question de l'envie surtout du côté féminin à travers le concept de l'envie du pénis. Avec la rivalité phallique, nous pouvons donner probablement à l'envie du pénis un sens plus large. La direction kleinienne ouvre davantage la problématique et montre quelle énergie de la violence se cache derrière la question de l'envie¹⁰. Ce qui me paraît intéressant dans la conception kleinienne de l'envie, c'est moins son côté ontologique et inné – bien qu'il soit plus intéressant qu'on ne le croit – mais le fait qu'elle détermine la réalité de l'envie en en faisant une réalité propre à la relation d'objet. D'après une telle approche, l'envie est considérée dans sa dialectique entre jouissance et haine comme la source propre de la violence. Je proposerais alors de me situer entre Freud et M. Klein, mais en allant en même temps un peu plus loin et en considérant le propre de l'envie comme une tendance homosexuelle.

10 M. Klein, *Neid und Dankbarkeit*.

L'homosexualité dans sa dynamique pulsionnelle et l'envie seraient ainsi fondamentalement reliées.

Pourtant, en se concentrant sur la rivalité phallique, il ne suffit pas de se limiter à la défense ou à la jouissance homosexuelle, il faut prendre en considération le côté analo-sadique de ce fantasme. Selon Grunberger¹¹, on peut dire que le fantasme de l'introjection du pénis et de coït anal est dans son archaïsme pulsionnel le prototype de n'importe quelle relation à l'objet. Ici nous pouvons réaliser une certaine dialectique entre l'effondrement de l'objet et l'emprise sur l'objet. Et il n'y a que deux objets à mon sens qui provoquent sur le plan inconscient un violent combat entre emprise et effondrement, ce sont le pénis et les seins dont je n'ai pas parlé aujourd'hui. Et l'envie de pénis et l'envie des seins, et je parle ici de l'envie dans une dialectique entre jouissance et envie, suscite une pulsion d'emprise sur l'objet. Or, il est difficile d'imaginer une pulsion d'emprise sans que l'objet soit défini par la possibilité qu'il se refuse, qu'il disparaisse ou même qu'il s'effondre. Dans une relation pulsionnelle avec ces deux objets, leur retrait est considéré comme une destruction ou même un effondrement. Le sujet dans sa fusion symbiotique avec ces objets aura du mal à distinguer entre l'effondrement de soi-même et la destruction de l'objet.

Winnicott, dans une perspective de combat avec la position kleinienne, devrait nous étonner mais curieusement il ne nous étonne pas. Car sa réponse concernant la crainte de l'effondrement est "traumatologique" dirais-je. Cette crainte existe selon Winnicott parce que le sujet aurait vécu dans sa petite enfance une telle perte de l'objet. Il utilise alors cette conception de la crainte de l'effondrement dans un but psychothérapeutique en proposant de dire à nos patients qu'ils ont vécu un tel effondrement de l'objet dans leur passé et que c'est à cause de ce vécu dans leur passé qu'ils souffrent de cette crainte. La notion d'environnement que Winnicott¹² affiche contre M. Klein est très peu analytique, elle relève fortement de la psychologie du développement. Mais ce constat ne veut pas dire qu'elle est fautive et qu'elle ne pourrait pas être utile dans une perspective thérapeutique. Je dis simplement qu'elle n'est pas analytique dans le sens propre du terme. Car je suppose que la

dialectique entre la pulsion d'emprise et la crainte de l'effondrement est, au-delà de nos expériences traumatiques, propre au statut de l'objet face aux pulsions. Une telle relation peut être certes traumatique et hyper-violente dans certaines circonstances particulières ; mais elle est de toute façon déjà difficile à résoudre en soi pour le sujet, même si l'environnement demeure facilitateur.

J'avoue que c'était une très longue introduction pour arriver à faire quelques remarques sur la violence dans la cure, le sujet de nos Entretiens. Mais le problème de toute considération, ce sont les préliminaires. La dialectique entre la crainte de l'effondrement et la pulsion d'emprise me permet maintenant de cerner la question de la violence dans la cure telle que je l'entends. Pour la représentation inconsciente de la violence il me semble que la question de l'envie est au centre de nos expériences cliniques. Nous sommes, au-delà de la réalité de notre "personne" comme entité globale, dans le transfert inconscient, pour nos patients, toujours, un objet partiel, objet de jouissance et d'envie. J'ai du mal à vous dire - pour ne pas m'engager trop dans un langage kleinien - que nous sommes toujours un peu "pénis" et un peu "seins" pour l'inconscient de nos patients, et pourtant j'ai l'impression que c'est un peu comme ça. Mais pour vous rassurer, je dirais qu'avant M. Klein, c'était Ferenczi qui a pensé à travers de telles métaphores physiques. Et cette fragmentation de la "personne" en objet partiel se passe dans l'engagement inconscient de la cure des deux côtés, pour l'analyste comme pour le patient. N'oublions pas à quel point nos patients nous nourrissent dans le sens le plus large du terme. Nous sommes autant dépendants d'eux qu'ils le sont de nous.

J'aimerais reprendre la situation la plus banale de la cure pour vous démontrer l'enjeu de la violence dans la cure. Mon propre cas me servira d'exemple clinique : mes premières tentations de commencer avec un de mes premiers patients une vraie cure ana-

11 Grunberger, *Einige Überlegungen zu Freuds Rattenmann, Narziß und Anubis*, Bd. 1.

12 Winnicott, *The maturational Process and the facilitating environment*.

lytique. Il s'agissait évidemment d'une patiente. Il m'a fallu l'allonger sur le divan pour satisfaire mes besoins internes et admettre que, "ça y est", maintenant je fais une analyse. Mon cœur tremblait, j'avais peur qu'elle puisse s'en rendre compte. Je lui ai expliqué la règle fondamentale de la cure comme je le fais jusqu'à aujourd'hui lors de la première séance. Ensuite, grand silence, alors que c'était une patiente qui lors des entretiens préliminaires parlait sans cesse. Que faire ? Supporter ou intervenir ? Si tu te tais aussi, ça peut devenir insupportable, si tu dis quelque chose, quoi dire ? Dire quelque chose, cela signifie pénétrer dans le silence, celui-ci s'installant comme un corps commun. Comment oser percer cette bulle du chaos transférentiel ? Tu te dis que tu n'as rien à dire sauf les choses qui te concernent, tes angoisses, tes tensions, que la patiente pourrait s'apercevoir que tu es nul et que tu n'as aucune expérience. Voilà la situation d'initiation qu'il me paraît intéressant de remémorer, dans la mesure où nous sommes plus proches de la problématique affective de la cure que par la suite, quand on a perdu de vue une telle expérience. Mon intérêt pour ce genre de situations, que nous connaissons tous, ne porte pas seulement sur la violence à travers des affects comme angoisse, tensions, réactions psycho-végétatives etc..., mais concerne surtout la question de l'inhibition, c'est-à-dire une sorte d'arrêt de la capacité de penser, une sorte d'idiotie artificielle qui s'installe. Je me suis rendu compte que je souffrais assez souvent de ce genre d'idiotie et qu'il y a de la violence qui se cache derrière. C'est le moment où l'on se sent pénétré sans qu'on puisse se venger. Mais souvent on refoule la violence dans ces états transférentiels et on se retire dans ses pensées, on devient absent, on est dans une inactivité nébuleuse, on est rien que soi, alors on est un peu idiot. Pour comprendre cette idiotie artificielle, il faut la saisir comme résultat d'une fragmentation de la personne de l'analyste par une tentative d'emprise. C'est une fragmentation " perverse ", dirais-je, de l'entité du sujet en objet partiel et il y a tentation d'emprise et de domination dans un but de manipulation de l'objet. On peut dire que l'analyste et l'analysant sont tous les deux dans un combat, à se tortiller comme un ver dans l'autre pour occuper et contrôler l'intérieur de l'autre. Seule différence : l'analyste devrait connaître ses impulsions

d'emprise quand, pour le patient, les choses se passent inconsciemment. Lui, le patient, cherche à éliminer son sentiment de dépendance. Il essaye de séduire l'analyste par une érotisation du transfert et si l'analyste devient " victime " d'une telle emprise, ou il perd sa capacité de penser analytiquement ou il commence à agir.

Nous savons que n'importe quel geste ou n'importe quelle intervention langagière est un acte de pénétration de l'autre, l'acte de pénétration dans cette bulle transférentielle, celle-ci provoquant une crainte – plus ou moins inaperçue – d'effondrement et de l'emprise sur l'autre. On saisit mieux la violence de la cure, disais-je, si l'on considère le propre du désir viril, sa partie la plus violente, à savoir le désir de pénétration, – ce désir qui est en même temps un combat de défense pour ne pas être pénétré. Il s'agit d'une atteinte à quelque chose que je ressens comme le propre de mon âme, de mon intégrité psychique. Mais l'intérêt n'est pas forcément là, il est plutôt dans le fait que le psychisme est vécu comme présence corporelle, comme réalité physique. Il s'agit là de considérer l'acte de pénétration comme une impulsion d'emprise, comme une défense contre la crainte de l'effondrement. Je rejoindrais ici une approche de la psyché à travers une perspective ouverte d'abord par Freud et ensuite par M. Klein, à savoir que le destin de la réalité psychique se trouve toujours dans un combat avec une réalité physique. Nous ne pouvons pas nous défaire de la matérialité de ces organes qui sont à la source de nos fantasmes les plus violents, à savoir le pénis, les seins, le vagin et l'anus et je ne sais pas quoi encore. J'ai l'impression que sur le plan inconscient, " l'organe " est tout ce qui est " orifice ", ce qui rejoint mon argument concernant la dialectique entre castration et pénétration. Si l'anatomie est le destin, alors il faut préciser que c'est le corps dans sa présence physique même qui est visé par ce propos freudien.

Il fût un moment où je me suis demandé si un jour, la téléphonie par internet et la téléphonie vidéo s'étant généralisées pour tout le monde, il serait possible de faire par exemple des séances de supervision par internet. Il est évident que cela viendra, dans la mesure où il y a eu déjà au sein de l'IPA un débat sur les séances par téléphone. Il s'agit alors d'imaginer des

contacts sans présence physique, la parole et la présence visuelle étant pourtant assurées. Et Freud nous donne la réponse à cette question en disant qu'on ne peut pas tuer en effigie. C'est justement pour cette raison que je considère le propre de cette crainte dans la situation de la cure comme une crainte qui vise le corps. Le propre de mon intégrité psychique a donc une représentation tout à fait corporelle.

On ne peut pas tuer en effigie car la présence physique paraît indispensable pour le vécu de la violence, et pourtant, en tuant, on tue toujours aussi une effigie, une image. On tue l'image qu'on se fait de l'autre à travers les mécanismes de projection et d'identification et à travers le fantasme qui se constitue ainsi.

Il y a dans l'histoire de la tradition du monothéisme un élément essentiel qui a, me semble-t-il, trouvé son analogue dans la pratique analytique. Je parle du commandement de ne pas se faire une image : ne te fais pas d'image ! Il y a un interdit dans la pratique de la cure. Sans qu'il soit vraiment explicite, il est tout à fait évident pour nous. On n'interprète jamais ce qu'on voit, on interprète toujours la parole et on écarte plutôt timidement le regard. Ne te fais pas d'image ! Pourquoi ce commandement ? Or nous savons également que c'est précisément impossible de ne pas se faire d'images, parce que nous sommes forcément dans les images, captés par leurs forces. C'est comme avec le commandement de ne pas tuer dont Freud disait qu'il n'a de sens que parce qu'il y a en nous un désir pulsionnel de tuer. Ainsi, ce désir pulsionnel ou narcissique de se faire des images est tout d'abord au fond de notre réalité psychique. Mais, alors que le commandement de ne pas tuer est facilement compréhensible, celui qui concerne l'image l'est beaucoup moins. Je fais abstraction du fait que ce commandement concerne l'image de Dieu. En anthropologisant le discours biblique, on pourrait remplacer Dieu par l'homme et en conclure que cet interdit concerne l'image que je pourrais me faire de l'homme, de l'autre, de mon semblable. À partir de là, on peut dire que la culture chrétienne, qui a créé le plus vaste corpus d'images dans la tradition picturale, a

bien fait, dans la mesure où, justement, on ne peut pas tuer en effigie (ce qui ne l'a pas empêché de le faire quand-même). L'effigie, c'est une façon de créer un espace de distance, distance à l'égard de l'acte. Nous sommes dans une dialectique difficile à saisir entre l'interdit de la représentation et la sublimation de ce commandement par la voie de la distance, par la création d'effigies. La cure analytique est alors au centre de cette problématique, bien que les raisons que Freud se donne pour allonger les patients et ne plus rester face à face soient assez banales. Il m'était difficile de supporter les patients pendant des heures et des heures en les regardant face à face, c'était trop fatigant, disait-il. Sans doute, mais cette difficulté n'est pas propre à Freud. Pour Lacan et pour des milliers d'entre nous, ce n'est apparemment pas trop fatigant. Il s'agit alors d'un enjeu qui concerne le regard et l'image de l'autre. Et il y a certes, des patients qu'il vaut mieux traiter face à face. C'est quelque chose que je pratique de temps en temps avec certains patients. Je ne vois pas alors de raison de ne pas travailler face à face. Mais le soi-disant *setting* classique est le divan, à raison, je pense. Cela permet de prendre ses distances à l'égard de l'image de l'autre, d'écarter au maximum le regard. Il y a là une petite pratique de déguisement.

Nous sommes dans une contradiction profonde : d'abord la fameuse phrase de Freud qui nous paraît juste : on ne peut pas tuer en effigie. Ensuite le raisonnement analytique que l'acte de violence est toujours un acte de projection et d'identification, donc toujours dans et à travers l'image, même s'il s'agit d'une image interne, donc d'un fantasme. Et c'est bien ainsi que nous pouvons comprendre le commandement biblique de ne pas se faire d'images comme s'il y avait un savoir inhérent dans ce commandement qui rapproche image et violence. Ne te fais guère d'image parce qu'elle suscite la violence. Mais la création de l'effigie comme sublimation et distance à l'égard de l'acte nous amène dans l'autre sens, ici l'image devient un protecteur devant la violence de l'acte. Alors on peut donner un contre-sens

au propos freudien : on ne peut pas tuer en effigie, donc la création de l'effigie nous protège de l'acte.

Et c'est justement ainsi que nous procédons en faisant une analyse. La cure, c'est l'espace de la mise en scène des effigies, des fantasmes : Dis les choses qui te passent par la tête pour que les fantasmes qui se cachent derrière tes pensées se dévoilent, surgissent, émergent. Les travailler par la remémoration, la perlaboration, la symbolisation et par l'ensemble des outils langagiers est un travail de sublimation qui amène à distiller la violence de tes images internes, qui engendre une distance. Distance du côté du patient à l'égard de ses désirs violents, distance également qu'il a vécue dans l'attitude de son analyste. Je dirais avec

Nietzsche¹³ qu'il y a du "*pathos*" dans cette distance, une volonté de se tenir loin et séparé. Nous pouvons discerner ici un certain "*pathos* souterrain"¹⁴ dans notre façon d'être. Il est le visage de la souffrance à laquelle nous sommes affrontés. La souffrance, dit Nietzsche, rend noble, elle sépare. Et cette distance qu'elle engendre, nous guérit – c'est exprès que je parle ici de guérison –, elle nous guérit de la violence de nos désirs.

13 Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*.

14 Giorgio Colli, *Distanz und Pathos*. Frankfurt, 1982, S. 106f.

Les meurtrissures du corps

Christophe Dejours

Introduction

"La violence hante le combat entre l'agir et le penser" lit-on dans le texte proposé par le Comité scientifique pour ces journées de l'APF.

Comment faut-il entendre cette formule qui fait presque figure d'aphorisme ? J'aborderai la question par sa face la plus péjorative : celle de la capitulation du penser dans le combat qui l'oppose à l'agir, car la partie, il faut bien le reconnaître, est souvent inégale. La violence, en effet, lorsque son spectre se profile à l'horizon, arrive du côté de l'agir.

Il y a différentes formes de défaite de la pensée face à la violence. Imre Kertesz montre l'une d'entre elles : l'impossibilité de penser ce qui arrive pendant le temps même de la déportation, puis pendant la survie dans le camp. La pensée ne s'arrête pas, chez Kertesz, mais elle est vaine, elle ne parvient pas à donner forme à ce qui arrive et elle en reste définitivement déçue. C'est d'une manière prosaïque que je voudrais suivre, en psychanalyse, le chemin indiqué par Kertesz lorsqu'il inflige à la formule que Goethe avait reprise à Pindare : "Deviens ce que tu es", une funeste inversion : "Deviens ce que tu n'es pas", comme l'avait montré Danièle Cohn dans sa conférence à l'APF, le 4 mars dernier.

Voici, pour commencer un extrait du livre de Jacques Rossi : *Fragments de vies* qui rapporte quelques scènes de la vie dans le Goulag (page 88-90).

La vache

"Tout est blanc : la Toundra, le ciel, l'horizon. Nous sommes six Zeks : deux hommes armés nous escortent. Nous suivons trois ingénieurs topographes. Ils avancent péniblement dans la neige profonde. Nous, nous sommes là pour porter leur matériel : théodolites, planchettes, jalons. Un jeu d'enfant... Les hommes d'escor-

te ne nous talonnent pas. On se croirait en vacances. Quelle aubaine !

- Qu'est-ce que ça peut bien être ? demande Artchil. Au loin, dans la blancheur, il distingue un point gris, il est sûr. J'écarquille les yeux. Je ne vois rien. Au fur et à mesure que nous approchons, certains commencent à discerner quelque chose, eux aussi. Cela ressemble à un billot. Tous, ingénieurs, soldats, détenus, nous gardons les yeux rivés sur cet objet énigmatique.

- "C'est drôle, on dirait un homme assis", déclare l'un des ingénieurs.

- "Oui, et il est parfaitement immobile !" s'étonne un autre. Que diable peut-il bien faire tout seul dans ce désert glacé ?

- C'est une "vache"... commente mon voisin.

En effet, c'est bien un homme. L'arrivée de notre groupe ne le trouble pas. Il reste assis, sans bouger. Ses pieds disparaissent dans la neige. Ses bras enserrant ses genoux. D'après ses vêtements, il ne peut s'agir que d'un détenu. Il a l'air très jeune. Sans dire un mot, un des soldats d'escorte s'approche et le pousse avec la crosse de son arme. L'homme, toujours immobile, tombe sur le côté sans desserrer les bras. Il doit être mort depuis longtemps. Le soldat se penche sur lui. Sans ôter sa moufle, il écarte le cache-nez vert et rouge du mort. De chaque côté du cou, une incision apparaît au niveau de l'artère. Le soldat redresse le cadavre et dégage les reins. La veste craque, une vraie carapace de glace. On voit deux grosses plaies à l'emplacement des reins. Une "vache"...

On dit aussi un "béliet" ou un "bagage"... Tous ces termes désignent des provisions de route, ou pour être plus précis, celui dont le sang et les reins seront consommés, encore tout chauds, par ses compagnons, si au cours d'une évasion, on se retrouve sans

vivres. Les truands chevronnés confient le rôle de "vache" à un jeune qui ne se doute de rien, qui est tout fier de se voir associé à un projet d'évasion par des sommités de la pègre. Parfois, les choses se passent bien, et c'est seulement plus tard que la "vache" comprendra le risque qu'elle a couru. Peut-être pourra-t-il alors goûter l'humour des caïds qui lui avaient conseillé d'emporter du sel. En effet, quand on est en cavale, on ne peut pas allumer de feu de peur de se faire repérer. On se contente donc des éléments de la "vache" qui peuvent être consommés crus : le sang et les reins. Avec un peu de sel, ça passe mieux.

(...)

J'ignore pourquoi les consommateurs de cette "vache" lui avaient laissé son cache-nez. En tout cas c'était certainement leur sens de l'humour qui les avaient incités à asseoir le cadavre, alors qu'il aurait été plus simple de l'abandonner comme ça. Les truands adorent les plaisanteries".

Quel effet cette lecture produit-elle sur vous ? Je n'en sais rien. Il y a plusieurs années que j'ai pris connaissance de ce livre et je ne parviens pas à m'en remettre. Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement que je ne parviens pas à *penser* cette histoire. Je suis sidéré. Je ne peux pas m'arracher à l'image, celle d'un jeune homme vivant que deux autres égorgent méthodiquement pour boire son sang et puis qui entaillent son dos pour en arracher les reins, se les partagent, pour enfin les manger. Et je ne peux pas aller plus loin, car je suis d'abord sidéré puis comme affolé, avec une sensation de vide dans l'abdomen, semblable à celle qu'on éprouve au début d'une chute accidentelle dans un gouffre.

Défaite de la pensée. Malgré la dramaturgie macabre de la fin du récit qui devrait selon Rossi signer le goût des truands pour la plaisanterie, ou peut-être à cause d'elle, c'est la froideur affective des truands du Goulag qui me frappe de stupeur : *Schreck* ! L'arrêt de la pensée, qui s'efface devant l'image, à chaque fois que je reprends le livre. Le relire ne me sert à rien. Les mêmes impressions se répètent de manière identique quand je repasse sur le même fragment. La lecture, à elle seule, suffit à produire en moi cet état. La peur physique, celle où il ne m'est plus possible de penser.

Je l'ai éprouvée plusieurs fois dans des situations de danger pourtant bien moins atroces que celle de la vache. Face à des malades en état de fureur, en particulier, quand, jeune encore, je travaillais dans les prisons.

Au milieu de la nuit, on m'appelle pour un état d'agitation. Pendant que je monte l'escalier métallique de la quatrième division, j'entends les hurlements du forcené et ses coups contre la porte et les murs qui ébranlent tout le bâtiment. Et cette violence qui se réverbère horriblement, déclenche chez d'autres détenus comme une sinistre épidémie de crises et de hurlements. Les matons me font voir par l'œilleton et puis, subtile vengeance, ouvrent la porte et me poussent dans la cellule : "c'est à vous, Docteur !".

Quel spectacle ! Un homme furieux, bondissant dans ses 4 m², frappant les murs et les objets. Du sang partout. Des ruines : le siège des WC est fracturé, le lavabo est descellé et gît à terre, le lit, les draps, tout est déchiré, cassé, arraché, les dalles du sol, même, sont brisées par endroits. Curieusement, un petit mouchoir aux quatre coins bien entortillés, demeure nonchalamment en place sur la tête de l'homme, où il fait fonction de couvre-chef.

Je suis tétanisé, terrorisé, paralysé : je n'ai jamais vu cela de ma vie. C'est un état de fureur épileptique. Et puis dans une sorte de bégaiement lamentable, je m'efforce de crier : "C'est le docteur !" "C'est le docteur" ! ... Je ne sais pas pourquoi, mais les bonds se font moins incessants. Quand ça s'arrête, la porte s'ouvre derrière moi. Les matons entrent : "Alors, vous lui faites une piqûre Docteur ?" Incapable de proférer une parole de plus, j'ouvre la caisse en bois que j'ai apportée avec moi et je prépare l'injection.

Maintenant il faut aller calmer les autres prisonniers.

C'est en marchant vers l'autre cellule que la sensation se révèle inéluctablement à moi. Oui, je suis mouillé. C'est certain. Impossible d'écarter l'évidence. J'ai pissé dans mon froc.

Soyez charitables en imaginant la suite : faire toute une garde dans cette tenue aussi grotesque qu'humide, sous le regard malicieux des surveillants qui vont me faire une jolie réputation. Réjouissante à souhait,

cette scène digne d'un *cartoon* qui s'intitulerait : "Histoire du Docteur Latrouille et de ses culottes mouillées !".

D'autres que moi n'auraient sûrement pas, comme je l'ai été, frappés de stupidité. Car dans l'affaire, je n'ai pas même reçu un seul coup. À d'autres, plus talentueux et plus forts que moi, il faut beaucoup de coups pour les mettre en état de sidération.

Mais enfin, à partir d'une certaine intensité, la violence exercée sur le corps arrête la pensée. Parce que le corps, précisément, lorsqu'il est soumis à la torture, envahit la pensée, l'occupe toute entière, la capture pour la réduire peu à peu à n'être plus qu'un écho obsédant des altérations du corps physiologique. Le corps qu'on empêche de se coucher et de dormir comme dans *L'aveu* (A. Koestler) réduit peu à peu la pensée à une envie de dormir, totale. Le corps qu'on prive de nourriture comme dans *L'espèce humaine* transforme la pensée en douleur de famine. Sous l'effet de la violence, la pensée monoïdéique s'impose à l'appareil psychique. Au-delà, la violence totale contre le corps dissout la pensée de la victime et peut même, au bout, la faire disparaître.

En-deçà de l'intensité extrême, la violence exercée avec mesure gauchit la pensée et la dégrade : la subjectivité rétrécit. C'est ce que je retiendrai ici comme la caractéristique essentielle de la violence : tendanciellement elle impose à la subjectivité une rétractation, voire une abolition. En partant de ce pouvoir qu'a la violence de neutraliser la pensée, on peut se demander comment, dans l'analyse, se font entendre les stigmates de la violence, c'est-à-dire comment revient, si c'est seulement possible, ce qui en raison de la violence même n'a pas pu être pensé. (Ce que j'évoquerai par la suite sous le terme *d'amentia*). Ce que je cherche, en d'autres termes, c'est à saisir l'essence de la violence par l'analyse des empreintes qu'elle laisse dans "l'appareil de l'âme".

Clinique

Monsieur Desroches a 33 ans lorsqu'il vient me consulter. Depuis plusieurs années, il est sujet à des crises insupportables, dit-il. C'est une angoisse monstrueuse qui envahit son espace psychique et le submerge

totallement. Dans le même temps, son corps lui donne des impressions difficiles à décrire. C'est comme s'il n'avait plus de corps, ou comme si ce corps se dérobaît, mais bizarrement c'est aussi tout le contraire : comme une espèce d'hyperesthésie douloureuse. Il ne supporte plus rien, en particulier les bruits. D'ailleurs les crises s'annoncent fréquemment de cette façon : il ne supporte plus les bruits du voisinage, de la rue, de la musique, il se sent de plus en plus irrité, il ne peut plus contrôler cet agacement qui se transforme en angoisse, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une angoisse généralisée. Il lui arrive alors de se mettre à hurler. Un hurlement qui n'est plus qu'un cri, désarticulé, déserté par toute pensée.

L'analyse s'engage d'une façon curieuse parce que, dit-il, il ne voit pas comment ça pourrait donner quelque chose. Peut-être la psychanalyse est-elle utile quand les gens ont une histoire semée d'énormes difficultés, d'horreurs, d'abus de toutes sortes. Mais, lui, il ne lui est rien arrivé de tel. Son enfance est banale et sans perturbation par comparaison avec ce qui arrive à tant d'autres. Dans la psychanalyse, croit-il savoir, il faut rechercher dans l'enfance ce qui a été à l'origine des troubles. Mais de ce côté-là, il n'y a rien à trouver, rien à chercher. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne semble pas intéressé par une démarche analytique.

On pourrait s'attendre à ce que, compte-tenu de la gravité de ses troubles, sa demande soit instrumentale : demande de soulagement, de traitement, de guérison, que sais-je encore ? Mais non ! Ce n'est pas ce qu'il demande. Il ne demande rien, comme s'il allait de soi qu'il n'y avait rien à attendre de l'autre, ni de l'analyste. Sa souffrance est son lot, et s'il doit vivre avec cette maladie, il faudra bien qu'il trouve comment la supporter, comment cohabiter avec elle. Il me semble qu'il envisage cela comme une sorte d'ascèse, c'est-à-dire essentiellement comme une démarche ou un travail personnel. Est-il vraiment déterminé à se battre avec son mal ? Ce serait sans doute une formule excessive. Il se résigne plutôt à cette obligation. Ce qui me surprend, en somme, c'est qu'il ne capitule pas devant ce que d'autres considèreraient comme une fatalité, un malheur. Il cherche quelque chose comme une coexistence pacifique avec son mal. Non sans

courage, il accepte de marcher voûté, mais il lui reste à trouver les gestes et les mouvements qui lui éviteraient de trébucher et de retomber toujours.

L'analyse commence donc sans conviction ni de son côté ni du mien. De son côté parce qu'il n'y croit pas, à l'analyse. S'il s'y résout, c'est parce qu'il n'a pas le choix dit-il. L'échec des médicaments le contraint à chercher une autre voie pour vivre avec ses crises. De mon côté, parce que j'ai des doutes sur ma capacité à faire cette analyse.

Il a une bonne formation philosophique et il envisage l'analyse comme une philosophie pratique. Et, de fait, il occupe les séances à des réflexions sur la maladie et la souffrance, entrecoupées de longs silences où il réfléchit comme on le fait avant de parler pour ne pas dire des platitudes ou des âneries.

La conception qu'il se fait de ses troubles se précise. C'est une maladie, comme d'autres maladies affectent les viscères. C'est son cerveau qui est atteint par une affection dont on ne connaît et dont on ne connaîtra d'ailleurs peut-être jamais le traitement. Pour pouvoir en diminuer les effets désastreux, il lui faut apprendre à la circonscrire, à la connaître, à la reconnaître. L'analyse, comme philosophie pratique est un apprentissage et le psychanalyste est un maïeuticien.

Me voilà donc délogé de ma place habituelle d'analyste, mis en position de Socrate rétribué aux honoraires pour être progressivement, en fait, payé pour ne rien dire. Si je pose une question, il prend du temps à répondre... et en général finit par dire : "Non !" et puis il reprend sa cogitation, là où elle en était restée. "Je ne vous demande rien, alors, la ferme !", semble-t-il me signifier, plus poliment peut-être que je ne le pense.

C'est l'absence d'attente à mon endroit qui me dérange. D'où vient qu'il ne demande rien et n'attend rien, à ce point de radicalité ? On ne peut pas dire qu'il cherche à me contrôler ni à m'immobiliser. Je ne sens rien, dans son attitude, qui évoque en quoi que ce soit une emprise paranoïaque.

Quelques mois après le début de l'analyse il dit qu'il est fils unique. Il n'a jamais manqué de rien, précise-t-il.

Il a fait de bonnes études bien que pas particulièrement brillantes. Une seule chose pourrait m'intéresser, concède-t-il, c'est que ses parents ont divorcé. Mais enfin cela est banal. Il n'y a rien à voir. Passez votre chemin !

J'insiste tout de même un peu, je risque quelques questions comme on va à la pêche à la ligne. Pas de disputes entre ses parents ? Pas de violences ? Non ! Rien ! Sa mère a eu un amant, le divorce a suivi. Puis elle a habité avec cet homme et M. Desroches, depuis lors, demeure chez eux. Une chose pourtant lui revient : son père qui se saisit de toutes les photos et de tous les films datant d'avant la décision de divorce. Devant son fils, il jette tout le paquet dans le feu en disant : " Tout ça, c'est fini ! ". De cette colère de son père, il se souvient. Mais il n'y a pas grand chose d'autre à raconter.

Comme Monsieur Desroches manifeste une fois de plus une indifférence affective à l'évocation de ce souvenir, je lui dis que, tout de même ce geste de son père me semble grave, que ça me semble un peu brutal de faire disparaître comme cela les traces de son passé et d'effacer du même coup le passé des autres et le sien (celui du patient) en particulier.

Il me répond qu'il trouve ce geste de son père infantile, mais pas violent.

Quelques heures après la séance, il téléphone. C'est la première fois que cela lui arrive depuis le début de la cure. Il est au plus mal. Il sent que la crise d'angoisse paroxystique, comme autrefois, est proche. Avec ce qui a été dit dans la séance, il a peur que sa vision de son père bascule, qu'il ne puisse plus supporter ce dernier et peut-être qu'il devienne violent contre son père. (Je signale le caractère insolite de cette peur dans la mesure où il ne rencontre plus son père depuis plus de 18 ans !).

Je parviens à le faire patienter jusqu'à la prochaine séance.

À la séance suivante il raconte qu'en raison de son état d'angoisse, sa tante — la sœur du père, avec laquelle il est resté depuis toujours en bonne relation, et qui a elle aussi, de son côté, rompu avec le père — lui a parlé. Le père du patient, raconte-t-elle, était vio-

lent avec sa sœur (la tante du patient) quand ils étaient adolescents. Un jour il avait tenté de l'étrangler. Elle avait finalement réussi à se dégager, *in extremis*, et s'était réfugiée à l'étage supérieur chez des voisins.

Au cours de cette même séance il rapporte un souvenir : juste avant le divorce, les parents avaient déménagé dans un pavillon. Le patient, âgé de 12 ans, était arrivé le lendemain matin et avait été accueilli par ses parents sur le seuil de la maison. La mère était encore en robe de chambre. Son père avait aussitôt pris la parole : en venant au pavillon, ils avaient eu un accident de voiture. Il avait fallu freiner brutalement et c'était pour cette raison que la mère avait un œil au " beurre noir "... le pare-brise ... ! " Quant à lui, Monsieur Desroches, il répète qu'il n'a le souvenir d'aucune violence de son père contre lui.

La crise d'angoisse qui a suivi la séance suggère qu'un clivage, préservé pendant les mois précédents, a été mis à mal.

Pourquoi parler ici de clivage ? Il me semble que les cogitations du patient qui ont maintenant repris sur le divan, se caractérisent — j'y ai déjà fait allusion — par l'absence de toute attente vis-à-vis de l'analyste.

Grâce à ce dispositif qu'il a installé, M. Desroches cogite comme un pur esprit, dans l'incapacité ou plus probablement dans le refus d'entrer dans une relation avec la personne de l'analyste. Ses cogitations se poursuivent mais comme s'il n'y avait pas de rencontre, comme s'il n'y avait pas, dans le bureau, deux corps, mais un esprit qui cogite et un autre esprit qui écoute ou enregistre. Le sentiment qui s'impose, c'est qu'il n'y a pas de contact, pas de tact non plus, comme si le patient était doué d'une insensibilité totale à ma présence corporelle.

L'analyse, ici, devrait se jouer entre deux intellects purs. Dans tout ce qu'il dit, je me rends compte qu'il n'y a jamais de corps non plus. Il y a d'ailleurs bien peu de faits, très peu d'anecdotes ; c'est comme une abstraction permanente et c'est en cela que je reconnais un clivage : clivage entre une pensée loin du corps et une pensée plus affective, plus incarnée, qui n'a pas sa place dans l'analyse mais grâce à laquelle il entretient des relations dont je ne sais pas grand chose, à la

vérité, avec des amis, avec une jeune femme aussi, avec sa mère et l'ami de sa mère... Je sais par exemple, mais sans autre précision, qu'il suit depuis plusieurs mois des cours de danse, ce qui ne laisse pas de m'étonner. Je n'en saurai guère plus à ce propos. Mais cela suffit pour que j'en vienne à penser qu'il y a probablement un clivage entre les deux modalités de vie psychique de M. Desroches : l'une où il n'y a pas de corps — c'est celle de l'analyse — l'autre où il y a un corps — c'est sa vie ordinaire.

Quinze mois après la séance du souvenir des photos jetées dans le feu par son père, l'angoisse réapparaît. Elle se fait de plus en plus intense, avec des crises redoutables, malgré l'augmentation des doses de médicaments prescrites par le psychiatre traitant.

L'angoisse est contrôlée en séance, du moins en apparence, et un beau jour voilà que "la question de l'affect" si je puis ainsi m'exprimer, qui me tracasse depuis longtemps, apparaît tout à coup dans la parole du patient de façon tout à fait inattendue : "Lorsqu'on s'assoit à table, dit-il, il y a à chaque place un couvert avec un couteau. On ne pense pas que le couteau c'est aussi un instrument pour trancher la viande. Et aussi pour tuer ! car si l'on pense à cela, alors on ne peut plus supporter la situation. On a peur de tout. C'est l'angoisse."

Je suis complètement estomaqué, mais j'ai le temps de me remettre parce qu'il replonge dans son silence.

Et voilà qu'après une longue pause il reprend la parole et dit qu'il pense à Salomé. Salomé qui danse devant le Grec. Le roi barbare en cette occasion...(nouveau silence).

Quant à moi, je pense pendant ce temps qu'il fait peut-être encore de la danse. Et j'ai vaguement l'idée, sans en être certain, que la jeune femme qu'il fréquente est grecque et que, si je ne me trompe, il a commencé par la danse grecque.

Mais ce n'est pas à cela qu'il pense, lui, pendant ce temps : "Est-ce que dans cette histoire, dit-il sur un mode interrogateur mais aussi dubitatif, — est-ce que dans cette histoire — je ne serais pas Saint Jean-Baptiste ?".

Trop tard pour réfléchir et je réponds que Salomé, sans

avoir usé directement de sa violence à elle contre Jean-Baptiste, est quand même parvenue au résultat : séparer la tête du corps. Et j'enchaîne sans transition en lui demandant qui, dans son histoire à lui, serait Salomé ?

Pour une fois, il répond sans délai : " dans l'histoire Salomé n'y est strictement pour rien ! C'est sa mère qui lui ordonne de danser devant le Roi".

Pour du corps, en voilà beaucoup d'un seul coup dans l'analyse. Et on n'y va pas par quatre chemins pour couper la tête et interrompre les velléités que Saint Jean-Baptiste Desroches pourrait avoir de penser les relations érotiques entre ses parents.

Après cette séance, les crises d'angoisse sont moins fréquentes. Les fils qui se déroulent à partir de cette évocation finissent par former la trame de ce que je comprends comme une première traduction des relations entre ses parents et il semble que cette perlaboration, dont personne ne peut imaginer à la fois la lenteur et l'obstination — cela dure plusieurs semaines sans place pour aucune pensée intercurrente — il semble donc que cette perlaboration éloigne les crises d'angoisse.

Après ce tournant de l'analyse, la vie toute entière de M. Desroches semble prendre une autre direction. Il m'arrive même de me demander, pour aussitôt me le reprocher, mais c'est comme une pensée démoniaque qui revient toujours, s'il serait en train de guérir.

Sa vie en effet évolue sur différents plans : il travaille d'abord dans un emploi sans qualification, très en dessous de son niveau intellectuel, puis il passe un concours de haut niveau et entre en formation pendant une année à plein temps dans une école d'application. Ensuite il quitte pour la première fois le domicile maternel et s'installe dans un appartement en ville. Quelques rencontres féminines assez difficiles, certes, mais qui lui permettent pour la première fois, vers l'âge de 37 ans, d'avoir des relations sexuelles. Enfin il accède à un emploi stable et rencontre une femme avec laquelle il commence à vivre.

Pendant toute cette évolution, cependant, il se plaint de façon itérative des effets secondaires des médicaments qui lui donnent la tête lourde, l'empêchent de se concentrer, de lire, de travailler et gênent sa vie sexuelle (absence de tout plaisir sensuel, an-éjaculation).

Généalogie du corps

On sait qu'entre corps et pensée, entre soma et psyché, l'appareil théorique freudien propose un concept clef : celui de pulsion¹. Soit ! La pulsion passe aux yeux de beaucoup d'auteurs pour un concept-limite entre le corps et l'âme, voire pour le concept le plus somatique de la métapsychologie. Mais on ne sait pas bien si le recours au concept de pulsion pour établir une continuité entre physiologie et psychologie constitue une réponse au problème du dualisme ou du monisme somato-psychique, s'il constitue une formule d'attente ou s'il sert à esquisser le problème non seulement théorique mais substantiel.

La pulsion, en effet, n'est pas de la pensée. Il serait absurde de dire d'une pulsion qu'elle pense. La pulsion est d'abord et avant tout recherche de plaisir, voire, si l'on suit Jean Laplanche dans son commentaire des " Deux principes du fonctionnement psychique ", *recherche d'excitation*. Cette dernière interprétation est, ceci mérite d'être souligné, congruente avec l'idée du philosophe, selon laquelle le plaisir serait ontologiquement consubstantiel à l'expérience du corps qui s'éprouve soi-même et de la vie qui se révèle en soi, comme affectivité. De sorte que l'inverse du plaisir serait typiquement l'insensibilité, l'anesthésie du corps, l'effacement de toute excitation, voire de l'excitabilité en son principe même, l'extinction de l'affectivité, le vécu de la frigidité absolue, l'expérience du vide. Il y a, pour la subjectivité, beaucoup plus grave péril que la souffrance : c'est l'extinction, l'expérience de la disparition de tout affect lorsque le corps est vécu comme indifférent, inerte, froid, mort de l'intérieur.

Il me semble que cette défection du corps pourrait être un stigmate laissé par la violence de l'adulte. En quoi consiste ce corps dont il est question ? Il ne s'agit bien sûr pas du corps biologique, bien qu'il soit physiquement présent, même à l'acmé des raptus anxieux de M. Desroches. C'est de l'autre corps qu'il s'agit ; à savoir : du corps érotique. Dans sa théorie de la séduction, Jean Laplanche (1987) soutient non seule-

¹ " Si maintenant, nous abordons par le côté biologique l'examen de la vie d'âme, la pulsion nous apparaît comme un concept-frontière entre animique et somatique... " (Freud : " Pulsions et destins des pulsions " - 1915).

ment une certaine conception de la sexualité, mais dans le même mouvement une certaine conception de la genèse de l'inconscient. Entre la séduction par l'adulte et la formation de l'inconscient, il y a le message et sa traduction.

Ce sur quoi je voudrais insister, c'est sur la communication initiale voire originaire entre l'adulte et *l'infans*. Elle passe essentiellement par le corps, par les soins prodigués par l'adulte au corps de l'enfant. Osons un pas de plus. Ces soins impliquent un contact entre le corps de l'enfant et celui de l'adulte. La communication, en somme, avant d'être relayée par la parole, serait *d'abord un corps à corps*.

Il me semble que l'effort de traduction de l'enfant pourrait porter, plus que sur le message lui-même, sur l'effet que le message compromis produit sur le corps de l'enfant. Ce serait d'abord et avant tout ce qui est éprouvé sensuellement dans le corps qu'il s'agirait pour l'enfant de traduire.

Pour autant que la traduction parte du corps, il me semble possible d'assigner au corps, une fois encore, la première étape de la traduction. L'enfant, en mobilisant son propre corps, chercherait à reproduire activement ce qui a d'abord été éprouvé dans une passivité absolue comme présence excitante de l'étrangeté en soi.

Les gesticulations de l'enfant auraient deux dimensions indissociables : elles seraient ce par quoi il tente de s'approprier sa sensualité et, en même temps, elles seraient *nolens volens* "agir expressif" adressé à l'adulte, poursuivant ainsi la communication avec ce dernier. Dans la notion "d'agir expressif" la pensée de l'enfant serait en quelque sorte d'abord corporelle.

C'est de cette façon que je comprends l'assertion de Freud dans la note ajoutée à la traduction anglaise de "Le moi et le ça" en 1927 : "Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface"...et voici la note : "Le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps, et de plus, comme nous l'avons vu plus haut, il représente la surface de l'appareil mental" ("Le moi et le ça", 1923, OCF XVI, page 270).

S'il est vrai que les gesticulations, et plus largement les mouvements du corps de l'enfant, sont expressifs — "agir expressif" — alors le défilé traductif qui passe par le corps convoque, à la fin de son cheminement, la réaction de l'adulte. Si la communication peut se poursuivre, c'est-à-dire si l'adulte peut accuser réception de l'effort traductif de l'enfant, le processus peut continuer.

Alors, dans l'ombre de la traduction, se formerait l'inconscient, ce qui n'a pas été traduit. La "pensée - traduction", autant que l'inconscient, seraient formés par le truchement du corps d'abord. Ainsi les jeux du corps conduisent-ils à la formation d'un deuxième corps à partir du premier, d'un corps érotique à partir du corps biologique, par le truchement de la compromission, voire de la corruption sexuelle du corps, par l'adulte, et son ressaisissement par l'enfant.

"Il a été suffisamment discuté en psycho-physiologie, écrit Freud, de la façon dont le corps propre s'extrait du monde de la perception (ce corps propre est celui que je désigne ici par le nom de corps érotique). La douleur aussi semble y jouer un rôle, et la façon dont on acquiert à l'occasion de maladies douloureuses une nouvelle connaissance de ses organes est prototypique de la façon dont on arrive d'une manière générale à la représentation de son corps propre.

Le moi est avant tout un moi corporel ..." etc. ("Le moi et le ça", OCF, XVI, page 270).

Freud n'envisage pas ici, explicitement, l'acquisition d'une nouvelle connaissance de ses organes par les affections sensuelles du corps. Il s'en tient aux maladies douloureuses. Soit !

Que ce soit à l'occasion de maladies douloureuses ou de gesticulations sensuelles, le corps est engagé dans la communication avec l'adulte.

Violence et proscription

Or il arrive parfois qu'à l'agir expressif du corps, l'adulte réagisse par la violence. C'est le cas lorsque ce qu'exprime l'enfant provoque en retour, chez l'adulte, une réaction d'aversion, de dégoût, de colère ou de haine contre le corps de l'enfant. Lorsque, dans cet état, l'adulte frappe l'enfant, il y a certes un message

sexuel inconscient, mais la violence peut alors créer dans l'enfant une douleur et une peur qui arrêtent assez facilement sa pensée. On peut imaginer, me semble-t-il, que le défilé de la traduction soit ici interrompu. Si tel était le cas, le défaut de traduction impliquerait qu'il n'y ait pas non plus d'ombre ou de reste de la traduction. En d'autres termes, *il ne pourrait pas y avoir dans ce cas de refoulement, ni de trace.*

L'agir expressif de l'enfant, barré de la communication, laisserait en ce lieu du corps, une mutilation ou une agénésie du corps érotique. Une zone froide. Cette mutilation pourrait alors trouver une réplique au niveau topique sous la forme d'un inconscient qui n'aurait pas été constitué par *refoulement*. Cet inconscient formé par ce que l'on pourrait appeler une proscription ou par une *exclusion*, hors de la dynamique de la séduction, inaccessible à la traduction ou encore à la pensée, je propose de le qualifier d'*inconscient amental*, ce qui permet de le différencier de l'inconscient sexuel refoulé.

Entre ces deux parties de l'inconscient, il y aurait un *clivage* qui serait le résultat d'une différence fondamentale d'origine, de formation et de structure de ces deux systèmes entre lesquels il ne pourrait pas y avoir de passage.

La déstabilisation du clivage et l'angoisse de dérocher

Comment avoir accès à ce qui ne peut être pensé parce qu'il manque une partie du corps érogène susceptible de faire advenir l'expérience affective nécessaire à la genèse d'une pensée ?

Pour le formuler en termes plus explicites, je dirais que pour avoir accès à ce qui, du corps, est exclu de la subversion libidinale par la haine de l'adulte contre le corps de l'enfant, il est impossible d'éviter la déstabilisation du clivage, ce qui va nécessairement passer par une crise psychopathologique. On peut espérer, certes, sortir de la crise avec des orientations plus précises sur ce qui est proscrié et relève de l'inconscient *amental*. Mais on ne sait jamais quelle forme prendra la crise, ni quelle sera sa gravité, ni être certain que le pronostic vital ne sera pas mis en jeu par un passage à l'acte ou par une maladie somatique.

Une piste pourtant s'esquisse. Alors que le patient passe par une phase particulièrement pénible, marquée par la menace du retour des raptus anxieux, sa tante, la sœur du père, décide de prévenir le père, de l'informer de l'état désastreux de son fils et de l'enjoindre à reprendre contact avec son fils.

Et voilà que le père téléphone à son fils, il se présente en se nommant par son prénom et son nom : "Allo ! ici Gaston Desroches ". Sans transition il déclare au patient que la psychanalyse, c'est de la merde, qu'un grand penseur connu qui a beaucoup publié sur Freud, dont il sait que le patient apprécie l'œuvre, ce penseur, donc, n'est qu'un con ; que la sociologie (à laquelle il sait que son fils s'intéresse aussi) n'intéresse plus personne. Bref il peut présenter son fils à un autre auteur connu (que le père respecte et connaît personnellement) mais qui n'a rien à voir ni avec la psychanalyse ni avec la sociologie. Voilà ce qu'il peut faire pour lui !

Et il raccroche.

Première conversation après 18 ans d'absence.

Quelque temps plus tard, le fils décide de rencontrer son père. Lorsqu'ils se voient, aucune effusion, aucune embrassade. Rien. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une rencontre banale alors qu'ils se seraient vus la veille.

Chez le patient, je ne perçois aucune réaction affective au récit de la rencontre avec le père, pas même l'ombre d'une déception. Est-ce qu'il n'attendrait rien de son père, comme il n'attendait rien de l'analyste lors des premières rencontres et des mois qui ont suivi ?

Pour ma part, probablement parce que je suis particulièrement attentif à ce qui se dit des corps dans la parole de M. Desroches, je suis intrigué par l'absence totale de contact : ni accolade, ni embrassade, ni poignée de main. Aucun corps-à-corps. Aucun corps-à-corps et aucun affect, aucun commentaire non plus.

Seulement je me rends compte, qu'à nouveau, les crises d'angoisse ne se profilent plus uniquement comme des menaces. Elles sont à nouveau patentes.

Ces épisodes d'angoisse, il les sent venir. Ça s'annonce par des signes abdominaux. L'impression de se

vider de sa substance. La crise anxieuse est terrible et prend la forme d'un raptus. Il distingue parfaitement entre son angoisse ou ses angoisses habituelles et les raptus qui n'ont rien de commun avec elles. Encore que les angoisses hypochondriaques puissent parfois dégénérer. Progressivement il ne supporte plus le bruit. Une sorte d'hyperesthésie généralisée. Le bruit des voisins, en particulier, le rend fou. Il perd la capacité de penser. Le vide s'installe dans le corps. Puis vient la chute : une impression de gouffre sans fond, effrayant, dans lequel on tombe sans que cette chute puisse avoir de fin.

Ce type d'angoisse est comme une angoisse de dérocher, c'est-à-dire de " lâcher prise et tomber d'une paroi rocheuse ", qui est un terme d'alpinisme. Ça se décroche, le sol se dérobe et c'est la chute. Rien ne peut être comparé à cette angoisse. Elle est absolument intolérable. La pensée se désorganise, les sensations deviennent anarchiques. L'angoisse de dérocher confine bientôt à un tableau de confusion mentale, d'*amentia*, au sens qu'a ce terme selon Meynert que cite Freud.

Comme l'indique avec précision le commentaire de Jacques André, "L'association régulière du nom de Meynert au mot de l'*amentia* est d'autant plus remarquable qu'il ne reste à peu près rien de la théorie de celui-ci dans la reprise qu'en fait Freud. L'ouvrage de Meynert pour lequel on dispose d'une traduction de Christine Levy-Friesacher, fait état d'une conceptualisation principalement neurophysiologique, centrée sur l'idée d'une désagrégation de l'organisation associative, le tout relié à des états très dissemblables". (*Document & Débats* : Les raisons de l'*amentia*, 59, 24-27, 2002, page 25).

Il me semble effectivement que l'idée centrale dans le texte de Meynert est celle d'une désintégration des associations et des liaisons. Et cette idée est intéressante, parce qu'elle colle de très près à ce que ressentent les patients dans l'angoisse de dérocher : physiquement elle se manifeste comme une sensation de froid qui gagne le corps, cependant que commence la chute et mentalement elle s'éprouve comme une désagrégation radicale et cataclysmique de la pensée qui est l'expérience critique et atroce de la folie. "*Amentia*" est bien le terme qui convient.

Cette angoisse est tellement intolérable qu'elle pousse le patient, irrésistiblement vers un geste suicidaire. Se tuer est la seule solution pour arrêter cet état. Par deux fois il avale tous ses médicaments et se retrouve hospitalisé. La haine de soi est alors patente. La compulsion violente contre soi réplique sans doute la haine et la violence qui ont, autrefois, été dirigées contre lui. Par qui ? Comment ?

Mais le plus préoccupant, c'est bientôt le métro. Lorsqu'il est sur le quai, il sent que cela fait revenir les prodromes de l'angoisse de dérocher, il est de plus en plus souvent au bord du raptus et sent monter en lui une envie impérieuse de se jeter sous la rame du métro.

Dans la référence à la topique du clivage de l'inconscient, cette angoisse pourrait être pathognomonique d'une déstabilisation du clivage.

L'angoisse de dérocher pourrait être le carrefour des décompensations psychopathologiques. Chez ce patient, on voit bien que pour faire cesser cet état, la voie du suicide (ou peut-être la rencontre violente avec la masse écrasante du train pour faire cesser ce sentiment de vidange, cette chute et cette impression de ne plus sentir son corps) s'ouvre de façon inquiétante comme une délivrance possible.

D'autres patients n'ont pas même la possibilité de demeurer longtemps dans cet état, car ils sont porteurs d'une maladie chronique. Le raptus anxieux déclenche une crise évolutive de la maladie : état de mal asthmatique, crise d'épilepsie, coma acido-cétosique dans le diabète, poussée inflammatoire et douloureuse dans la polyarthrite rhumatoïde, etc... Avec la crise somatique, le raptus se calme.

D'autres patients parviennent à érotiser les prodromes de la crise anxieuse, ce qui soulève des questions théoriques épineuses. Cela arrive lorsque la crise est déclenchée par la rencontre avec l'autre. L'autre, il suffit parfois qu'il se tienne simplement debout dans la vie, pour que cette présence à soi dans un corps que ce dernier habite effectivement, fasse sentir au sujet sa fragilité ; constitue même une insulte et fasse monter en lui l'impression d'être chassé de sa propre vie. De la menace de défection de son propre corps il

tient alors l'autre pour responsable. Dans un mouvement compulsif, la violence peut se déclencher en passage à l'acte. L'acharnement sur la victime, en faisant réapparaître la sensation de la vie dans le corps, se transforme en ivresse du meurtre ou du viol.

Voici ce qu'on trouve dans le journal du meurtrier des huit conseillers municipaux de Nanterre en avril 2002 : " Maman, il y a longtemps que je devrais être mort. Je ne sais rien faire dans la vie. Même pas mourir sans faire de mal. J'ai capitulé, il y a bien longtemps. Je voulais aimer, apprendre à travailler, apprendre à me battre pour des gens et des choses que j'aime. Je voulais être libre. Mais j'ai une mentalité d'esclave et de faible. Je me sens si sale. Depuis des années, depuis toujours, je n'ai jamais vécu. Je me suis trop branlé, au sens propre comme au sens figuré. Je suis foutu. Je n'ai ni passé, ni avenir. Je ne sais pas vivre l'instant présent. Mon corps se délabre car je ne me respecte pas, je ne m'aime pas (...). Pour un type lâche, égoïste et tellement renfermé, je ne mérite pas de vivre. Mais je dois crever au moins en me sentant libre et en prenant mon pied. C'est pour cela que je dois tuer des gens. Une fois dans ma vie j'éprouverai un orgasme. J'éprouverai le sentiment de puissance d'être quel-qu'un. Vivre c'est prendre des responsabilités... " (*Le Monde*, mercredi 10 avril 2002 p. 12).

Chez M. Desroches, l'ivresse du crime n'est pas au rendez-vous, mais plutôt le risque du passage à l'acte suicidaire.

D'une séance à l'autre, le patient s'engage dans la seule voie qui lui semble encore possible pour tenter d'arrêter la désagrégation de sa pensée. Essayer de décrire avec toujours plus de précisions ce qui s'éprouve en lui dans la montée de l'angoisse de dérocher. Et il parle du métro. Et il me fait peur ! Je crains la délivrance par le suicide. Les médicaments dont les doses sont augmentées, aussi bien que les changements de traitement, rien n'y fait.

Au terme d'une de ses descriptions, je lui dis que si un enfant éprouvait soudain la peur de tomber sous le métro, qu'est-ce donc qui serait susceptible de le calmer ? Qu'un adulte le prenne dans ses bras et le serre fort contre lui, jusqu'à ce que le calme revienne. Il ne proteste pas.

L'angoisse de dérocher s'éloigne et c'est pour moi un soulagement. Restent les effets secondaires des médicaments. Il faudra beaucoup de séances, à faire le même travail d'analyse introspective sur les sensations désastreuses occasionnées par les médicaments qui altèrent les sensations qui lui viennent de son corps. Une fois, il décide de cesser de prendre ses médicaments. Les signes secondaires disparaissent. Il est bien dans sa peau.

Affect et "expression"

Il faudrait ici prendre du temps pour tenter de comprendre comment cette image de l'enserrement, de l'embrassement au sens étymologique du terme - qui est un agir expressif - advient un beau jour dans la pensée de l'analyste. Il me semble que c'est à cette question que Laurence Kahn s'est attachée dans sa conférence aux Entretiens de décembre 2002. Elle y soulevait très précisément la question des rapports entre l'économique et l'affect, en proposant l'idée "Que la puissance de l'affect s'impose aux dépens du point de vue économique lorsque prévaut le langage de l'expérience. Ceci fait peu de doute", dit-elle. Et plus loin : "Que le transfert réactualise un affect qui n'a pas été éprouvé dans une circonstance où il aurait dû être ressenti, pose au moins la question de ce qu'actualise le mécanisme du transfert. Est-ce l'affect lui-même, inscrit sans avoir été ressenti ? Mais alors, inscrit de quelle manière, sous quelle forme ? Comment penser la réactualisation transférentielle en dehors de toute théorie des traces mnésiques, c'est-à-dire en dehors de la description économique de cette inscription?".

En l'occurrence, il me semble qu'effectivement l'affect de sédation de l'angoisse dans le corps-à-corps de l'embrassement n'a pas pu être éprouvé, ni inscrit, parce que ce corps-à-corps n'a pas pu avoir lieu. On va voir pourquoi.

On peut remarquer que l'affect en question advient ici en moi et non chez M. Desroches.

Laurence Kahn, un peu plus loin, cite Jean-Luc Donnet : "L'action désintégrant — on reconnaîtra ici les mots mêmes de la définition de *l'amentia* — de ces transferts sur la personne de l'analyste" et la nécessité

dans laquelle se trouve celui-ci de travailler avec ses propres vécus subjectifs ont fait des effets contre-transférentiels l'outil par lequel l'analyste peut constituer, imaginer ou construire en lui un matériel transférentiel que le patient ne peut ni reconnaître, ni nommer" (et elle fait ici référence à Fédida).

La suite de sa conférence propose une lecture des rapports entre le montant d'affect et l'affect lui-même qui me semble convaincante : l'affect peut être conçu économiquement comme "une expression conforme à la quantité", cette dernière formulation étant empruntée par Laurence Kahn à Freud (1915) (Kahn L : "L'expression", *Documents & Débats*, n°61 : 27-36, 2003, page 30, 31 et 35).

Accident de la séduction

D'où vient que l'agir expressif de l'étreinte soit proscrit ? Voici comment il me paraît possible, à cette étape, de comprendre les choses : le défilé traductif part de la communication entre l'adulte et l'enfant. Le corps à corps mobilisé à l'occasion des soins donnés à l'enfant par l'adulte, compromis par l'inconscient sexuel de l'adulte, ferait naître dans le corps de l'enfant des effets sensuels. Mais traduire, chez l'enfant, cela passerait par des mouvements, des gesticulations du corps qui auraient à leur tour un effet puissant sur l'inconscient de l'adulte. Lorsque ces gesticulations avaient pour vocation d'appeler chez l'adulte, en l'occurrence chez le père de M. Desroches, un mouvement d'embrassement ou d'étreinte, je pense qu'il arrivait à ce père d'être saisi par une envie, sans doute incoercible, de frapper l'enfant ou, au lieu de l'embrasser et de l'étreindre, de se laisser emporter par l'envie de l'étrangler, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois à l'adolescence, avec sa propre sœur.

La violence exercée contre le corps de l'enfant arrête ici la pensée. Le défilé traductif est interrompu. Le penser capitule dans son combat avec l'agir, sous l'effet de la violence. En ce lieu, les jeux du corps ne seraient plus possibles. En convoquant ces derniers, y compris par l'analyse, on s'aventurerait sur les zones froides du corps. Surgiraient alors la sensation de froid, puis l'angoisse de dérocher. Au lieu d'une pensée c'est la pensée elle-même qui recommencerait à se désagréger. Surgit l'angoisse amentiale. A la place de l'étreinte, M.

Desroches cherche une autre issue : se faire écraser par le métro pour écraser son angoisse. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui.

Reste que dans cette "malencontre", comme dirait La Boétie, entre le fils et le père, qui fait advenir la violence de l'adulte, le *primum movens* semble bien être de nature sexuelle. Car la violence de l'adulte vient de son inconscient sexuel à lui qui déclenche soudain la haine de ce corps d'enfant, ou bien encore l'ivresse du meurtre, l'agir qui impose à l'enfant : "Deviens ce que tu n'es pas !".

C'est pourquoi le clivage dans le corps, comme le clivage de l'inconscient résultant du régime de formation de l'inconscient par *proscription* qui se différencie de l'inconscient traductif, ce clivage donc pourrait aussi être reconnu comme une production de la séduction par l'adulte. A la précision près que, dans ce cas, il ne s'agirait pas du jeu ordinaire de la séduction, mais bien plutôt d'un "accident de la séduction". Pour le dire en termes plus ramassés, la violence de l'adulte comme accident de la séduction laisserait des traces très particulières, si tant est que l'on puisse parler ici de traces, sous la forme du clivage et de la formation d'un inconscient amential, particulièrement propice, lorsqu'il est mobilisé, à déclencher une décompensation psychopathologique.

Ferenczi

Or voici ce qu'écrit Ferenczi : il parle "des fantasmes ludiques"... qui viennent aux enfants et aussi de "ce jeu (qui) peut prendre une forme érotique mais (qui) reste, dit-il, toujours au niveau de la tendresse".

Ce qui est ici visé par Ferenczi correspond à peu près à ce que j'ai essayé de décrire sous le nom d'agir expressif adressé par l'enfant à l'adulte. Plus loin il écrit : "Le jeu jusqu'à présent anodin apparaît maintenant comme un acte méritant punition" et puis : "Les délits que l'enfant commet, comme en se jouant, ne sont promus à la réalité que par les punitions passionnelles qu'il reçoit des adultes furieux, rugissant de colère, (c'est ce que j'ai essayé de caractériser comme accident de la séduction) ce qui entraîne chez l'enfant, non coupable jusque là, toutes les conséquences de la dépression. Un examen détaillé du processus de

transe analytique nous apprend qu'il n'existe pas de choc, ni de frayeur sans une annonce de clivage de la personnalité" (page 132). "Si l'enfant se remet d'une telle agression (par l'adulte) il en ressent une énorme confusion ; à vrai dire il est déjà clivé, à la fois innocent et coupable, et sa confiance dans le témoignage de ses propres sens en est brisée" (page 130-131). Ceci renvoie aux conséquences délétères de la violence de l'adulte sur la formation du corps érogène de l'enfant.

Ces extraits sont tirés du fameux article de Ferenczi sur "La confusion de langue entre les adultes et l'enfant" (1932) (*Psychanalyse IV*, Editions Payot, pages 125-135). Il semble que dans ce texte Ferenczi ait eu en tête ce qui fait aujourd'hui, 70 ans plus tard, l'objet de ma causerie, c'est-à-dire les empreintes de la violence sur l'appareil psychique. Pour Ferenczi, la violence des punitions passionnelles de l'adulte contre le corps de l'enfant qui cherche à jouer avec sa sensualité et avec celle de l'adulte, semble être électivement à l'origine du clivage. Ferenczi s'en tient aux troubles qui en résultent dans le corps de l'enfant, qu'il caractérise comme "une brisure de la confiance qu'a ce dernier dans le témoignage de ses propres sens". Et il en reste là. De la partie brisée du corps, il ne dit rien d'autre. Il déporte son attention sur ce qui se passe de l'autre côté du clivage, de ce qui n'a pas été abrasé par le traumatisme et il trouve des termes émouvants pour décrire comment, ce qui survit chez l'enfant, ce qu'il appelle "la personnalité encore faiblement développée réagit au brusque déplaisir" et à "la peur intense" (pages 130-131). "La peur devant les adultes déchaînés, fous en quelque sorte, transforme pour ainsi dire l'enfant en psychiatre" (page 133). Voilà ce qu'écrit Ferenczi ! La violence clive l'enfant entre un secteur où il perd le contact avec son propre corps et un secteur où l'hypersensibilité du corps se mute en capacité exquise d'identification à l'adulte faisant de lui un psychiatre ou, comme il le dit plus loin, un aide-soignant de l'adulte.

La perlaboration par le rêve

Si tant est que l'agir expressif des bras tendus ou des bras qui étreignent avait été proscrit de la relation entre le fils et le père par la violence de ce dernier, on peut dire que l'accès à ce qui n'est pas pensable par

le patient n'est possible que par une forme de perlaboration. Mais cette dernière se déploie du côté de l'analyste et n'a pas de répondant du côté du patient. Il arrive que le travail de l'analyse aille plus loin quand même qu'une simple connaissance des dégâts occasionnés par les accidents de la séduction et que quelque chose du travail de perlaboration provoqué dans l'analyste par l'angoisse amentale du patient, soit réapproprié par le patient.

À la suite de mon intervention, le patient semble entrer dans une période nouvelle. C'est un événement car ce patient ne rêve pratiquement jamais. En fait le rêve, me semble-t-il, transforme l'effort de l'analyse comme au rugby on transforme un essai. Par le rêve, il semble bien que la structure clivée de l'inconscient puisse être remaniée. De ce processus on peut dire, je crois, qu'il n'est pas seulement un témoin du travail analytique. Ce pourrait bien être le rêve lui-même qui accomplirait la réappropriation, comme si les pensées latentes produites par les séances étaient tout à coup utilisées comme matériau pour le travail du rêve. C'est pourquoi je propose de désigner ce processus par le terme de "perlaboration par le rêve".

Voici donc une salve de rêves qui, je crois, marque le remaniement en profondeur de l'architecture topique :

Rêve numéro 1 : une colonne d'ascenseur dans un immeuble mais pas de cage d'ascenseur. Monsieur Desroches monte plusieurs étages, directement, par le câble, en le maintenant fermement serré entre les mains. Les pieds ne reposent sur rien. Sentiment de peur, avec l'idée qu'il y a un risque en raison de la hauteur d'élévation.

Dans les associations, le patient précise deux choses :

- il remarque que ses angoisses sur les quais de métro ont tendance à s'estomper.
- Il a l'impression confuse, mais insistante au réveil que ce rêve a déjà été fait autrefois, peut-être il y a quelques années ; peut-être dans un immeuble où il avait habité autrefois avec sa mère.

Rêve numéro 2 : il se voit dédoublé en deux corps. Il va prendre un bain ou une douche. Il y a des gens. Et il se porte lui-même. Ce corps est comme celui d'un

vieillard, qu'il doit porter, dans ses bras, comme on porte... (il ne parvient pas à préciser sa pensée) ... et il le baigne. Mais il voit aussi son dos (ce qui n'est pas possible précise-t-il). Et il sent le contact de ce corps qu'il porte, et son poids et c'est lourd ! Angoisse.

Dans ce rêve se trouve représenté ce qui a toujours fait défaut, ce portage par un homme qui est l'antithèse figurée de l'angoisse de dérocher et cela pèse de plus en plus lourd, c'est-à-dire que se figure l'inverse de la sensation de vidange et de désubstantialisation. Enfin, et ce point est capital, il se porte lui-même, ce qui signifie qu'il a relayé l'analyse par un rapport de soi à soi ; intra-subjectivité *stricto sensu*.

Rêve numéro 3 : Il a fait un rêve qui l'a passablement étonné. Son père venait de perdre son propre père. Il semblait triste. Monsieur Desroches s'approche de lui et le prend dans ses bras pour le réconforter.

Rêve numéro 4 : il est dans un paysage avec des collines. Arrivé sur une hauteur, il découvre plus ou moins cachée, l'ouverture d'un chemin de sable qui descend en sinuosités assez pentues, très régulières, très géométriques. Il descend avec beaucoup de plaisir et d'agilité. Puis il entraîne un groupe où il y a des femmes mais qui ne correspondent à aucune figure connue de lui, pour leur faire découvrir ce chemin merveilleux. Il se sent plus ou moins responsable du groupe. Certains membres de ce groupe, des femmes, manifestement sont mal à l'aise pour descendre. Alors il se propose de partir en dernier, pour porter main forte à celles qui auraient du mal. Il commence sa descente. L'impression de plaisir est comme celle d'une descente à ski ou à vélo. Il se laisse emporter par son plaisir, ne peut pas se retenir et double tous les autres pour arriver très vite en bas. À la sensation intense de plaisir succède l'impression d'une certaine gêne voire une culpabilité par rapport à ses engagements. Le paysage est superbe. Il y a des maisons dont certaines sont très belles.

Il apparaît maintenant, qu'à l'angoisse de dérocher succède le plaisir de la descente contrôlée, vécue comme un plaisir sensuel éprouvé par le corps érogène. Cette série de rêves rapportés sur 4 séances suggère qu'il perlabore la tension exercée sur le clivage et que cette perlaboration, c'est aussi la conquête de

nouveaux registres expressifs et érotiques, un accroissement, en somme, de la subjectivité.

Si j'ose cette expression, c'est parce que les rêves de cette sorte qui marquent, me semble-t-il, un tournant mutatif dans une cure où l'empreinte de la violence est identifiable, ne surprennent pas que l'analyste. Le patient aussi en est bouleversé. C'est même, dans le cas de M. Desroches le moment où se révèle, en quelque sorte à lui, en même temps que de nouveaux registres de sensibilité, la vérité de l'analyse. Pourquoi ? Parce que de ses rêves le patient garde une mémoire extrêmement précise et durable, à la mesure de l'impression intense de plaisir qu'il en éprouve au réveil. Plaisir qui l'habite ensuite pendant plusieurs jours, comme une sorte de réconciliation avec soi-même. Presque une jubilation.

Dans le même temps, c'est comme si les réserves, les réticences, les préjugés contre l'analyse s'estompaient. Dans le cas de M. Desroches, c'est aussi un changement qui modifie complètement le climat de la cure.

Reconnaître au rêve une fonction aussi importante ne va pas, bien sûr, sans poser quelques problèmes techniques et métapsychologiques. Si j'use de ce terme de technique, c'est en m'autorisant d'un texte de Danielle Margueritat : "Dire ce qu'on fait avec les rêves, écrit-elle, est sans doute ce qu'il y a de plus engageant pour un analyste. C'est le lieu de condensation de toute la pratique et celui où, de soi, on dit le plus". Dans cette conférence qui date de 1996, Danielle Margueritat avait parlé de sa technique et elle avait aussi précisé qu'elle tenait cela pour un travail, *stricto sensu*. Et sur ce point aussi, je la suis. Il est certain que ma façon de travailler avec les rêves survenant dans un tel contexte n'est pas celle que Danielle Margueritat expose avec beaucoup de clarté. Je ne crois pas pourtant, mais ce ne sera peut-être pas son point de vue, qu'il y ait incompatibilité.

Sur un jeu de mots qu'elle raconte à propos du rêve d'un de ses patients, elle écrit : "En disant" mère dé-cédée ", je ne savais pas que je parlais de moi". Un collègue, en lisant le récit de cette séquence me dit un jour, "Au fond, toute cette histoire, ce n'est que ton fantasme". Quelque peu ébranlée par sa remarque et

saisie alors par ce qui se passait entre lui et moi, condition favorisant le déplacement de défense de l'objet initial vers les relations entre nous, exactement comme ce qui s'était passé pendant la séance, me paraît alors dans une fulgurance que mes initiales pendant les 25 premières années de ma vie, ont été D. C., comme la mort. Oui, en effet, l'inversion du C et du D pour signifier la mère morte était mon fantasme, et grâce à cela, je le pense ainsi, le travail avec ce rêve fut ce qu'il fut. Le travail avec le rêve se fait aussi avec l'inconscient de l'analyste. Le choix du point d'accrochage de ses interventions est tributaire de ses propres investissements, conscients ou non, et de ce qui est marqué par le pulsionnel immédiat. Sans doute est-il nécessaire qu'il en soit ainsi pour que ses interventions aient une portée transférentielle (page 70). (Margueritat D. : "Ecouter le rêve comme tout discours", *Documents & Débats*, n°47 : p.67-77 ; 1997).

Si je m'accorde avec ce qu'elle dit, ce n'est pas seulement parce que mes initiales sont aussi C. D. et que cela donne *via* le Dr CD : DCD, mais parce qu'elle soulève ici la question de ce qui de moi est à l'œuvre dans l'analyse des rapports entre les empreintes de la violence et leur perlaboration par le rêve. Sans doute ma propre histoire et ma propre analyse y sont-elles pour quelque chose. La violence a laissé des marques sur moi. L'enfant qui pissait sous les traits du Docteur Latrouille œuvrant tout à l'heure dans les prisons, est

encore présent dans celui qui aujourd'hui soumet à l'épreuve de votre écoute, les rapports entre les meurtrissures du corps et leur perlaboration par le rêve.

Bibliographie

André J.(2002) : " Les raisons de l'amentia ", *Document & Débats* : 59, 24-27, page 25.

Ferenczi S. (1932) : " La confusion des langues entre les adultes et l'enfant " *Oeuvres Complètes Psychanalyse IV*, Editions Payot pages 125-135.

Freud S. (1923) : " Le moi et le ça ", *OCF PUF* vol XVI, page 270.

Kahn L. (2003) : "L'expression", *Documents & Débats*, n°61 : 27-36.

Kertesz I. (1975) : " *Être sans destin* " (traduction française) Actes Sud (1999).

Laplanche J. (1987) : " Fondements : vers la théorie de la séduction généralisée " *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. PUF (Paris) p. 89-148.

Margueritat D. (1997) : "Ecouter le rêve comme tout discours", *Documents & Débats*, n°47 : p. 67-77.

Le Monde : mercredi 10 avril 2002 p. 12.

Rossi J. (1995): "*Fragments de vies*" (20 ans dans les camps soviétiques...) Elikia (page 88-90).

La violence dans la cure analytique

Marcelo N. Viñar

La violence n'a pas bonne presse. Comme la saleté ou la charogne, dès qu'elle s'introduit dans notre champ perceptif ou mental, nous ne pensons qu'à la supprimer, la bannir. Un dur cheminement en amont nous permet d'inverser la perspective et d'admettre qu'elle est nécessaire pour la vie. Un long dressage éducatif (freudien, parmi d'autres) nous empêche de céder à une position béate ou salubriste, prononcée au nom du bien. Les gens ordinaires ne savent pas que tout est possible, disait David Rousset en revenant du camp de concentration. L'horreur est dans chaque particule d'air, annonçait Kafka, anticipant le siècle qui vient d'expirer.

La certitude - depuis les récits cosmogoniques - que la nature humaine est habitée par le démoniaque et le divin n'est pas d'un grand secours parce que trop générale. Il faut construire un projet concret, plus modeste, expliquant comment cette essentialité constituante agit et devient efficace dans chaque situation et dans chaque récit et proposer une sémiotique pour la saisir, pour l'appréhender. Car, dans la terreur, la représentation poussée jusqu'à son paroxysme crée sa propre négation. La fonction représentative étant ainsi détruite, sa dimension métaphorique est remplacée par une angoisse du vide. La fonction-sujet se dilue alors en une anomie qui dépersonnalise. Il y a souffrance, mais pas de sujets qui souffrent. Le travail analytique est voué à la restitution de la parole et au positionnement du sujet.

Face à la destruction du récit et de la métaphore, l'analyste - en tant que témoin proche et participant - peut rester attrapé dans l'interruption du dialogue et la création du spectacle de sympathie et de commotion ; ou bien, au contraire, il peut s'en éloigner dans le détachement et l'indifférence. Éviter l'un et l'autre est un défi du dialogue analytique. Le commentaire du Prix Nobel Imre Kertész visitant l'horreur de la guerre actuelle entre juifs et palestiniens me

semble venir à propos pour définir la perspective de l'analyste devant l'émergence de la violence dans la cure :

"Je suis un visiteur qui s'interroge vainement et qui recueille des versions de personnes qu'il ne pourra pas comprendre car il ne partage pas leur destin mais qui, pourtant, sont ses frères et sœurs...*À l'instant même où la compassion et l'intérêt me comblent et me torturent, je suis plus étranger que jamais ...*"¹

Comment penser la réarticulation de deux mondes incompatibles ? À quel ordre appartient la *Spaltung* entre l'expérience de la terreur et la disposition de l'esprit à fonctionner en association libre ?

Dans mon parcours comme analyste, j'ai vécu la tentative de rapprochement et de rencontre avec des psychotiques, des victimes de la torture et des enfants des rues, des enfants marginaux, abandonnés ou transgresseurs. C'est de cette violence dans la cure dont je voudrais parler, à partir des deux extrêmes du binôme analytique.

J'ai vécu avec ces personnes des expériences pouvant relever du territoire de l'argument proposé par ce colloque : "La violence dans la cure analytique". Je ne prétends pas explorer à travers ma contribution l'ensemble des nuances et des perspectives suggérées par le titre et par l'argument. Je voudrais juste m'occuper de cette zone périphérique que les psychanalystes ne fréquentent pas souvent. S'ils le font, c'est à partir de la psychanalyse appliquée, ce qui ne me semble pas très fécond.

Mon lieu d'énonciation

Dans le petit village ensoleillé de mon enfance - un coin perdu du Sud lointain -, lorsqu'une amie de ma

¹ *La Nación*, 13-10-2002, Argentine.

mère grossissait démesurément, un messager annonçait qu'une cigogne amènerait pour telle date un bébé de Londres ou de Paris. Pourquoi ne pas dire de Sydney, de Calcutta ou de Pékin ? Vers le milieu de ma vie, j'ai appris que cela s'appelait eurocentrisme. Mais le Dr. Freud soutient que les impressions de l'enfance laissent des traces profondes, l'empreinte précoce de l'endroit où l'on fabrique les bébés a dû sans doute marquer mon esprit de petit Uruguayen.

L'éblouissement prématuré eut son deuxième temps, son temps visible, selon la théorie freudienne du trauma, lorsque tout au long de ma formation psychiatrique et analytique, la plupart des ouvrages de référence étaient *made in UK (United Kingdom)* ou RF (République Française). La même provenance des cigognes de ma petite enfance.

Aujourd'hui je viens en invité étranger. Jusqu'à quel point le suis-je au sein de ce groupe, alors que le divan et certaines lectures ont marqué fortement ma pensée ? A moitié étranger, pas assez distant pour demeurer un allogène, pas suffisamment proche pour être de la tribu. Distance parfaite ou dangereuse, nous le saurons plus tard. En tout cas, les rites de l'hospitalité - d'après ce qu'en disent les Grecs - ont lieu quand on a fait le voyage dans les deux sens, vers les deux destinations. Ayant fait moi-même l'effort, pendant des décennies, de lire la pensée des maîtres de cette maison, je me sens autorisé à vous demander la réciprocité : accordez-moi un moment de patience pour écouter des clés et des codes différents, travail de décentration souvent incommode ou gênant.

Dans l'histoire du monde, il y a toujours eu un centre et une périphérie du pouvoir militaire, économique et culturel. Les effets génocides de l'esclavage et de la colonisation en sont la preuve la plus macabre. L'invitation adressée par ce groupe prestigieux à un habitant du Sud, (au-delà de l'honneur personnel qu'elle représente pour moi), inverse l'habitude hégémonique. Je fais peut-être une lecture exagérée de la portée de ma présence ici, mais je voulais la signifier au-delà de ma seule personne.

Le moment est arrivé d'exprimer ma reconnaissance et ma joie d'être ici. À Edmundo Gómez Mango et à Laurence Kahn pour l'invitation qui a rendu possible ma visite. À François Gantheret, Dominique Clerc,

François Villa, Guy Rosolato et Daniel Widlöcher qui, dans les moments d'accablement les plus durs, ont fait le geste accueillant et solidaire - depuis le jour où nous nous sommes rencontrés - pour nous faire sentir, rien qu'en croisant leurs regards : " Vous êtes parmi nous ". Grâce à eux, la notion de France terre d'asile a pris corps. À mes frères Edmundo, Leo, Eduardo, avec nostalgie et un brin de reproche pour nous avoir quittés.

*

Je me suis demandé si le titre et l'argument qui président ces Entretiens ont la même résonance et évoquent les mêmes associations à Paris qu'à Montevideo. Etant données l'atopie et l'atemporalité du monde interne, on pourrait risquer une réponse affirmative. Une réponse dogmatique (axiomatique), basée sur la spécificité de la théorie freudienne de la sexualité et sur une hétérogénéité radicale du monde fantasmatique par rapport à l'expérience consciente.

Jean Laplanche² nous rappelle que "La sexualité 'élargie' est la découverte centrale de la psychanalyse : sexualité infantine, orale, anale et para-génitale, liée au fantasme plutôt qu'à l'objet ; auto-érotique, gouvernée par les processus inconscients. Garder cette spécificité de la découverte freudienne, éviter de la diluer ou de l'affadir" est un souci partageable et nécessaire, sans doute suffisant (en tout cas, non déstabilisant) dans des conditions politiques stables. Car il n'y a qu'à se déplacer d'un pays à l'autre, d'une communauté analytique à l'autre, pour mesurer le degré de babélisation de la psychanalyse. Mais transférer ces critères à des situations extrêmes peut induire en erreur. Si l'alternative entre trauma et pulsion se limite - pour nous en tenir au répertoire freudien - au choc sexuel précoce de la théorie de la séduction, quelque chose de la clinique du traumatisme dans le monde actuel aura disparu, à moins de forcer certaines conceptions.

Dans des conditions normales, le "narrateur" assume la transmission de sa propre expérience et son récit le constitue et l'enrichit en tant qu'être humain.

² "Sur la Théorie de la Séduction", *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, Paris, In press Editions, 2003, p. 71.

Dans des conditions extrêmes, telles que nous les connaissons à travers des témoignages convergents de la littérature du monde concentrationnaire, l'expérience vécue et le récit construit avec elle demeurent déchirés par un abîme, "l'impossibilité de combler l'écart entre expérience et récit" (Antelme).

Miriam Revault d'Allones, s'en remettant au Narrateur (1936) de Walter Benjamin, soutient pertinemment que raconter notre propre histoire est une nécessité humaine inéluctable, une condition pour pouvoir habiter notre propre monde et celui des autres, dans l'échange et le partage d'expériences. Cette faculté - qui est une condition *sine qua non* de l'humanisation - est menacée ou abolie dans la logique totalitaire et dans la logique de l'exclusion. C'est cette dimension du trauma que j'aimerais discuter avec vous.

J'adopte donc une perspective différente : je ne partirai pas d'une définition théorique, mais de la position incertaine du récit clinique, comme un amas figuratif où la causalité inconsciente apparaîtra - par répétition et par insistance - traversant les déterminismes multiples qui poussent le dire dans l'analyse.

En lisant des textes méta-psychologiques, je me demande toujours à quel endroit et de quelle manière, se nouent nos postulats théoriques et notre tâche. Je sens alors toute proche la violence de la théorie appliquée et la crainte de la sottise sans fondement.

La réalité psychique, telle qu'elle fut conçue par Freud, diffère d'autres définitions consensuelles ou scientifiques de la réalité. C'est par là que la spécificité de la psychanalyse se construit. En dehors du fait que cette prémisse de l'hétérogénéité radicale est combattue par la majorité de l'*establishment* psychanalytique anglophone, qui tient à nous imposer des critères de scientificité globalisants, non sectoriels, la question que je veux soulever est qu'il ne faut pas confondre spécificité et exclusivité. Le territoire freudien marque sa spécificité par opposition à d'autres séquences de sens ou de non sens. La construction de l'espace analytique et la causalité fantasmatique qui s'y déploie, se font plus manifestes parce que leur lecture demande l'intimité d'un entre-deux éloigné des bruits de la ville. Mais, parfois, ces bruits de fond deviennent assourdissants, traversent la séance, envahissent l'intimité et la contaminent avec leur angoisse.

L'analyste peut traiter cette irruption comme un reste diurne afin d'accueillir ce dire et le renvoyer à l'extraterritorialité de l'Autre Scène.

Je me demande comment légitimer la correction de la procédure et à quel moment une position fuyante de l'analyste - sous couvert de neutralité - lui sert comme position défensive face à des angoisses qui ne lui sont pas connues ou maîtrisables. Car notre pratique en connaît davantage sur l'Analyse du Moi que sur la Psychologie des Masses et je crains que, dans le monde actuel, il faille concevoir les deux causalités en interaction, dans un modèle complexe, dans une sémiologie inédite de la post-modernité que nous devons essayer d'apprendre à déchiffrer tous ensemble.

La richesse de la théorisation freudienne est aussi un risque lorsqu'elle nous fournit des notions telles que le masochisme primaire ou la jouissance, avec lesquelles nous pourrions prétendre fixer un code de lecture pour rendre compte des dépossédés de la terre.

Quelque chose de la cité imprègne et traverse le fantasme, s'intégrant au creuset où la scène analytique s'amalgame, définie par cette infime distance entre l'analyste et son patient dans la convergence d'une intimité unique et d'une altérité nécessaire et inéluctable. L'Autre Scène, celle qui se constitue pendant le dialogue analytique, respire et transpire non seulement les effluves des déterminismes freudiens, mais exhale aussi les déboires et les souffrances qui traversent la cité, son espace public. La théorie ne précède pas l'expérience. Sans mémoire et sans désir (Bion), la théorie rejaillit dans la récurrence et l'insistance de quelque chose qui se dit et ne peut encore être entendu.

L'extraterritorialité de l'espace analytique, ainsi que la neutralité de l'écoute, ne peuvent être que des utopies, des idéaux accessibles de façon asymptotique. Mais confondre l'asymptote avec la réussite, pour apaiser l'incertitude, est un péché que nous commettons souvent. À partir de la demande d'aide, aboutissant ou pas à la demande d'analyse, les déterminismes multiples qui poussent le dire au cours de la séance, deviendront discernables par coupes successives, au moyen de la différenciation et du contraste, non par des verdicts aprioristes de la théorie.

*

Il fut un temps sacré où la modernité exigeait de chaque science d'établir son objet et sa méthode à l'intérieur d'un périmètre soigneusement délimité. En dissociant pour comprendre, en découpant la réalité en des territoires identifiables, nous pensions avoir saisi plus profondément l'essence des choses.

Aujourd'hui, nous cherchons plutôt la surdétermination et la complexité. Parce que maîtriser le domaine que nous abordons est impossible. Parce que nous ne saisissons que son caractère transitoire et sa transformation. Parce que *intellegere* c'est percevoir la logique d'une séquence, ses algorithmes, plutôt que ses essences. Stephen Gould croit que ce changement de la stabilité contre le mouvement, la substitution de l'univers platonique par celui de la révolution darwinienne représentent une inversion radicale dans notre façon de concevoir et d'appréhender la réalité. Un tournant épistémologique, où le réel axiomatiquement insaisissable, nous permet seulement de détacher des îlots, des séquences logiques partielles et fragmentaires.

*

Les déroutes de l'exil

"Nous ne sommes pas maîtres de la langue, nous dépendons d'elle... nous voyons le monde à travers les paroles. Ce qui n'a pas de nom ne peut être compris. La langue fixe les limites de la connaissance. Ou, à l'inverse, il n'existe que ce qui a un nom. L'île Barataria, Hamlet, Clemente Collins ou le théorème de Pythagore n'existent que dans la langue, mais ils existent..."

La langue appartient au groupe humain au sein duquel on l'a apprise, la langue est sociale, mais elle est intime aussi : chaque sujet parlant possède son propre dictionnaire au moyen duquel il traduit tout. D'où les mauvaises interprétations, car tout traducteur est un traître. La langue change à chaque minute. En elle, tout est héritage.

Au fil des années, les nombreux métiers dont l'outil fondamental est la parole synthétisent des formes qui, par la suite, se maintiennent pendant des siècles dans la

façon de s'exprimer des locuteurs... L'héritage est si énorme et si puissant que le mode d'expression des sentiments lui-même n'est ni libre ni original. Des millénaires de joie et de souffrance ont créé des formes pour dire ce que nous sentons... La parole est la monnaie courante que tout le monde utilise et en même temps le moment lumineux de l'humanité... Sans elle, l'être humain n'existe pas."

Citation (non textuelle) de Carlos Liscano ("La Réflexion et ses limites")
Semanario Brecha, Montevideo, Uruguay.
1- 8- 2003

Quand je suis arrivé à Paris pour la première fois, non pas comme touriste mais pour y rester et réinventer la vie, la rendre possible, il m'est arrivé beaucoup de choses inattendues, déroutantes, qui ont revêtu avec le temps un certain caractère re-fondateur de mon esprit. Je crois que mon itinéraire garde un rapport avec le sujet qui m'est proposé : La violence dans la cure.

J'approchais de la quarantaine et ne parlais qu'un français rudimentaire, celui du lycée. Ma deuxième langue avait été l'anglais, l'empire oblige ! Trop tard pour recommencer, trop tôt pour passer l'éponge. Un recommencement *nel mezzo del camin*.

Les personnes les plus proches s'empressaient auprès de moi, comme des guides d'aveugle dans la pénurie de mon exil. Mais dans le regard des gens distants, indifférents, je devenais inexistant. La vie urbaine est bien cela.

Parfois, les gens hospitaliers devenaient hostiles. Cela arrivait lorsqu'ils s'engageaient dans leurs passions quotidiennes - qui m'étaient étrangères et dont je restais exclu. Le concert de voix et d'interlocutions devenait un bruit incompréhensible, les mots et les phrases n'étaient plus telles et on entendait des dissonances de phonèmes épars et éclatés. Il me semblait que je commençais à comprendre et à donner corps aux théories de Bion sur la *Minute splitting* et les éléments *beta*, matière première des objets bizarres.

Dans la conversation à deux, suivre le sens était possible. Dans la convivialité, tout était bruit et confusion. Parfois une âme généreuse me traduisait les mots,

mais c'était inutile car je manquais de clés et de codes qui donnent du piquant à la controverse. Cela a duré non moins d'une année, c'est-à-dire un temps infiniment long, surtout pour quelqu'un qui, par son métier et par sa vocation, est plongé dans le langage, là où le dire, l'écoute et la pensée sont les activités principales de l'existence, indissolublement liées entre elles.

Au milieu du bruit, lorsqu'on ne comprend que des gestes, des intonations de la voix et des fragments de phrases, il se produit une déroute difficile à surmonter. Alors, échoués dans l'insupportable, nous inventons des signifiés et nous voyons des choses que les autres ne voient pas, que nous ne voyons pas nous-mêmes dans notre propre culture. Le décentrement bouche des canaux courants de compréhension, mais l'obstacle ouvre des voies vicariantes, car l'activité autothéorisante qui nous accompagne (ou qui nous fonde) dès les origines, ne peut être retenue ni arrêtée. Une *gestalt* du monde environnant est indispensable pour ne pas devenir fou, mais au prix de devenir quelqu'un de différent, pour les autres et pour soi-même.

La ségrégation n'était pas recherchée, tout au contraire, elle se produisait au sein même de l'intention opposée d'interlocuteurs qui m'accueillaient avec déférence et sympathie. Cependant, l'effet fut intense, parfois ravageur. Je me voyais enfant devant certaines conversations des grandes personnes, ou juif parmi les natifs, ou juif assimilé parmi des croyants, bref un exclu. S'agit-il d'une fantaisie assimilable aux anxiétés de la scène primaire?

Il existe des milliers de façons et de pages qui rendent compte de ce que signifie être étranger. Tellement graves et mortifères que ce que je viens d'exposer devient trivial. Mais la trivialité - comme le lapsus - peut éclairer quelque chose de grave, comme le symptôme, ou rendre compte, comme l'ADN, de quelque chose de singulier dans chaque être humain.

Traumatisme cumulatif répété quotidiennement, dont la blessure guérit peu à peu dans les cicatrices imparfaites de l'assimilation. J'ai déjà raconté ces épisodes des centaines de fois comme des anecdotes, mais j'ai mis un temps interminable à trouver leur pertinence

psychanalytique et à les constituer en noyau de réflexion.

*

Je tenterai désormais d'explorer quelques cas ou situations pour penser comment on travaille dans la clinique la violence du trauma de l'exclusion et comment ce trauma s'articule ou pas avec la théorie freudienne de la sexualité et ses cogitations infinies sur l'expérience traumatisante enfantine et la structure fantasmatique. C'est le débat interminable autour de la manière dont se conjuguent les sources exogènes et endogènes dans la causalité psychique et dans l'étiologie de la souffrance physique. Pourtant, je ne souhaite pas reprendre le débat traditionnel mais, selon la conclusion de Ilse Grubrich-Simitis dans son long texte sur le trauma et la pulsion : "Jouer avec plus de courage et d'ingénuité sur les frontières de nos connaissances".

L'expérience marquante de ce premier temps d'exil - la détresse d'être différent, la constatation et la crainte d'être dissemblable, la lutte pour être reconnu - reproduit de façon extrême l'expérience décrite par Freud dans sa *Psychologie des masses* sur les effets de la panique dans la dissolution du lien social. On vit dans sa propre chair, à travers des traumatismes minimes et répétés, cette phrase brève et éloquente : "Nous connaissons la force et l'importance du lien social dans notre psychisme quand il est dissout". Lien producteur de panique lorsque sa consistance se voit menacée, créant le sentiment très particulier d'avoir l'esprit intact, alerte, mais aussi de voir amoindri le sentiment d'appartenance à un groupe éclaté en mille morceaux. Comment construire l'estime de soi lorsque le temple s'écroule ? José Bleger reprend ce sujet dans son article classique "Psychanalyse de l'encadrement psychanalytique"³, en créant le concept du Méta-moi, dépositaire silencieux d'anxiétés psychotiques qui devient expressif ou explosif quand l'encadrement est altéré.

Comme je l'ai dit avant, la lecture du *Narrateur* de Benjamin m'a fourni quelques contributions pour

3 José Bleger : "Psychanalyse de l'Encadrement Psychanalytique", *Symbiose et Ambigüité*. Paris ; PUF.

cette réflexion : la crise du récit comme un tournant décisif dans la crise de la civilisation dans la modernité, l'échange et le partage d'expériences comme la condition nécessaire pour pouvoir habiter le monde, pour être avec soi-même et avec les autres. Raconter sa propre histoire comme un droit inaliénable, une faculté humaine essentielle que l'horreur détruit.

L'exemple qui lui sert d'illustration est éloquent et saisissant : les combattants rentraient des tranchées de Verdun, en silence, incapables d'échanger et de partager des expériences. Le silence ou son revers de paroles compulsives et évacuatives remplacent cette capacité d'habiter un monde partagé. Ensuite cette expérience s'étend aux revenants des camps, aux torturés et aux otages des prisons politiques d'Amérique Latine.

Sur ce point-là, la littérature concentrationnaire est unanime et concordante. Le cauchemar répété de Primo Levi : il racontait son expérience des camps à ses êtres aimés alors que ceux-ci demeuraient étrangers et indifférents. A son retour de Dachau, Antelme parle pendant des heures, dévoré par la fièvre dysentérique parce qu'il craint de perdre la netteté et la lucidité du témoignage qu'il doit donner de façon péremptoire, tout en doutant de pouvoir combler l'écart entre l'expérience et son récit, comme nous l'éprouvons tous dans la difficulté de raconter le cauchemar. Lorsque le survivant retourne au monde des vivants, il se trouve isolé. Il existe un abîme entre expérience et narration. L'impossibilité ou l'incapacité de rendre transmissible et racontable l'expérience vécue est propre à la logique totalitaire et à la logique de l'exclusion. L'expérience de l'inracontable, la rupture de la communicabilité s'incruste comme un abîme entre expérience et récit. La relation du sujet avec son langage intérieur et interpersonnel est différente, cela pouvant passer inaperçu pour celui qui écoute. Discerner la parole cathartique de la parole élaboratrice exige de la sagacité et un grand effort des deux membres du couple analytique.

Comment mesurer l'écart entre la pensée habituelle (le dire ordinaire) et l'esprit attrapé dans l'opprobre ou la catastrophe ? Je sais qu'il y a bien quelque chose dans tout cela que je n'arrive pas à conceptualiser. Je vais lancer quelques idées que je n'ai pas

encore réussi à préciser mais qui m'aideront à construire ma pensée, avec vous.

Dans ce langage d'émergence, d'alerte permanente, le jeu introspectif qui balance entre la pensée opérationnelle et le vagabondage du rêve-veille est altéré. La fonction discriminante de la pensée critique est plus floue du fait de la turbulence d'affection qui se trouve mobilisée. L'altération des références habituelles rend plus imprécise la frontière entre ce qui est perçu et ce qui est imaginé. Le jugement de la réalité devient plus incertain. La superstition et la magie qui résident toujours dans quelque coin de l'esprit sont ici plus manifestes et efficaces.

*

Laissons de côté cet extrême sinistre de l'expérience humaine pour penser la même chose dans la vie quotidienne. Écoutez les paroles d'un humoriste de mon pays : *"Vous faites ce que vous avez à faire... Après, vous rentrez et vous racontez ce que vous avez fait à vos amis dans le bistrot... C'est seulement alors que vous vous rendez compte de tout ce qui s'est passé et que vous en jouissez pleinement"*⁴.

Je trouve que c'est une manière belle et simple de faire la différence entre une conscience transitive, opératoire et une autre conscience réflexive, où l'activité mentale de la narration se prend elle-même, dans un mouvement récursif, comme objet devant être pensé, au-delà d'une finalité opérationnelle ou performative. Un moment différé dont le but est la création de sens, la référence au monde matériel étant accessoire.

Dans l'existence psychique ordinaire, les deux modalités de conscience alternent avec fluidité. Dans l'angoisse névrotique, il y a exaltation ou excès du versant réflexif. Inversement, dans les situations extrêmes ou traumatiques, la réflexion s'opacifie ou s'estompe et c'est l'extrême adaptatif de la pensée qui l'emporte, aux dépens et au détriment de l'égarément. La parole qui en surgit est expulsive, évacuatrice - comme la réminiscence -, calquée sur elle-même et sans valeur élaboratrice.

⁴ Julio César Castro "Juceca": Auto-interview à la télévision.

Dans mon expérience avec des victimes de la torture, avec des réfugiés et avec des enfants des rues (enfance marginale dans le cadre de familles éclatées, violence, mauvais traitements, abandon), la distinction que je viens d'établir me semble pertinente et je ne la trouve pas suffisamment explicitée par les débats traditionnels sur la pulsion et le trauma dans l'étiologie du trouble psychique. C'est la littérature de témoignages du monde concentrationnaire (R. Antelme, P. Levi, Kofman, I. Kertesz) qui m'a été utile pour l'écouter. Il y a une sorte de retour à cette coalescence originaria, où il n'y avait pas d'écart entre hallucination et perception. Hyper-réalité de la réminiscence du traumatisme qui réduit la distance entre expérience passée et expérience actuelle. "L'ayant été" et "l'étant" de l'existence psychique se contaminent l'un l'autre, en désordre, annulant la dissociation entre temps passé et temps actuel.

Ainsi se brisent partiellement la polarité et la discrimination entre la pensée adaptative, opérationnelle et le jeu récursif du rêve-veille intérieur. Dans ce collapsus entre réalité factuelle et réalité psychique disparaissent la fluidité, le mouvement de transitionnalité qui organisent un devenir historisant⁵. Le flux métaphorométonymique, d'après l'expression de Guy Rosolato, n'est pas une roue qui se déplace, mais une roue embourbée, ancrée dans le noyau traumatique, qui tourne autour d'elle-même.

Pour surmonter et élaborer cette "fixation" ou adhérence au trauma, dans le harcèlement de sa récurrence hallucinatoire - comme un trou noir attirant -, la fonction du témoin est essentielle. Or, l'analyste est un témoin privilégié et assidu ; sa présence offre un miroir protéen⁶, dans lequel - telle la fonction de rêverie de la mère avec son enfant, plongé dans l'angoisse catastrophique - les "faits" inassimilables jusqu'alors peuvent devenir des événements, c'est-à-dire des faits pouvant être articulés en une séquence racontable. Le témoin crédule est un miroir indispensable pour transformer la terreur en récit.

Cette fonction de support me semble un pas préalable et nécessaire de disposition interprétante, beaucoup plus nécessaire que dans la névrose, celle-ci visant la réappropriation du conflit par l'histoire personnelle.

*

J'ai lu tout récemment *Mémoire d'ailleurs* de Paul Steinberg, décrit par Primo Levi comme le sujet froid et calculateur qui s'est le mieux approprié les règles de l'univers concentrationnaire pour pouvoir survivre.

Steinberg était un adolescent riche du XVIème arrondissement, dont la mère était morte en couches. Son père l'avait abandonné. A l'âge de 17 ans, il passait son temps à inventer des escroqueries pour faire ses paris à Auteuil, lorsqu'une dénonciation anonyme le signala comme juif et le fit envoyer à Auschwitz, alors qu'il "ne savait même pas ce qu'était la circoncision".

Un passage crucial du texte est celui où, devenu kapo du block, il bat un vieux moribond, qui n'arrive pas à se mettre debout. Le drame est concentré dans la description du regard du vieillard qui le harcèle toute sa vie et dont il essaye de décrypter le message muet.

Ceux qui ont fréquenté le pouvoir investissant sur tous les modes de la misère extrême ruminent à jamais les moments de résistance et d'abdication devant ce point limite de la dignité.

*

Il y a violence dans la cure lorsque l'analyste reçoit dans la même disposition le paria que le névrotique, renvoyant la responsabilité de son conflit à son histoire personnelle. Ce déni de la terreur ordinaire (qui est nécessaire et qui nous accompagne, d'ailleurs, dans notre vie quotidienne) peut avoir lieu au cours de la séance. La personne atteinte intériorise d'habitude la culpabilité qui lui a été imposée par l'ouragan de l'histoire. Elle s'installe dans le rôle de victime, lieu difficile à quitter et qui exige de passer par le lieu d'humiliation déjà assigné où quelque aspect profond de son identité se trouve altéré⁷.

Du côté du thérapeute, de l'analyste, le problème qui se pose est celui de la bonne distance. D'après le mot

5 Altounian, Janine : *L'altérité du transfert entre le déni de "la misère du monde" et sa traduction*.

6 Altounian, Janine : *Famille sous Terreur et Conflits "Oedipiens"*

7 Les exemples abondent. Il n'y a qu'à rappeler ce qui est arrivé à Rappaport avec ses collègues. *Beyond Traumatic Neurosis*.

de M. Blanchot, l'horreur fascine ou effraie. L'analyste peut rester attrapé par la sympathie ou fuir à cause de l'angoisse ou de l'étrangeté. Sur ce point, le sujet est sensible au miroir de l'autre, à son visage d'effroi ou d'incrédulité. La distance entre ces deux sentiments est très courte. Discerner la misère névrotique de la détresse de l'exclu social, toutes deux cohabitantes dans le même sujet, n'est pas évident. Distinguer ces deux plans et faire la part de la souffrance et des bénéfices secondaires s'avère une tâche difficile.

La possibilité du témoin de nommer les événements en dehors du cercle auto-référentiel qui s'est emparé de la victime du trauma le transforme, selon Janine Altounian, en "récitant" de ceux qui ne sont "pas advenus à eux-mêmes".

*

À partir de cette expérience fugace mais inoubliable de ma première année d'exil - langue et codes à moitié connus, à moitié étrangers -, mon écoute des exclus par la violence politique et la décomposition familiale ont été l'objet d'une attention particulière.

Gómez Mango⁸ dialogue avec un texte de Hannah Arendt pour établir une sémiotique différentielle entre solitude et désolation. Dans la première, nous constatons l'absence des autres, mais nous sommes avec nous-mêmes et - sauf dans le vécu mélancolique -, le lien avec les autres est potentiellement restituable.

En revanche, dans la désolation nous sommes seuls parmi les autres. Ces autres qui créent des liens entre eux au moyen de clés, de signes et de codes communs qui leur assurent des plaisirs et des conflits. Être seul parmi les autres, en une exclusion radicale, est une expérience insolite. Seul ou esseulé à cause de la physionomie, de la couleur de la peau, de la religion, de la différence de la langue et des codes de cohabitation.

Ou esseulé - d'après l'ironie acide de B. Brecht -, à cause du manque de cet organe essentiel pour la bureaucratie moderne qu'est le passeport, responsable de cette figure de l'âme errante et sans destin : les "sans emploi" et les "sans papiers".

Je ne doute pas que nombre de ces figures pathétiques que je schématise peuvent grossir leur souffran-

ce à travers le simulacre et la quête de bénéfices supplémentaires et secondaires. Or, ce thème politique et sa croissance épidémique par progression géométrique laissent non seulement des traces dans l'esprit des personnes atteintes, mais deviennent un vecteur qui jouera un rôle dans la cohabitation et dans l'avenir de l'espèce. En Amérique, l'évangélisation de la *Conquista* provoqua chez les autochtones une mortalité de plus de la moitié de la population. Cette violence est une zone-clé pour une étude de développement qui reste à faire : les articulations entre la psychologie des masses et l'analyse du Moi.

C'est dans des conditions traumatiques et d'opprobre que les interlocuteurs le nomment comme appartenant à un groupe ou à une catégorie uniforme : l'étranger, le réfugié, le torturé. Paradoxalement, c'est dans cette situation limite que tout un chacun a besoin d'exalter et de donner du relief à sa singularité d'être humain exclu. C'est seulement à partir de cette matière qu'on peut raccommoquer et réparer son individualité, donner du relief à la singularité de sa mésaventure. Malheureusement, les bénéfices de la victimisation (les plaisirs de l'empathie) peuvent devenir dominants et la condition de victime estomper le travail de création signifiante.

Dans la perspective immédiate de notre métier, ce qu'il nous importe de signaler ce sont les effets dans le fonctionnement et la souffrance psychique. Je suppose et je constate que cette exclusion du monde des hommes, de l'ordre humain, de la proximité avec d'autres semblables ou différents, implique une opprobre liée à la perception de soi-même, à partir de laquelle l'identification avec le persécuteur est plus facile et plus fréquente que la délivrance et le discernement nécessaire pour s'assigner un lieu social et, avec lui, la reconquête de l'estime de soi.

J' imagine que je suis en train d'abattre des portes ouvertes sur des choses trop connues, voire très simples. Je risque ces redondances parce que l'autorité de la théorie et des maîtres laisse des traces profondes dans l'esprit de ceux qui apprennent - Hannah Arendt disait qu'il est difficile de penser en dehors de la triade tradition, autorité et religion. Le modèle freu-

8 Edmundo Gómez Mango : "La désolation". Conférence au Centre Mirikow.

dien de la névrose et celui de la sainte trinité du sujet oedipien peuvent être aussi une ancre ou un obstacle plutôt qu'un phare ou une boussole.

Dans les livres de psychanalyse, la notion de traumatisme est tellement adossée à la théorie de la séduction ou à la conception de la névrose de guerre en tant que modèle superposé à celui de l'hystérie, que cette zone de destruction du lien social peut passer inaperçue. Je me sers de la logique freudienne dans la notion de panique par dissolution du lien social pour souligner que cette notion de lien (*Bindung*) est indispensable au fonctionnement de l'esprit.

Fanny Blanck⁹ rapporte une histoire-témoignage d'un survivant des camps, qui peut être rattachée au raisonnement que j'essaie de suivre.

"... Mike Jacobs, d'après lui, avait réussi à survivre grâce à un objet qu'il avait construit lui-même avec du verre, un morceau de métal et une bande élastique : "une montre". Il pensait que grâce à cet objet, absolument fictif, il avait pu se connecter avec les hommes qui se trouvaient hors des camps, qui connaissaient la manière de mesurer le temps et que c'était ainsi qu'il s'éloignait de la condition infra-humaine que ses ravisseurs voulaient lui imposer. "C'est cela qui m'a aidé à tenir", explique Mike dans un entretien. " Quand je voyais l'un des SS se servant de sa montre, je me disais : 'Ils affirment que je ne suis pas humain, que je n'ai pas de cerveau. Mais je sais ce que je suis, que j'ai construit ma montre avec des restes de pièces que nous faisons pour les Merserschmitts, j'y ai même inscrit mon numéro de prisonnier : 11860". Ensuite il a commenté que, si on avait découvert qu'il utilisait cette montre, il n'aurait pas survécu pour pouvoir le raconter. "Mon bras était si mince que je pouvais porter ma montre très haut, au-dessous de la manche. Quand je regardais mon bras, je pouvais voir l'heure. En fait, je savais que je ne pouvais pas voir vraiment l'heure, que c'était un semblant. Mais c'était quand même davantage qu'une montre, parce que c'est moi qui l'avais faite. J'avais quelque chose à quoi m'accrocher." Blanck estime que, devant des situations d'anéantissement ou de dévastation causées par des catastrophes sociales comme les génocides, les possibilités de survivance résident dans la conservation ou l'instauration du registre symbolique attaqué. Il s'agit de situations dans

lesquelles l'objet devant être sauvé est la culture, le lien social et le langage esthétique partagé."

Ce substrat politico-juridique est indispensable pour rendre opérationnelles les coordonnées freudiennes du fonctionnement psychique. Ce n'est que si ce socle d'humanité et d'inscription dans la généalogie et dans la culture a été établi que nous pouvons commencer à faire jouer les modèles identificatoires de la trinité oedipienne. Dans un temps où la psychanalyse, au-delà de son encadrement habituel dans la pratique libérale, est mise en pratique dans un grand nombre d'institutions de réhabilitation, l'avertissement qui précède est pertinent, surtout quand on constate la fréquence et les conséquences de son inobservation.

*

Pour conclure

Dans le monde bouleversé, violent et changeant d'aujourd'hui, il n'est pas vain de repenser et d'actualiser le concept de violence dans la cure.

L'aporie entre l'exogène et l'endogène dans la causalité psychique surgit aussitôt : traumatisme *versus* pulsion, réalité matérielle *versus* réalité psychique.

Ce sont des termes d'un tel poids historique qu'ils nous disent - ils parlent à notre place - avant que nous ne puissions les transformer en concepts. Il convient alors de faire un détour terminologique ou sémantique, pour éviter de babéliser le débat.

En médecine et en psychiatrie, la dichotomie semble nette. La dépression endogène ou réactionnelle et le concept plus récent de résilience sont toujours soutendus par une causalité mécaniciste à caractère oppositionnel et binaire. Agression extérieure et effraction intérieure prolongent un déterminisme linéaire aux proportions raisonnables et objectives. La psychiatrie s'accorde à la demande sociale de normalité et de normalisation : le symptôme doit être passé sous silence.

En revanche, depuis Freud et jusqu'à nos jours (j'espère), les psychanalystes tendent à ce que le symptôme

⁹ Fanny Blanck-Cerejido. "Simbolización y sobrevivencia". *Foros Electrónicos de FEPAL*. 2003.

parle et, ce faisant, qu'il exprime des reliefs de l'âme humaine et produise des effets de changement psychique.

Les facteurs exogènes (événementiels) et endogènes (pulsionnels) intervenant dans la constitution du psychisme et dans l'étiologie de la névrose tissent une trame complexe que Freud a exprimée et débattue avec lui-même tout le long de son œuvre et qui est toujours sujet de débat un siècle plus tard, avec des convergences et des dissonances que j'ai du mal à appréhender.

En guise de synthèse maladroite, je pourrais dire que l'opposition dedans (pulsion)-dehors (expérience) n'est guère simple. Il n'y a pas d'événement qui ne s'inscrive dans une disposition fictionnelle, comme il n'y a pas de pulsion qui s'exprime ou puisse être déduite de l'expérience. Dans cette "chorégraphie érogène" du début, où le "mythique", l'observable et le déductible font l'objet de polémiques acides, plutôt que démontrer c'est montrer qui est important. Le factuel (l'expérience) et le dispositionnel (la pulsion) ne sont pas des registres antinomiques, mais des vecteurs qui se requièrent réciproquement pour la création de sens, qui s'ordonnent autour d'un reste inaccessible.

Juan José Saer¹⁰ a travaillé, depuis la théorie de la littérature, les concepts de fiction et de réalité dans la biographie, dans un débat qui a des ressemblances avec la controverse dont nous parlons. Son développement l'amène à montrer le caractère appauvrissant de "l'objectivité réaliste", et le caractère créatif de la fiction. "L'art est un mensonge qui aide à comprendre la vérité", disait Ingmar Bergman. C'est dans cet état d'esprit que je réfléchis à partir de certaines abstractions méta-psychologiques que je ne comprends qu'à moitié.

Quant au sujet qui nous rassemble, je voudrais, pour conclure, poser quelques interrogations qui me hantent.

Sans remettre en question la spécificité et l'importance du choc sexuel primitif, où doit-on situer - dans la théorie freudienne - l'expérience de l'horreur qui arrive dans la vie adulte et comment la relier aux expériences précoces de la sexualité infantine et de la constitution du psychisme?

Dans la constitution du psychisme, tout se joue-t-il et se cristallise-t-il dans l'enfance de façon irréversible? Les stigmates paradigmatiques du torturé et du survivant des camps peuvent-ils être réduits à ce modèle?

En ce qui concerne la souffrance névrotique, la prédominance de l'architecture fantasmatique consolidée pendant l'enfance au-delà des facteurs conjoncturels actuels semble avoir prouvé sa pertinence. Dans le groupe des parias et des exclus (familles éclatées, mauvais traitements domestiques, apatrides, torturés), ce modèle me semble erroné et iatrogénique. Dans l'encadrement thérapeutique, je crois que le seuil de départ devrait être une reconnaissance préalable de leur humanité d'exclus, de leur droit à avoir des droits. L'application prématurée des expériences précoces et du roman familial du névrotique peut s'avérer néfaste.

Dans la polémique complexe sur la nature de la pulsion, tout le monde est d'accord pour la définir par la pression incoercible qu'elle exerce sur le travail psychique. Nous sommes étonnés de pouvoir appliquer au terme violence un raisonnement analogue.

Il convient de garder la distinction faite par Piera Aulagnier entre violence primaire et violence secondaire. Dans notre milieu, nous utilisons de préférence les termes violence instituante et violence mortifère (Marilu Pelento). Comme chacun sait, la première offre ou anticipe un ordonnancement dont le sujet - désorganisé et en catastrophe - ne dispose pas. La violence mortifère a pour mobile la jouissance ou l'avantage du victime au détriment de sa victime.

Nous pouvons peut-être conclure en disant que la violence de l'exclusion nécessite que l'être humain - qui, dans un certain sens, n'est pas encore humain mais une bête traquée - soit domestiqué dans un cadre civilisationnel, seul endroit où il sera autorisé à jouer dans la démesure de sa sexualité pré-génitale.

Traduction: Laura Masello

¹⁰ Saer, Juan Jos : *El concepto de ficción*. Éd. Ariel. 1997. Buenos Aires.

Une étrangeté qui devient familière

Anne-Marie Duffaut

Pour répondre à cette question : " Qu'est-ce qui différencie les groupes analytiques " proposée par Edmundo Gómez Mango et pour introduire la réflexion de cette journée, je vais m'appuyer sur mon expérience de l'organisation des Journées Occitanes qui m'a permis d'approcher une certaine différence entre les groupes analytiques. Cette expérience a été un moment intime d'étrangeté qui a été structurant pour continuer mon chemin entre Toulouse et l'APF. C'est en tant que psychanalyste toulousaine que j'aborderai cette question, parce qu'il m'a semblé plus vivant de me confronter aux différences dans des rencontres singulières que de consulter les textes .

J'ai donc choisi comme méthode de travail d'aller interroger des analystes de différents groupes, de différentes générations, que je ne connaissais pas personnellement. Ce qui m'apparaîtra plus tard comme limite de cette méthode, c'est le secret, ce qui ne peut être dit, l'intransmissible de la psychanalyse. Avec à l'esprit ces quelques mots de Victor Smirnoff trouvés dans le recueil : *Le promeneur analytique* : " Par leurs questions nos élèves nous interrogent : ils nous demandent de leur livrer un secret. Le secret de notre histoire, le secret de notre désir, le désir secret qui nous anime, en tant qu'institution. Ils nous demandent le secret de leur filiation analytique, de la jouissance de l'engendrement et le secret pour s'affranchir de nos secrets. Ils nous demandent le secret de nos allégeances, de notre pratique, de notre rapport à l'institution. Le secret de tout ce qui a fait que nous sommes analystes.

A toutes ces questions, l'institution ne peut répondre. Elle peut expliquer, raconter, endoctriner ou se taire. Car l'institution analytique – comme le transfert – possède son propre fonctionnement : il lui faut, pour que la parole puisse s'y maintenir, protéger sa propre identité, sa propre membrane limitante, ses contradictions.

Elle cherche, non pas à garder un secret, mais à préserver son *quantum* de secrétude ".

Cette intransmissibilité laissée de côté, c'est des modélisations, de la formation de l'analyste, des temps forts de la formation, de l'histoire de la psychanalyse, des repères objectivables, dont je vais essayer de dire quelque chose.

*

Ce travail de rencontres et d'interrogations dans ma ville a été rendu possible par le statut récemment acquis de membre sociétaire, peut-être du fait du sentiment de sécurité, d'appartenance à un groupe, qui m'a permis d'entreprendre une démarche que je ne me serais sans doute pas autorisée dans mon cursus. D'autre part, j'ai eu le fort sentiment que c'est mon appartenance à l'APF qui a facilité la parole des interviewés auxquels j'ai posé cette question de la différence.

L'étrangeté du cloisonnement entre les analystes, qui m'apparaissait forte jusqu'alors, s'est peu à peu teintée de familiarité, puisque le temps était venu de se parler, sans perdre son identité ; les analystes que je pensais repliés sur leur appartenance, il y a quelques années, ont accepté de me rencontrer sur ce thème, intéressés eux-mêmes par cette question, me recevant de façon chaleureuse entre collègues.

En introduction, je parlerai de l'organisation des Journées Occitanes de 1995, Jean-Claude Rolland était alors Président, le thème de ces journées était " L'inquiétante étrangeté dans la cure ", l'organisation confiée au Groupe toulousain de la SPP et à l'APF. Jean Bousquet ayant organisé les précédentes pour l'APF en 1987, nous avons convenu, que cette fois-ci ce serait mon tour, sachant que c'est du temps à donner pour la mise en place de ces journées qui se déroulent sur 3 jours avec la particularité à Toulouse

d'une journée supplémentaire pour la psychanalyse de l'enfant.

Deux ans auparavant, des conversations amicales au décours d'un groupe de travail à Bordeaux, entre collègues APF, m'avaient indiqué le climat difficile dans lequel les réunions d'organisation se passaient sur le plan local et l'attention constante des institutions parisiennes à cette organisation.

Dès la première rencontre, chacun, psychiatre de formation, a une expérience bien lisse d'inquiétante étrangeté. Il n'y a pas de questions sur le thème mais des réponses ; des histoires de cas où se rencontrait l'inquiétante étrangeté, exposées dans un ordre hiérarchique de prise de parole, les membres titulaires parlent, les autres participants restent dans le silence.

Des noms d'intervenants parisiens ont commencé à venir : il faut des aînés, spécialistes de l'inquiétante étrangeté. À la fin de cette première réunion, une invitation m'est faite pour participer au groupe de travail théorique sur ce thème ; j'ai refusé, de crainte d'être isolée.

Mais je pense alors qu'il y a là une chance exceptionnelle de faire entendre à Toulouse d'autres voix de l'APF, des analystes dont les écrits intéressent, des analystes peu connus, des collègues de Lyon, de Saint-Etienne, de Bordeaux, de Paris certains encore psychanalystes en formation dont j'appréciais la finesse et qui pourraient aborder le thème sous ses différentes aspects cliniques, littéraires donnant une lecture vivante du texte de Freud. Des pensées nouvelles qui amèneraient des risques de pensée. J'avais eu la chance d'avoir pu rencontrer certains d'entre eux au cours de ma formation à Paris.

Le jeu des transferts m'a donné l'énergie de ne céder en rien. Ni sur l'argument proposé par la SPP, choquant ceux à qui j'avais montré la première mouture à l'APF à Paris, ni sur les invités, ni sur le temps de parole. Vingt minutes au lieu de trois-quarts d'heure, en effet le raccourcissement du temps de conférence permettait à de nombreux analystes, des locaux surtout, de se faire connaître et d'inscrire leur appartenance.

La rédaction de l'argument est une lutte serrée du genre : " Ma théorie contre la tienne ". Le temps de parole, les trois-quarts d'heures, est interprété comme

une exigence de pensée trop coûteuse, une attaque de la stratégie SPP.

Définir la liste des invités a engagé une bataille contre une politique différente, des analystes de la SPP et de l'APF, et quelques analystes connus du Quatrième groupe, une ouverture trop large qui enlève l'originalité à la rencontre singulière des deux sociétés.

A l'issue de ce moment de participation, j'ai eu la confirmation de l'illusoire de ce combat : les participants APF n'ont pas souhaité donner le texte de leurs interventions à la revue SPP comme il leur était demandé, les Journées Occitanes de Toulouse n'ont pas été publiées, comme si la rencontre n'avait pas existé.

Aujourd'hui, huit ans après, il m'est possible de revoir un peu différemment ce moment compliqué, d'avoir une autre distance et faire un état des lieux. Les mouvements hostiles tels que m'apparaisaient alors, dirigés contre ma personne d'analyste en formation, peuvent être analysés différemment et avoir une autre interprétation : peut-être est-ce l'APF en tant que telle qui est mise en question dans cette instance-là ?

En 1995, le Groupe Toulousain est reconnu officiellement par la SPP comme groupe formateur. Les Journées Occitanes, rencontres entre groupes, ont été utiles en leur temps pour se faire reconnaître par Paris et ne le sont plus de la même façon. Le sont-elles encore ?

Lors des dernières Journées Occitanes à Toulouse dont le thème était la " Sublimation " et qui viennent d'avoir lieu (le 11 novembre de cette année), j'ai pu constater que le public y était peu nombreux : peu d'analystes locaux et peu d'analystes venus de l'extérieur, pas de parisien et absence d'analystes de l'APF. Jeannine Chassenet-Smirgel en était l'invitée, elle a été nommée membre d'honneur du Groupe Toulousain ainsi que l'aîné des analystes toulousains. Serait-ce une façon de faire sortir du jeu les créateurs des Journées Occitanes ?

Après vous avoir fait part de ce moment d'étrangeté que fut pour moi cette rencontre en 1995 avec le groupe toulousain je vais maintenant évoquer les rencontres plus récentes.

Je m'aperçois que l'ordre des interviews est soutenu par les étapes du mouvement analytique. D'abord deux membres de la SPP : Pierre Barrés et Pierre Jorda, puis un analyste de la Cause Marie-Jean Sauret, enfin des analystes du Quatrième groupe et de la Société de psychanalyse freudienne (SPF).

La première *interview* peut révéler quelques points d'histoire sur la forte présence de la SPP à Toulouse. Pierre Barrés est l'aîné des analystes, le premier toulousain à avoir été analysé à Paris par un élève de Nacht. Il débute son analyse en 1962 au moment des remous. Il crée les Journées Occitanes dans un principe de collégialité et le Groupe Toulousain. Il est le porteur de l'histoire sur Toulouse et comprend très rapidement pourquoi je cherche à le rencontrer et m'accueille en me disant : " Alors nous sommes cousins ! ". Il me semble intéressant en quelques mots de vous rapporter cet entretien qui éclaire la place qu'occupe la SPP dans cette ville. À partir de 1968, à Toulouse, un groupe de travail de lecture des textes de Freud s'inscrit officiellement à la SPP à Paris. Il rassemble des analystes en formation à l'Institut de psychanalyse, des analysants et des sympathisants.

À partir de 1976, Julien Rouart, membre titulaire de la SPP, vient régulièrement à Toulouse permettant d'instaurer des séminaires sur place. Un an plus tard, Jeannine Chassenet-Smirgel, alors Présidente de la Société et peut-être parce qu'elle a un attachement personnel à Toulouse où elle a trouvé refuge en 1940, a l'initiative de proposer aux toulousains d'organiser, en collaboration avec les bordelais, les montpelliérains, les niçois et les marseillais, les " Journées Occitanes de psychanalyse " dont les premières ont eu lieu à Toulouse en 1977 avec pour thème : " l'Œdipe ". Pierre Barrés est le maître d'œuvre de ces journées du fait des liens qu'il avait créés à Paris au cours de sa formation .

C'est parce que c'était cette présidente là, à ce moment-là, que cette création a été possible. Si elle n'avait pas vécu à Toulouse qu'en aurait-il été des Journées Occitanes ?

Les autres étapes de l'histoire du Groupe Toulousain de la SPP vont amener un effet de régionalisation, c'est peut-être une des différences majeures entre l'APF et la SPP.

1980, c'est la fondation officielle du Groupe Toulousain, en association loi 1901, qui comporte six membres fondateurs ; une initiative pour être reconnue et ne pas se laisser dévorer par la SPP, me dit cet homme. C'est un groupe cohérent, formé dans l'ensemble par des psychiatres non hospitaliers ou seulement à temps partiels, en début de carrière et non universitaires. Beaucoup travaillent en clinique, pour financer leur cursus. Toulouse est loin de Paris : l'énergie financière est grande.

Quatre ans plus tard une subvention, toujours versée, est accordée à cette association par l'Institut de psychanalyse au Groupe Toulousain pour participer aux frais de déplacement des titulaires. Un an plus tard, le groupe a son local où il établit son secrétariat et accueille la bibliothèque donnée par Julien Rouart. Sur le plan des activités, le concours régulier de Jammes Gamill et de Paul Israël, dans l'organisation des séminaires, des supervisions individuelles et collectives, permet la validation à Toulouse d'une formation engagée à l'Institut de psychanalyse de Paris.

Enfin des journées d'études et des week-ends de travail et la participation de différents membres titulaires parisiens ou lyonnais financés par Paris. Une subvention, un local, une bibliothèque et des titulaires parisiens installent le cadre d'une régionalisation de la formation en province.

Enfin les années charnières, 1989-1992, au cours desquelles Pierre Barrés évoque la nomination de trois membres titulaires, il y a, à ce moment-là, un changement dans l'état d'esprit du Groupe Toulousain qui voit se déchaîner les haines et les enjeux de transferts : un moment de déstabilisation .

L'existence de ce palier évolutif entraîne une exigence par rapport à la nécessité d'un fonctionnement exogamique, expression que mon interlocuteur utilisera à plusieurs reprises au cours de cet entretien. Il faut se tourner vers l'extérieur, accepter en formation des analystes issus d'autres divans. Une règle est établie : aucun analyste n'effectue ses supervisions sur place, ce qui maintient que l'analyse reste ancrée sur Paris, même en vivant à Toulouse .

Pour l'APF, il nous est peut-être possible de mieux comprendre la proposition qui a été faite : des représen-

tants SPP et APF devraient être nommés de façon permanente dans les villes organisant les Journées Occitanes. La différence de penser était évidente, la permanence aurait arrêté et institutionnalisé un groupe régional pour l'APF.

C'est la fin de la co-organisation SPP-APF. Avec regret ou non ? Une certaine incompréhension de la part des interviewés SPP qui disent ne pas avoir bien compris la décision de l'APF, une ambition de pensée dans laquelle ils ne se retrouvent pas.

Or, dans le même temps, le bureau de l'Institut de psychanalyse de Paris, avec l'accord de la Commission de l'enseignement, fonde la sous-commission du cursus du Sud-Ouest qui regroupe des membres titulaires de Bordeaux, Toulouse et Montpellier ainsi que quatre membres titulaires parisiens.

Elle a pour tâche d'examiner les candidatures du Sud-Ouest pour l'accès aux cures supervisées. Elle exprime concrètement la volonté de décentralisation de la formation au sein de la SPP tout en veillant aux dangers d'endogamie. Cette sous-commission participe à l'ensemble des tâches de la Commission de l'enseignement de l'Institut de psychanalyse de Paris.

Il est possible de valider son cursus entre Toulouse, Bordeaux et plus rarement Montpellier.

Les Toulousains se sont déplacés vers Paris, pendant des années, pour y faire leurs analyses chez certains titulaires. Depuis peu, cette situation est modifiée. Il y a eu en effet diminution, voire disparition progressive du mouvement vers Paris, sauf parfois pour des analyses (très brèves) donnant une reconnaissance. Les analyses se font chez les titulaires toulousains et les contrôles à Bordeaux. L'endogamie, comme dit Pierre Barrés, l'a emporté et l'originalité des nouveaux analystes du groupe s'émousse.

La régionalisation du groupe en est-elle responsable ? C'est une vraie question.

Dans cet entretien il apparaît que le Groupe Toulousain de la SPP s'est donné la place de la psychanalyse freudienne à Toulouse. Les autres groupes dits " non lacaniens ", tels l'APF ou le Quatrième groupe, ayant une représentation très faible. En effet la vigilance de la SPP s'est portée sur la très forte implan-

tation des lacaniens, en particulier au travers de la Cause freudienne omniprésente à la faculté de psychologie et qui compte un grand nombre de praticiens et de nombreux patients.

Il m'apparaît que dans une ville de moyenne importance comme Toulouse, on peut observer comment la mise en place de ce système régional de l'institution dans la ville a été utilisée contre les lacaniens.

L'histoire des lacaniens commence à Toulouse dans les années 1970, avec l'arrivée d'un analyste parisien qui change la donne. Il est analyste de l'École freudienne, il organise un groupe attractif et dynamique : " l'Invention ", faisant participer des analystes parisiens ou des intervenants d'autres disciplines. Il s'intéresse au lien social et tente d'élargir à d'autres champs l'apport de la psychanalyse.

Aujourd'hui, l'analyste venu de Paris qui a analysé tous les analystes de l'École de la Cause reste maintenant en retrait, il a gardé son indépendance de pensée, son originalité et une rigueur ne refusant aucun dialogue.

*

C'est au travers d'une autre rencontre que je vais pouvoir commencer à m'engager plus avant dans la question essentielle des différences entre les groupes analytiques et aborder ainsi la conception de la formation des psychanalystes.

J'ai pour cela rencontré Pierre Jorda, un analyste titulaire de la SPP ayant donné sa démission l'année dernière à la suite des conflits internes toulousains. Mon attention a été attirée, dans cette rencontre, par l'insistance portée sur l'accélération du cursus à la SPP, pour préserver la créativité du candidat ; son intérêt pour la supervision collective et la place de ces supervisions collectives dans la formation du psychanalyste ont centré notre entretien. En effet, la SPP s'est singularisée en adjoignant la supervision collective à la pratique des supervisions individuelles classiquement adoptées par la majorité des instituts de formation des sociétés de psychanalyse.

Un bref rappel en ce qui concerne le cursus de formation d'un élève à la SPP. Après deux ans d'analyse avec un analyste non didacticien ou didacticien, l'a-

analysant peut se présenter à la Commission de l'enseignement devant 3 titulaires. Si l'avis est favorable : l'analyste en formation fera deux contrôles, un contrôle individuel et un contrôle de groupe, dans l'ordre souhaité par l'analysant et qui peuvent se chevaucher.

Chaque contrôle n'excède pas deux ans et est rapporté à l'Institut de formation par le contrôleur, sans que le candidat soit présent.

La différence est notable avec la supervision à l'APF et la pratique des deux contrôles individuels. Différence aussi avec l'obligation de présence du candidat, sujet de sa parole, au moment de la validation de ses contrôles.

Les étapes suivantes à la SPP nécessitent plusieurs écrits (un mémoire) jusqu'à la validation du cursus et l'accession au titre de membre adhérent. Pour le tituliariat, le candidat doit témoigner de sa volonté de transmettre la psychanalyse par sa participation à une conférence à Paris .

Le cursus est rapide pour accéder à la première inscription institutionnelle, et de durée variable ensuite.

Cet entretien m'a permis de m'intéresser à la supervision collective que je ne connaissais pas, de comprendre comment la SPP pose ainsi la question du moment où l'analysant devient analyste, le passage du divan au fauteuil, même question que nous retrouverons plus tard avec la pratique de la " passe " chez les lacaniens de l'École de la Cause .

Le contrôle collectif, procédure de formation, vise la quête des meilleures conditions pour qu'un psychanalyste " suffisamment capable ", se dégage de son analyse personnelle. Il importe que la mise en acte du projet d'être analyste ne représente pas seulement une sortie heureuse ou non du processus, mais puisse être son dégagelement, son prolongement et son épanouissement.

Dès l'après-guerre, la pratique des cures contrôlées se faisait en regroupant les candidats autour d'un seul analyste. Pas sur des bases économiques ou parce qu'il n'y avait pas assez de didacticiens. Plutôt un choix théorique, élaboré à partir de la critique de la supervision individuelle. Cette critique portait sur la

confusion possible entre la situation analytique et la situation de la supervision : le but de la supervision en groupe était de limiter les inconvénients du déplacement du transfert de la situation analytique à la situation toujours duelle de la supervision et d'éviter ainsi des identifications mimétiques défensives. Ce contrôle semblait avoir le mérite de ne pas brider ainsi la créativité personnelle. Toujours à cette époque une décision est prise par la Commission de l'enseignement, de supprimer l'avis de l'analyste dans l'évaluation du candidat.

Ces modifications ont été rendues possibles grâce aux échanges avec la Fédération Européenne, la tolérance aux pratiques des uns et des autres s'étant considérablement accrue.

La supervision collective constituerait, pour la SPP, la première expérience cruciale dans le cursus d'un analyste, expérience qu'il aura à reproduire en privé, en public, oralement et par écrit : parler d'un patient auprès de ses pairs.

L'auto-analyse ne serait possible qu'au travers de la répétition de cette expérience : expérience qui implique la nécessité et la capacité de s'écouter raconter, d'être écouté, de s'appuyer sur une oreille (imaginaire lorsqu'il s'agit d'écrire) pour confirmer ou mettre en doute les perceptions de sa propre écoute, la rigidité ou la souplesse évolutive de son fonctionnement psychique.

Cette nouvelle écoute, proposée à un fonctionnement psychique qui a déjà appris à mieux se connaître par son analyse, va s'exercer dans un autre cadre avec d'autres représentations : c'est le passage du patient au psychanalyste. Et le moment de quitter le groupe pour accéder à la solitude de la pratique, me dit-il. Une façon d'entrer dans la communauté psychanalytique en ce qu'elle est l'antidote indispensable de la solitude du psychanalyste.

Les rôles ne sont pas figés, créant les conditions d'une relance permanente du processus analytique qui peut rebondir d'un protagoniste à l'autre, chacun étant tour à tour superviseur, supervisé et tout le monde essayant de rester psychanalyste. Ce qui, on le sait, est sans doute plus problématique que de le devenir.

C'est aussi le moment du lien entre pratique et théorie, la situation des séminaires est propice à faire partager l'évidence d'une circulation permanente entre deux espaces, l'expérience de sa propre analyse d'une part, d'autre part les principaux axes théoriques qui les éclairent. Peut-on parler d'une transmission de savoir et d'une transmission d'expérience comme l'interroge la passe dans le mouvement lacanien et peut-être la validation du cursus à l'APF qui termine les années d'apprentissage ?

Le contrôle collectif pointerait l'incertitude théorique et clinique dans laquelle se trouve tout analyste quant à la réalité de la résolution du transfert comme témoignage d'une analyse achevée. La résolution dans une sorte de dilution du transfert quand l'analyse s'achève ne fait-elle pas partie d'un postulat SPP ? N'y aurait-il pas dans ce postulat un point de divergence théorique qui engagerait des différences dans la conception de la fin de la cure ? Que sait-on de la fin de la cure ? Comment conçoit-on celle-ci ?

En conclusion de cet entretien, Pierre Jorda insiste sur le fait que le projet du contrôle collectif serait que le transfert pourra devenir lui-même cet objet de passion qui permet à chaque analyste de s'intéresser au processus analytique, indépendamment des caractéristiques personnelles de ses patients.

*

En reprenant la trajectoire de ma réflexion, j'ai été amenée à rencontrer Marie-Jean Sauret qui a participé depuis Toulouse à la formation des analystes de l'École de la Cause. Cette rencontre m'intéressait d'autant plus que j'avais réalisé que les jeunes attirés par l'analyse, se tournent essentiellement du côté de la psychologie clinique, inscrite dans le cursus universitaire de psychologie et que l'École de la Cause fait partie d'un corpus validé par ce cursus .

J'ai donc rencontré un analyste, professeur de psychopathologie clinique, anciennement de la Cause, qui m'a parlé de la passe. Au téléphone en me fixant rendez-vous, il associe tout de suite sur une citation de Lacan : " Il faudra rendre compte de la passe un jour aux autres groupes d'analystes ". Qu'a-t-il voulu me dire ?

L'entretien se déroule d'autant mieux qu'il a appris à parler de façon claire comme il me l'indique précisément, dans le regroupement, sur le plan national, des universitaires en psychologie que présidait Pierre Fédida ; il lui garde beaucoup de gratitude car il avait su être fédérateur pour ceux qui venaient d'horizons divers ; avec lui on pouvait échanger, dit-il, il aidait à simplifier les langues.

Il sera attentif pendant notre rencontre à éviter la langue de bois.

C'est un homme qui a souffert, me semble-t-il : après un long chemin à L'École de la Cause au cours duquel il a vécu de nombreux conflits, une virulente polémique, une rupture fracassante qui a abouti à l'exclusion du groupe toulousain ainsi que celui de Madrid et ceux d'une grande partie de l'Amérique Latine dont le Brésil. Il s'intéresse alors à la création des Forums autour de Colette Soler mais retrouve une organisation identique : c'est aussi une école-institution autour d'un maître, il s'en écarte. Il crée alors avec Pierre Bruno : " l'Association de psychanalyse Jacques Lacan " qui s'auto-définit comme supplémentaire, ne dissuadant aucun de ses membres d'appartenir à une autre association psychanalytique.

Mais l'expérience de la passe reste d'actualité avec le dispositif qui le permet ; elle en est le centre pour éclairer le " choix fou ", comme il l'intitule du passage de l'analysant à l'analyste, elle invite à entrer dans le discours analytique, qui fait objection au discours du maître, en veillant à ce que l'enseignement ne fasse pas obstacle à la régénération du savoir. Il utilise des propos de Lacan au moment de la dissolution de l'École freudienne en 1980 : " J'ai échoué dans mon entreprise, la passe a échoué ". Echec de la passe ou de l'École, s'interroge cet homme.

La passe dans sa définition ne semble pas avoir changé fondamentalement depuis l'article de Lacan en 1967 dans *Scilicet*.

Quelques mots, bien que ce soit sûrement connu, sur ce mode de formation.

La passe se veut être un mode de recrutement des analystes différents de celui qui a habituellement cours. Elle permet à quelqu'un qui voudrait s'autoriser

à être analyste, après une analyse personnelle, des contrôles, des cartels, de communiquer ce qui l'a fait s'autoriser ainsi et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support : c'est la définition de la passe en tant qu'expérience.

Lors de ce passage, de cette épreuve, il peut y avoir un soudain éclairage d'une certaine partie d'ombre de l'analyse pour le passant. Ce qu'il n'avait jamais repéré se révèle à lui. Il n'y a pas de formation de l'analyste mais de l'analyse se dégage une expérience. Il s'agit d'"apprendre à apprendre", de garder cette instance profondément critique, de mettre l'esprit en éveil, d'être en position de créer quelque chose d'autre sur le mode de la recherche, la recherche analytique, dit-il, d'autant plus critique qu'il y a des écrits.

Après une expérience analytique qui implique la conquête d'un savoir, le sujet analysé fait l'expérience de la passe ; au fond assez proche de l'analyse didactique. Didactique dans l'après-coup. C'est avec la Cause que j'ai réentendu parler d'analyse didactique, c'est une question. En effet la passe est une expérience de rencontres, de confrontations mais il n'y a pas de transmission de savoir. C'est un mouvement dialectique nécessaire, quelque chose doit être structuré qui va prendre vie. Serait-ce un moment de confrontation à l'expérience de la castration, accepter de ne pas comprendre ?

Dans l'après-coup énigmatique des étapes du cursus à l'APF, n'y a-t-il pas quelque chose de cette expérience-là aux moments des rencontres pour les validations des contrôles, des démarches pour l'accession au sociétariat ?

Marie-Jean Sauret me fait remarquer que refuser la passe a pu constituer un nouveau mode de sélection des analystes à un moment donné. Il me rappelle le principe de la passe, peut-être toutes les arcanes en sont aujourd'hui connues, il ne me semble pas inintéressant de les rappeler pour relancer quelque chose dans notre rencontre d'aujourd'hui.

Un passant demande au jury d'agrément ou cartel de la passe, de reconnaître la réflexion théorique de sa propre analyse en s'adressant à deux auditeurs ou passeurs et en acceptant de ce fait qu'une part de son discours se perde en chemin. Le passant tire au

sort deux personnes qui sont des analystes débutants en fin d'analyse chez un AE (Analyste de l'École). Ils sont désignés par leur propre analyste. Pour éviter trop d'effets d'interprétation dans leur cure, les passeurs rencontrent au préalable le Secrétaire de la passe.

Au passeur, on ne demande pas de théoriser mais seulement de transmettre le discours du passant qu'il est censé entendre d'autant mieux qu'il se trouve lui-même dans le moment où l'analysant "passe" à l'analyste. Le passant a ensuite un certain nombre d'entretiens libres avec ses deux passeurs : il leur parle séparément de ce qui fait son passage du divan au fauteuil et tente d'en faire la théorie. L'expérience suppose évidemment qu'il livre ce qu'il a de plus secret. Quand les passeurs estiment en avoir assez entendu ou que le passant estime qu'il peut s'arrêter, les deux passeurs se présentent devant le jury d'agrément pour lui transmettre chacun, ce qui fait le discours que leur adressa le passant. Le jury entend donc ces deux témoignages indirects et distincts sur l'expérience du passant. Il délibère sur le matériel qui lui a été ainsi apporté et conclut la discussion en acceptant d'admettre ou non le passant au titre de AE. L'un des membres du jury d'agrément est délégué auprès du candidat pour lui transmettre la décision. Il le fait à l'occasion d'un entretien et il justifie le bien-fondé de cette nomination (ou de son refus) et cherche à provoquer ainsi, chez le passant, un effet de retour de ce que furent ces discours initiaux aux deux passeurs.

Cette rencontre a réanimé en moi le sentiment d'inquiétante étrangeté dont j'ai parlé précédemment ouvrant un questionnement sur une expérience folle : la passe.

La dernière phrase de cette rencontre a été : "Vous rendez-vous compte qu'il y a tant d'analystes psychotiques dans cette institution ?"

Pourquoi continue-t-on à parler d'école, d'École de la Cause ? Qu'est-ce qu'une institution qui transforme en élèves des psychanalystes, eux qui sont en principe intéressés à libérer la parole de chacun, à commencer par la leur propre, des sujets qui s'autorisent d'eux-mêmes à penser, à parler, à écouter. Un psychanalyste n'est-il pas à l'école de ses patients et non dans une école de psychanalyse ?

A ce moment-là de ma démarche, je pense un peu radicalement que la formule analyse sans fin et fin de la formation caractériserait le devenir membre à l'IPA, alors que l'analyse avec fin et formation infinie caractériserait le devenir lacanien.

*

Pour rencontrer des analystes rattachés au Quatrième groupe, j'ai fait appel à des amis connus depuis longtemps qui me font part de leurs questions sur la formation au Quatrième groupe. Il s'agirait d'un parcours difficile, d'un chemin initiatique comme s'il s'agissait de mettre à l'épreuve du temps la persistance de l'investissement de celui qui demande l'habilitation. Voulez-vous bien de moi ? demanderait l'analyste. Une position infantile maintenue à l'œuvre et formulée peut-être dans cette question.

Il s'agit d'une société d'analystes dont les premiers travaux théoriques ont porté, en 1969, sur la formation du psychanalyste, élaborés à partir de la dernière scission intervenue dans le mouvement analytique français. La rupture avec les modalités de la passe a été directement à l'origine de la constitution de ce groupe.

Un candidat qui demande son habilitation a déjà effectué le plus souvent un long parcours (analyse personnelle, enseignement, cures contrôlées) ; l'"analyse quatrième", terme proposé par Valabrega, définit cet espace du contrôle où un objet tiers, en l'occurrence la cure d'un patient, permet de repérer les formations inconscientes opérantes et interférentes entre ces quatre termes : analysant, candidat, analyste du candidat, contrôleur. Le contrôle est une rencontre entre deux analystes qui échangent sur leur pratique dont l'un n'est pas plus expérimenté que l'autre. Donc pas de hiérarchie : une rencontre, ni maître, ni élève. Cette façon d'envisager le contrôle permettrait de penser la dimension transférentielle et d'en rendre compte.

Pourrait-on dire que de telles rencontres s'avèrent possibles à l'APF au cours de certains contrôles et il m'apparaît parfois que j'en ai l'expérience personnellement ; donc, pas de sentiment d'inquiétante étrangeté à l'écoute de ce récit .

Le candidat s'engage lors de 3 sessions, plusieurs rencontres pour chaque session en des espaces-temps qu'il doit décider, où il réunira de son propre choix 3 analystes membres pour présenter son expérience autour d'un cas, faire preuve de sa compétence, de son rapport à la pratique et à la théorie, de sa représentation de la fonction d'analyste (9 analystes). Chaque session se conclut sans référence à l'institution, elle ne sanctionne pas le parcours.

Seule la dernière session qui réunira 5 autres analystes membres sera à visée habilitante ou non et transmise à l'institution ; le candidat peut être reconnu enfin comme partie prenante des idéaux et des projets à la fois d'un mouvement scientifique et d'une formation. C'est donc au bout du parcours que la reconnaissance du désir (celui d'être analyste et d'analyser) se trouvera confrontée au désir de reconnaissance (celui d'être identifié comme analyste par le Quatrième groupe, la famille de référence dont il deviendra membre).

Dans cette formation, l'investissement narcissique demandé est majeur pour mobiliser l'énergie nécessaire à la mise en place des rencontres ; le travail de deuil et la dés-idéalisation sont essentiels à chaque étape, à chaque fin de session, pour préserver une élaboration psychique constructive sans s'y épuiser.

C'est un groupe où le travail théorique, me semble-t-il, est important, peut-être pour soutenir le désir, la tentation de s'arrêter à chaque étape, le risque et le coût subjectif apparaissent démesurés.

Il n'y a pas d'enseignement, pas de transmission d'enseignement, l'analyste est autodidacte, pour témoigner de l'intransmissible. Ce qui se transmet, c'est l'analyse quatrième et le principe du pluri-référenciel : la confrontation de son écoute avec des analystes d'autres écoles. Ce principe semble récemment remis en question.

*

Enfin je dois dire deux mots de la formation composite à Toulouse :

De nombreux jeunes collègues pratiquant la psychanalyse, apparaissent sans désir d'allégeance et d'appartenance et tentent d'assumer leur pratique théori-

co-clinique en apportant des contributions et des avancées. Il semble exister chez eux une critique importante des institutions et des corps constitués. Aucun système de cursus n'est ressenti par eux comme satisfaisant : l'institution analytique est perçue comme une instance critiquable et il apparaît comme indispensable de résister au sommeil ou à la militance qu'elle propose plus ou moins.

Tout en se référant préférentiellement plus à une société analytique qu'à une autre, en fonction d'options théoriques, politiques mais aussi d'affinités électives, un grand nombre d'analystes cherchent à se former en tous lieux qu'ils estiment pouvoir être stimulants pour eux.

Cette formation composite peut risquer de favoriser comme le craignait déjà Micheline Enriquez en 1979 :

- soit une population de " forcenés " de la formation qui ne s'autorisent jamais que des autres, vont de contrôles en séminaires, de séminaires en groupes de travail et restent dans les sociétés analytiques autour desquelles ils gravitent comme des éternels enfants-élèves ;
- soit une population d'auto-engendrés qui ne s'autorisent que d'eux-mêmes, tournent en dérision tout système de parenté et pour lesquels le " n'importe quoi ", le " n'importe comment " se justifie et se pratique.

Très fréquemment aussi et en désespoir de cause, il arrive qu'un analyste ayant achevé le parcours perçu comme celui du " combattant ", qu'il soit imposé ou choisi, réalisant le caractère lacunaire et insatisfaisant de toute formation, recourt à la solution de la deuxième analyse. Il l'entreprenant cette fois dans l'illusion d'une liberté, comme pouvant éventuellement constituer le moment définitif de comprendre et de conclure.

On peut regretter que toutes ces énergies s'éparpillent. Peut-être avec ces collègues qui cherchent à rester en éveil, peut-on comprendre l'émergence des microcosmes, des réseaux d'amitié et le succès de la Société de Psychanalyse Freudienne .

Parvenue au terme du témoignage que j'ai souhaité apporter comme contribution à la réflexion de cette journée et conduite par le fil du sentiment " d'inquiétante étrangeté ", je vais tenter en conclusion de soulever quelques questions :

Rencontrer ces analystes toulousains m'a obligée à reconsidérer la question du départ : en parlant de groupe analytique parle-t-on de société, d'association, d'institution ?

En ce qui concerne l'APF, deux membres à Toulouse peuvent-ils constituer un groupe ? Peut-être dans ce cas y a-t-il la nécessité d'être en lien de travail aussi avec d'autres collègues de son choix dans la ville où ailleurs ? Interroger les différences est-ce sortir du cloisonnement ? Serait-il possible de parler de divergences ? Le socle commun aux groupes analytiques ne pourrait-il être envisagé par le bord de l'expérience présente au cœur de chacune des formations évoquées : contrôle collectif, double contrôle individuel, la passe, l'analyse quatrième ?

Enfin les modélisations visibles de la différence masqueraient-elles, comme semblait le penser Smirnoff, le secret indicible de la filiation ? Est-ce la filiation et les convictions théorico-cliniques qui y sont liées qui différencieraient les groupes ?

Cette interrogation pourrait être le thème de journées de travail, ce à quoi seraient prêts et demandeurs les collègues que j'ai rencontrés à Toulouse.

Une communauté d'analystes qui s'enrichirait des acquis et des choix de chacun sans y perdre leur identité d'appartenance ou d'indépendance.

Une solitude donnée

Nicole Oury

J'ai pris le parti non pas de vous parler de ce qui nous différencie des autres groupes psychanalytiques mais de ce qui nous rassemble. J'ai été un peu étonnée d'être sollicitée pour ce travail car je ne pense pas être la plus compétente pour exposer ce qui nous différencie des autres sociétés. Je n'ai pas du tout éprouvé la volonté de me plonger dans les différents statuts qui fondent nos différences, en particulier ceux tellement importants relatifs à la formation. J'ai eu plusieurs discussions poussées avec quelques collègues APF à Lyon à propos de notre thème d'aujourd'hui, ils m'ont aidée à préciser ma pensée et je les en remercie, j'emploierai alternativement le " nous " qui fait référence soit à notre géographie locale lyonnaise, soit aux sous-groupes APF en France et le " je " ; mais mes réflexions n'engagent que moi. Je remercie aussi Anne-Marie Duffaut qui a été d'un soutien sans faille pour notre entreprise commune. Nous avons toutes deux le label APF province et cela nous rassemble et nous différencie. Je ne sais pas pourquoi nous nous retrouvons ici, aujourd'hui invitées à vous parler, toutes les deux, deux femmes, qui plus est de province. Sincèrement je pense qu'un analyste parisien aurait présenté des points de vue différents et aurait enrichi le débat, non pas que je veuille dévaloriser nos propos, au contraire, j'aurais souhaité la présence à cette tribune d'un parisien, notre boîte institutionnelle province-Paris aurait sans doute été incarnée avec plus d'acuité, notre discussion j'espère palliera cet artefact.

Je reviendrai sur ma situation géographique et toutes les métaphores qu'elle comporte mais de mon point de vue, à part quelques particularités régionales, ce qui fonde notre identité et donc nos différences se situe dans la tension relative créée par le frottement de nos idéaux analytiques institutionnels. Je pense là par exemple à la recherche constante d'être au plus près de la science analytique et à notre politique si

peu expansionniste ; nous serions d'autant plus désignés à penser la psychanalyse dans sa vérité que nous sommes si peu nombreux. Appartenir à l'APF reviendrait, non pas à recevoir l'injonction d'accomplir un travail de pensée mais, pas à pas, tout au long du cursus, à le faire sien, en son nom propre, afin de promouvoir l'analyse.

Comment peut-on se définir en tant que membre de l'APF vis-à-vis des autres ? Je peux dire : "je suis psychanalyste de L'APF". Si je dis cela à Lyon, interrogée par quelqu'un qui ne saisit pas toutes les nuances et différences de nos groupes psychanalytiques, je dois souvent fournir des explications complémentaires, sachant que les références qui sont repérables par les autres sont toujours des noms de revues ou des noms de fondateurs qui fonctionnent tel des *Keywords*. Une revue, les noms de nos mentors ayant laissé des traces écrites, voilà ce qui nous caractérise ; évidemment, si la question vient d'un psychanalyste régional, la conversation prend une autre tournure et nous sommes obligés de répondre à des questions telles que : combien êtes-vous à Lyon, qui est titulaire, sociétaire ou élève et aussi : "quelles sont vos activités à Lyon ?" Le plus souvent, la référence parisienne tombe. Cela nécessite quelques commentaires. Ce qui semble nous différencier et nous faire repérer, c'est notre passé institutionnel et nos Pères. Pourtant les revues actuelles fondées par des membres de l'APF, comme les publications ou les conférences par des analystes de l'APF ne manquent pas ; l'APF actuelle est loin d'être muette. Mais la connaissance, le repérage de cette géographie APF est semble-t-il plus régionale, aussi bien à Paris que partout ailleurs en France, et fait référence toutes les fois au passé, comme durant les campagnes électorales de nos maires ou de nos députés, où le rappel de leur appartenance politique ou de celle de leur famille sous l'occupation ou durant la guerre d'Algérie ne manque jamais d'affleurer. Il me

semble que ce lien de filiation si particulier à nos fondateurs est une de nos spécificités et une de nos différences, l'arborescence de l'APF est d'autant plus solide et repérable que nous sommes peu nombreux.

À Lyon, le groupe Rhône-Alpin de la SPP est numériquement aussi important que l'APF. Ce groupe cherche à devenir indépendant, c'est un groupe structuré, hiérarchisé qui se différencie de nous à Lyon par les moyens quantitatifs qu'il peut mettre en œuvre pour organiser des conférences destinées à un public élargi, mais aussi parce qu'il pratique dans des locaux magnifiques des consultations gratuites d'orientation psychanalytique ; consultations qui ont pour but d'adresser les patients à des psychanalystes SPP... Le pot de terre APF-Lyon contre le pot de fer SPP-Lyon, si la guerre un jour s'ouvrait entre nous, numériquement nous serions écrasés. Je parle de guerre car j'ai appris récemment que ce qui est très important dans une guerre est sa géographie. L'armée possède les meilleurs géographes pour la reconnaissance topographique des sites et le choix stratégique des lieux où les combats se déroulent. Les enjeux d'une guerre sont aussi les différences politiques, religieuses ou les richesses économiques. Ne sommes-nous pas toujours en guerre d'observation larvée constante avec les autres groupes, en rivalité justement parce que nous sommes isolés en province ? Que font-ils ? Comment organisent-ils leurs journées ? Où en sont-ils de leurs recherches, des réformes de leur cursus ? La question de notre implantation géographique est ressentie avec plus d'acuité en province ou, par exemple à Lyon, nous pourrions dire que la SPP occupe 10 fois plus de territoire que l'APF. Je ne crois pas commettre une erreur en disant que l'APF n'a jamais montré d'intérêt à penser et à mettre en place une véritable stratégie d'implantation géographique et en cela nous sommes différents des autres groupes.

Dans les moments d'attente à Lyon, quand les demandes d'analyse ne se profilent pas autant que nous le souhaiterions, il serait aisé de rendre soit la SPP responsable de notre incurie et de notre petitesse numérique, soit d'accuser la politique stratégique de l'APF. À l'APF, avoir une politique d'implantation géographique, stratégique et économique paraît aller à l'encontre d'une éthique du travail analytique.

J'ai toujours été un peu interloquée par cette crainte

que nous aurions de disparaître dans notre propre région. Nous sommes chaque fois rassurés de voir venir des nouveaux analystes en formation. Leur arrivée au compte-goutte vient comme preuve que nous sommes toujours repérés dans la géographie analytique. Ces analystes en formation nous tombent sur décision "parisienne". C'est dire que ce qui nous rassemble à Lyon comme dans les autres régions n'est pas forcément l'amitié, le partage théorique, non c'est le choix des analystes par l'Institut de formation qui fonde notre géographie locale et nationale. Notre géographie locale n'est donc pas celle d'un lieu mais celle d'une partie d'un réseau, d'un mycélium en évolution. L'avidité expansionniste des autres groupes qui nous côtoient, avidité réelle ou fantasmée, nous situe dans cette précarité existentielle qui nous caractérise, nous à l'APF, c'est une volonté de notre Association de ne pas se développer en nombre. La géographie APF saupoudre le territoire français de quelques analystes. Là s'instaurent notre différence et notre spécificité, nous sommes peu nombreux par rapport aux autres sociétés. D'où des appels de certains membres d'autres groupes pour nous indexer, annuler nos différences et nous assimiler dans leur cercle. Pourquoi ne pas nous avoir choisi, nous, pourrait être la question en miroir que chaque groupe pose à l'autre ? Pourquoi ne pas nous rejoindre ? L'assimilation viendrait annuler nos différences. Dire à Lyon : je suis de l'APF signifie, je représente l'institution APF. Le groupe SPP régional étant fortement structuré localement, j'ai quelquefois l'impression que du fait de notre petit nombre, nous serions plus repérables et désignés comme des opposants résistants à l'assimilation à d'autres groupes.

Être une association peu extensive ancre donc chacun de membres dans un sentiment d'appartenance nationale. Bien sûr je force le trait, car il existe au sein de l'APF des personnes totalement indépendantes de l'institution, même si elles continuent à payer leur cotisation. Ce sont les marges qui soudent le corps central d'un texte. J'aime cette métaphore qui rappelle que ceux qui sont un peu trop différents appartiennent aussi à notre communauté analytique et, surtout, ces " marginaux " entre guillemets permettent de parfaire l'identité institutionnelle. L'envers de la médaille serait ce qui nous hante depuis notre fondation, la création d'un nouveau *study-group* et d'une scission. Est-ce

pour cela que toutes les initiatives sont toujours examinées et commentées avec attention ? Est-ce pour cela que le regard du Conseil sur toutes les affaires est prégnant ?

Au passage, il me semble important de noter qu'il serait facile de tous nous connaître de vue ou de nom étant donné notre nombre, ce qui serait impossible par exemple à la SPP. Une communauté où tous ses membres sont susceptibles de se reconnaître est-elle ressentie du dehors comme plus soudée, même si nous ne sommes pas indemnes de luttes internes ? En effet, une de nos caractéristiques, celle qui concerne notre analyse personnelle - nous pouvons venir de n'importe quel divan APF ou hors APF - entraîne des différenciations, des clans au sein même de notre groupe. Devenir analyste à l'APF n'est pas gommer ce que chacun doit à la filiation et à l'héritage de son divan d'origine, mais c'est remettre sur l'ouvrage, lors de notre formation, identifications, projections, idéaux et narcissisme.

La psychanalyse est une science des conflits entre les instances, entre les différents amours d'objet possibles, entre les tendances à l'hétérosexualité et à l'homosexualité. Le fait d'admettre comme analyste en formation des candidats issus de tous divans APF et hors APF pourrait maintenir d'un certain point de vue l'illusion que nous pourrions vivre dans une ronronnante autarcie, les conflits pourraient se jouer uniquement à l'intérieur de notre groupe, pendant des temps internes de rassemblement et de frottement des modèles théoriques et cliniques de chacun.

Porter son dévolu sur l'APF est une chose, une fois l'élation d'être admis comme analyste en formation à suivre le cursus ; quand je regarde derrière moi le chemin parcouru comme analyste "à" ou comme analyste "de" l'APF, les mots *solitude donnée* m'ont paru le mieux exprimer une de nos caractéristiques. Mon hésitation à me demander si je suis analyste à l'APF ou de l'APF reste entière. À chaque moment du cursus, il faut solliciter l'autorisation d'appartenir sous certaines conditions à l'APF : entretien d'admission, validation de cursus. Pour ce qui concerne le désir de chacun d'exister un peu plus à l'APF, tout est toujours à remettre en jeu, chaque étape de notre parcours sollicite notre volonté de continuer dans cette voie, de rejoindre

nos collègues, de se rapprocher de cette idée d'appartenir à un groupe ou, dit autrement, de rejoindre le style APF.

Affirmer "être de l'APF" indique que nous avons ou que nous nous permettons de penser que nous avons été reconnus par nos pairs, par nos collègues. Pour moi, mon appartenance à l'APF s'exprime aussi par cette incessante oscillation géographique entre être loin en province, ne pas être à Paris où tout se décide, se déplacer à Paris, être une représentante désignée de l'APF dans les cercles "psy" de la ville de Lyon, mais à chaque fois me retrouver dans la libre solitude de mes choix ; je reste libre de représenter l'APF comme je l'entends, bien sûr dans une certaine limite. Cette *solitude donnée* par l'APF est notre richesse, elle nous oblige à penser à chaque fois ce lien entre notre engagement personnel envers la science psychanalytique et notre lien aux *desiderata* institutionnels. Ce n'est pas toujours simple et les initiatives régionales ne sont pas légion. Il semble possible d'organiser sur Paris ou en province, sous la houlette du Bureau, des conférences ou de décentraliser nos *Entretiens*. Mais une dichotomie se crée entre, d'une part, devenir un sujet analyste "à et de" l'APF et exercer son art auprès de ses patients grâce à une formation longue, individuelle et solide, écrire ou transmettre, tout cela dans la plus totale liberté et, d'autre part, représenter l'APF pour la promouvoir sur le plan de ses théories et de ses idéaux. Notre présence dans "la cité" nous différencie des autres groupes analytiques. En tout cas si je prends l'exemple lyonnais, réunir des forces pensantes pour instituer par exemple une série de conférences APF paraît une tâche bien lourde pour ceux qui voudraient l'entreprendre sur un long terme. Le réflexe serait alors de se tourner vers Paris pour demander du renfort. Inutile de vous préciser qu'à Lyon, la SPP ne rencontre pas tous ces aléas, elle s'impose dans la cité avec ses forces locales. Je n'ai pas de commentaires particuliers à faire à propos de cet état de fait, mais il apparaît que la centralisation parisienne fonctionne à quelques rares exceptions près, toujours dans le sens Paris d'abord, province ensuite. Simplement, nous les provinciaux, pour des raisons valables que certes nous sommes prêts à nous entendre répéter, nous sommes souvent laissés pour compte ; par exemple la série de conférences instaurées pour cette saison, le jeudi soir

nous rend amers, le prix de l'investissement à payer est parfois trop fort. Certes ces conférences du jeudi sont une excellente initiative d'ouverture de l'APF vers l'extérieur mais elles ferment, de part leur programmation un soir de semaine autre que le mardi, la possibilité aux provinciaux appartenant à l'APF d'y participer. Je ne connais pas le rapport quantitatif province-Paris mais il serait intéressant de savoir si une de nos différences d'avec les autres, alors que nous nous intitulos association psychanalytique de France serait justement le peu d'initiative laissée aux groupes régionaux. Considérons la géographie de notre groupe, le Conseil siège à Paris, les décisions émanent de la capitale, la plupart des activités s'y déroulent, est-ce pour cela que j'ai l'impression subjective que l'APF serait plus représentative, plus forte à Paris que partout ailleurs ? Je ne sais pas si cette question des initiatives locales représente une interrogation vitale pour l'APF mais elle nous est renvoyée de par le fonctionnement interne d'autres groupes psychanalytiques.

Avant de continuer mon chemin plus avant et pour en terminer avec les petites affaires régionales qui fondent aussi nos différences d'avec les autres groupes, il faut préciser qu'un candidat lyonnais pourrait actuellement accomplir tout son cursus sur Lyon puisque deux titulaires y sont déjà élus depuis quelques années et que plusieurs séminaires s'y déroulent ; je pense que cela doit être possible aussi dans d'autres villes. Je ne sais pas si cela s'est déjà réalisé. Mon point de vue sur ce sujet précis est qu'il faudrait trouver une sorte d'équilibre visant à maintenir vivants les transferts provinces-Paris et vice versa. Plus j'avance dans ma réflexion, plus je trouve important d'approcher dans notre institution non pas tant ce qui nous différencie les uns des autres, mais comment l'institution APF pense les liens entre particularisme, individualité et idéaux institutionnels.

Afin d'appartenir un jour à l'APF j'ai dû, comme beaucoup, suivre le chemin des transports et des transferts. J'ai aimé ces moments de rêverie dans le TGV, ces longs échanges avec les collègues qui prenaient le même chemin et partagé avec eux les affres d'un arrêt du TGV pour quelques heures en rase campagne. J'ai pu retrouver ces moments de solitude caractéristiques du temps de l'enfance : être seule avec soi-

même avant ou après une supervision. Parfois, comme mes collègues de transport, j'ai goûté au dépit ou à la déréliction d'investir tant de temps, d'énergie dans des transports ferroviaires et des transferts d'amour et de haine, inexplicables à quelqu'un qui n'appartient pas au sérail analytique. Ce qui nous différencie des autres groupes psychanalytiques n'a rien à voir avec la façon dont les autres, ceux qui ne sont pas analystes, nous perçoivent ; et les projections et transferts dont nous sommes alors l'objet peuvent nous donner la mesure de notre particularité ethnique. Sensés percevoir l'inconscient en lecture directe, assimilés à la folie que nous traitons, ou plaints de côtoyer heure par heure les désarrois de l'âme humaine, notre sort n'est guère enviable. D'aucuns se demandent ce qui nous pousse, pour la plupart d'entre nous déjà atteint d'un âge certain, à poursuivre "des études", à passer "des examens", à courir des journées savantes ? Pourquoi se former si tardivement ? La psychanalyse est une science de l'âge de la maturité mais qui interroge toujours dans un après-coup. Il est toujours difficile d'expliquer à des non-analystes comment "marchent" le transfert et la *talking-cure* ; il faut en passer par l'expérience analytique et celle des contrôles, pour saisir l'essence de notre travail, ces expériences ont valeur d'identifier et de rassembler une partie de nos idéaux. Ce qui différencierait les groupes d'analystes serait la recherche d'une certaine approche de la vérité, le partage dans une société donnée des *schibboleths* auxquels nous croyons. Pour l'APF, nous pourrions en-dehors de la question de la formation et de notre rejet de la standardisation, évoquer notre style d'approche de l'inconscient.

La solitude de l'être face à lui-même, il me semble que c'est cette ellipse sans plafond que nous propose le cursus de l'APF. Seuls avec notre souhait d'entrer à l'APF, seuls nous le sommes à la sortie des entretiens d'admission. La finalité des contrôles n'est-elle pas de mettre à l'épreuve l'identité de l'analyste en formation, ce qui lui permettrait d'éprouver la solitude dans la perlaboration et l'écoute de ses patients. Ne faut-il pas en passer par là pour trouver/créer chacun son style. Seuls, l'analyste en formation et le superviseur le sont au moment de rencontrer les commissions de validation de contrôle. Seuls nous le sommes dans le parcours de notre cursus, aucun tuteur désigné pour

aider ou pour imprimer son point de vue. Je ne crois pas que "la classe" fasse office de tutorat pour les nouveaux admis, elle constitue une sorte de pont entre le monde du dehors, celui des non-analystes et le choc de se retrouver démuné face aux idéaux de notre métier impossible. La classe aussi porte bien son nom comme espace d'accueil pour des analystes en formation d'une même génération. Seuls, nous le sommes quand nous prenons la décision d'animer ou de co-animer un séminaire. Seuls pour écrire un exposé demandé, seuls aussi dans la filiation théorique ou clinique que nous avons chacun choisie. Seul et responsable de ses choix. Par ailleurs, j'ai souvent entendu de la bouche de certains collègues sociétaires l'interrogation suivante : ils se demandaient pourquoi une fois élus ils ne se trouvaient pas autant sollicités qu'ils l'auraient souhaité pour une contribution donnée.

Seuls, nous le sommes à l'APF mais toujours seuls face à des décisions qui sont toutes collégiales. Il n'y a pas de maître à l'APF, depuis sa fondation l'APF a les maîtres en horreur. Les conflits et les décisions se traitent et se prennent à plusieurs. Nous pourrions dire que notre cursus est loin d'être standardisé sauf dans cette volonté de l'institution de transmettre de surcroît, à chacun de ses membres cette solitude propre à l'être humain. Il me semble qu'une de nos différences s'origine dans cette constante volonté de l'institution de maintenir en tension le cheminement individuel de chacun dans l'accroche transférentielle de ses membres à la chose analytique, tel que l'APF l'a définie au moment de sa fondation ; pas de seniors érigés en maître afin d'approcher au plus près de sa vérité la science analytique freudienne. Pas de maître mais les transferts sur nos aînés, nos superviseurs et nos collègues créent différents clans au sein de l'APF et sont le moteur de l'institution. De ce point de vue, il est difficile d'apprécier ce qui nous différencierait des autres groupes psychanalytiques.

Une de nos particularités ethniques à l'APF s'instaure par la longueur temporelle des deux contrôles avec lesquels nous devons cheminer dans notre cursus. C'est dire à quel point l'institution attache de l'importance au temps de la perlaboration et à tout ce qui l'initie, est-ce cela le style APF, chercher au plus près à approcher le travail de pensée dans les contrôles, dans les séminaires et dans les écrits ou dans les débats ?

Quand il s'agit de devenir sociétaire, vous le savez nous devons rencontrer trois analystes ; or le choix de ces analystes nous est imposé par une volonté ferme et bienveillante, ces rapporteurs (quel vilain mot !) doivent répondre à certains critères : ne pas avoir été notre analyste, ni un de nos superviseurs et ne pas être dans un lien de proximité trop rapproché avec le futur sociétaire. Ce moment me semble vital pour l'institution car justement le candidat rencontre trois futurs collègues vers lesquels il ne s'est jamais dirigé jusqu'alors dans sa formation ; il se confronte alors peu ou prou à des styles avec lesquels pour des raisons diverses il n'a pas éprouvé le désir de se mesurer. Une géographie de l'étranger est installée au sein de l'APF, l'admission de candidats de n'importe quel divan analytique en est d'ailleurs un des fondements essentiels.

Cette *solitude donnée* de surcroît, toujours sous le couvert de moments de rencontres institutionnalisés : entretiens d'admission, supervision, séminaires ou conférences permet de faire connaissance avec nos collègues logés à la même enseigne. Comme beaucoup j'ai tout d'abord sympathisé avec des analystes d'autres régions, nous nous retrouvions avec plaisir partageant une de nos différences avec les Parisiens, l'éloignement et les transports. Une certaine coquetterie nous pousserait à croire que ce qui nous distingue de nos compagnons de la capitale est ce qui, de part notre éloignement géographique, met davantage au travail une des caractéristiques du transfert : " Le déplacement ". Pour reprendre la question posée précédemment sous un autre angle, une association psychanalytique intitulée " de France " courrait le risque de se dévitaliser si dans chaque région les analystes avaient la possibilité de se former sans se déplacer et de rester dans un cercle restreint, les groupes régionaux deviendraient apparemment autonomes, l'entrecroisement des transferts serait pris en masse et la circulation des idées perdrait de sa force.

Face à la centralisation institutionnelle et la géographie parisienne de l'APF, les groupes régionaux se sentent et sont localement numériquement inférieurs. Cette boîte à Paris-province est constitutive de notre identité et contribue à alimenter les différences entre la marge provinciale et le corps du texte bien installé dans la capitale.

Quand je suis arrivée à l'APF, nous étions une poignée et nos réunions à Lyon étaient informelles, amicales ; nos rencontres se sont structurées autour d'invitations d'un titulaire et puis le groupe s'est heureusement agrandi. Il n'existait pas d'autres solutions à l'époque que de se former à Paris. Autres temps, autres mœurs, l'Institution a-t-elle vraiment changé ses limites et ses aspirations depuis sa création ? Cela me fait penser à tout le débat sur les nouvelles pathologies : les états limites, les enfants hyperactifs, comme s'il fallait rebaptiser de vieux poncifs sous un autre nom pour suivre le goût du jour. Je regrette de ne pas avoir pris le temps de suivre l'évolution de l'APF depuis une trentaine d'années, il aurait été intéressant d'examiner l'évolution des différents groupes analytiques sur un long terme, là peut-être nous aurions vu émerger d'autres différences.

Je crois que j'ai fait le tour des questions qui se sont posées à moi à propos de nos particularités et de nos différences d'avec les autres groupes psychanalytiques. Je n'ai pas traité de nos prises de positions face à l'IPA ou à la FEP, ni ne me suis interrogée par rapport aux questions d'actualité : psychanalyse/psychothérapie et je n'ai pas éprouvé le souhait de débattre de nos positions sur une formation spécifique à la psychanalyse d'enfant. Je laisse ce soin à d'autres plus férus dans ces contrées.

Repérer ce qui nous caractérise et nous différencie, nous analystes de l'APF m'a permis de mettre en évidence nos différences internes, elles ne sont pas si éloignées de celles que nous rencontrons face à d'autres groupes analytiques, la liste n'est pas close et le débat reste ouvert.

L'or du temps

Sylvie de Lattre

Il y a des mots qui ne figurent pas dans le vocabulaire analytique tout en appartenant profondément à l'expérience même de l'analyse. Celui de "souvenir", sans aucun doute, auquel s'associent spontanément pour moi ceux de courage et de renoncement. Probablement parce qu'ils viennent et reviennent, entrelacés, dans les textes mêmes de Freud. Ces textes où précisément s'accomplit un parcours quant au souvenir, à la mémoire et à la temporalité.

"L'homme pourrait être au milieu de sa vie. Il n'est pas vieux. Mais dans l'âge de sa vie, il sait que le souvenir ne sera plus jamais une attente", écrit Pierre Fédida à propos d'un patient dans "La mélancolie de l'immortel". Ne plus faire du souvenir une attente, serait-ce là le parcours accompli par Freud ?

Mais qu'est ce que le souvenir ? Que recouvre en fait cette expérience si familière qui nous semble constituer la chair même de nos vies, l'intériorité secrète où puiser nos forces vives, la substance sensorielle qui anime toute parole en analyse ? Quel statut lui donner dans le champ même de la psychanalyse ? Le parcours freudien nous permet de penser toute l'ambiguïté de cette notion à travers la complexité même de son mouvement. Mouvement qui irait du renoncement au souvenir dans sa matérialité événementielle à la découverte du fantasme, du ressouvenir de l'enfance à la mémoire de l'infantile ou encore de la quête passionnée d'une scène réelle originaire au consentement, courageusement conquis, à l'agir halluciné du transfert. Cet itinéraire qui pourrait être celui d'un désenchantement du souvenir ou d'une subversion de la notion même de souvenir, quelques grands textes le jalonnent.

Ce parcours est bien connu. Mais ce qui est connu commence toujours par être de l'inconnu. Il y a un temps pour la découverte. Découverte des textes que l'on lit - ou que l'on comprend – pour la première fois,

fascination devant le lien qui unit si fortement, chez Freud, le temps de la découverte justement, à ses racines pulsionnelles et à l'intimité d'une existence. Identification soudaine à cette expérience vivante si personnelle qui est à la fois celle de l'invention de l'analyse et celle de sa théorie. Son parcours devient ainsi le nôtre et nous faisons plus que nous découvrons à la texture même de notre vie psychique ; ou est-ce notre vie psychique qui instinctivement s'empare de ce qui la met en tension... ? Il y a un temps pour l'appropriation. La découverte et l'appropriation sont ainsi les fruits que mûrissent patiemment d'obscurs cheminements où s'entrecroisent sans cesse l'expérience intérieure de l'analyse, les rencontres avec nos patients, le dialogue avec les textes analytiques mais aussi la voix des écrivains.

Ceux qui ont le pouvoir de l'écriture incarnent une part créative de nous-mêmes que nous ne parvenons pas à déployer. Leurs personnages nous ressemblent, comme ils ressemblent à leurs créateurs ou à nos patients et nous parlent avec force et fraternité de notre humanité.

Ils nous aident, le soir, à entrer dans la nuit. Peut-être aussi nous donnent-ils accès à une temporalité autre que nous portons en nous comme un désir inassouvi.

Ainsi Proust, à travers les fulgurances associatives d'une mémoire s'abandonnant à sa sensorialité, obtient, ce sont ses mots, *"ce que l'être n'appréhende jamais, un peu de temps à l'état pur"*. Un Temps où ce qui est retrouvé n'est pas le passé mais, écrit-il, *"beaucoup plus peut-être, quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent est beaucoup plus essentiel qu'eux deux."*

Mais l'expérience du transfert, et de la temporalité diffractée qu'il instaure, ne permet-elle pas précisément d'approcher ce qui habite cette

tension de l'écriture et sa créativité? Le désir auquel la traversée analytique donne forme pourrait alors s'apparenter à une quête du temps où il s'agirait moins de retrouver les contenus mémoriels de l'enfance que d'accéder à la matérialité psychique d'une mémoire immatérielle. Une mémoire où, comme dans le rêve, se dilueraient les temps chronologiques et les limites identitaires et dont l'irréelle réalité, comme celle du rêve, ne résiderait que dans sa sonorité au cœur de notre vie psychique. Une mémoire donnant accès à la permanence d'un temps intemporel, comme une étreinte fugace de l'inaccessible ouvrant, dans la jouissance de l'éphémère, sur l'or du temps.

Un Temps " océanique ", peut-être.

Peut-on se dégager de cette vision mystique du temps ? Elle est au cœur, souvent, de la création littéraire mais peut-être n'est-elle pas totalement étrangère à la démarche freudienne, comme me semble en témoigner ce texte, pour moi énigmatique, qu'est *"Un trouble de mémoire sur l'Acropole"*? Question très personnelle, ou fantasme souterrain, un de ceux qui animent nécessairement notre désir de penser, mais que je ne suis pas sûre d'être à même de prolonger dans une véritable réflexion.

Je ne suis pas une spécialiste de Proust ni de qui que ce soit d'ailleurs. Mais parler à l'APF n'est-ce pas être conduite à surmonter l'inquiétude du lacunaire et à assumer le plaisir du butinage. Petite phrase de Michaux, rencontrée au hasard d'une lecture : *"Le matin, quand on est une abeille, pas d'histoires, il faut aller butiner "*. Je vais donc butiner en cherchant tout à la fois à rester dans la filiation de la réflexion analytique sur la mémoire et à laisser se développer, ne serait-ce qu'à tâtons, ma propre pensée.

M'inscrire dans une filiation. Je pense au rapport de G. Brabant en 1966 sur *"La théorie de la mémoire et des traces mnésiques dans l'œuvre de Freud"* qui m'a servi de repère pour m'orienter dans la complexité et la richesse de la pensée freudienne. Le parcours sur la question du souvenir, que je vais chercher à retracer, est en effet loin d'être univoque et linéaire. Les abandons ou les renoncements sont relatifs. Les transpositions sont constantes. La valeur heuristique de ce qui est laissé en chemin est frappante.

Cependant cette question de l'accès à un temps qui ne serait pas celui de l'événementiel ou du registre du souvenir, imprègne un trajet clinique et théorique où se mêlent intimement pertes et découvertes et que toute analyse doit, me semble-t-il, parcourir à son tour, dans le courage des renoncements.

Car cette conception renouvelée de la mémoire et du temps ne peut s'acquérir que par un deuil. Le deuil de " l'or " du souvenir, pour reprendre la métaphore de Freud dans *"Les souvenirs-écrans"*. L'abandon de la *neurotica*, la représentation du souvenir comme écran, la déception quant aux pouvoirs de la remémoration en sont les étapes. La *"construction"* comme *"substitut "* où se matérialise à la fois la perte du souvenir et la potentialité de sa reviviscence en est le fruit. La force de conviction que peut prendre la construction devient alors cet enjeu qui permettra de donner à l'analyse sa vérité dans l'efficience d'une pratique.

Il sait que le souvenir ne sera plus jamais une attente. Lorsque Freud écrit à Fliess, dans sa lettre de 1897, qu'il ne croit plus en sa *neurotica*, il sait que désormais il ne pourra plus savoir comme avant, croire comme avant. Il ne pourra plus croire ses patients névrotiques. Il ne pourra plus accorder foi à la véracité de leurs souvenirs, à ces récits de scènes de séduction sexuelle qui lui apparaissaient jusqu'alors comme des événements indubitables, Les traumatismes s'avèrent en effet *"inventés"*, les remémorations *"sans vérité"*. La déception est rude. Car avec l'abandon de la *neurotica*, avec le renoncement aux influences accidentelles du vécu comme étiologie spécifique, s'effondre une théorie explicative où le symptôme serait généré par une excitation traumatique exogène.

Sera abandonnée du même coup une pratique de la cure où la traque inquisitrice d'un souvenir pathogène explicatif occupait la première place.

"On avait perdu le sol de la réalité"; écrira-t-il plus tard. S'ouvre en effet une perspective où le rapport à la réalité ne pourra plus être le même. Invention de la réalité psychique, dira-t-on. Mais cette réalité psychique, quelle est sa réalité? Les souvenirs que Freud qualifie de *"fictions mnésiques "*; à quelle strate de la réalité appartiennent-ils ? Les fantasmes, ces

"fictions investies d'affects", (je reprends les termes de la lettre à Fliess), ont-ils un rapport avec une quelconque vérité, compte tenu du fait qu'il n'y a pas, dit Freud, de signes de réalité dans l'inconscient? Et ces "constructions" de l'analyste qu'il compare, en 1937, aux délires des malades, quel est donc leur rapport avec la "réalité"?

À la fin de sa lettre, il ajoute : *"Dans ce bouleversement de toutes les valeurs, seul ce qui relève du psychologique est resté intact. Le rêve est là en toute certitude"*.

Le rêve va ainsi devenir un paradigme, et avec lui, le fantasme et le transfert.

Les souvenirs tels qu'ils s'y construiront, prendront alors leur pleine portée de réalisation hallucinatoire du désir inconscient. La réalité de la psychanalyse est là, définitivement étrange, réelle et déréelle. *"Il ne reste rien dans les nouveaux procédés techniques, dira Freud dans le texte de 1914, de la facilité et de l'agrément de l'ancienne marche à suivre"*. L'abandon de la *neurotica*, en effet, c'est bien le courage de se fonder sur un nouveau sol, celui de la réalité psychique et de se dégager de la séduction d'une théorie et d'une pratique, pour littéralement "créer" la scène analytique. Se dégager de la séduction. Celle exercée par les patients et partagée avec eux dans l'excitation d'une découverte commune ; celle des souvenirs de scènes sexuelles, trop visuellement présentes ; celle d'une vérité historique que l'analyse permettrait de dévoiler, levant ainsi les mystères du temps des origines ; c'est aussi la séduction qu'exerce à son insu l'analyste, lui, l'objet de l'attente croyante, héritier en cela de l'éveilleur hypnotiseur, encore si proche. N'est-ce pas cet éveilleur que nos patients viennent rencontrer dans l'espoir d'un dévoilement de l'événement originaire, de ce qui donnera sens aux errements de l'histoire singulière ?

Se dégager de la *neurotica*, c'était aussi, plus souterrainement, devoir abandonner un ou des fantasmes jusqu'alors inconscients. Freud évoque ainsi dans sa lettre à Fliess son propre fantasme, celui du père pervers. Il cite, parmi *"les motifs de son incroyance"* sa *"surprise de voir que dans l'ensemble*

des cas, il fallait incriminer le père comme pervers ; sans exclure le mien", précise-il. Père séducteur, père pervers, père monstrueux qu'enfante ainsi la théorie de la séduction.

Mais qui séduit qui? Avec cette question, la réalité psychique du fantasme inconscient et de la sexualité infantile va littéralement prendre corps dans le champ de la théorie.

"Le traumatisme sexuel infantile" cède la place, écrit Freud en 1905, *"à l'infantilisme de la sexualité"* à la présence actuelle et agissante du sexuel infantile chez l'adulte, chez tout adulte. La séduction ne sera plus une réalité événementielle mais apparaîtra comme un fantasme nécessaire, instaurant et structurant la scène analytique, lui donnant sa puissance transférentielle et par là même son pouvoir de construction et de remémoration.

Ma neurotica à moi, ou ma Dora peut-être, je l'appellerai Mesa, en hommage au "Partage de midi" dont j'ai reçu l'impact visuel et poétique au moment même où j'ai rencontré ce patient. J'éprouverai, dès le début, le besoin d'en parler à une amie analyste, mais avec des mots déconcertants : "J'ai rencontré un homme".

Confusion. Pour elle, pour moi. "Attends, de quoi, de qui me parles-tu ?" Je suis gênée, intéressée aussi par ces mots qui me sont venus sans y penser. Oui, j'ai rencontré un homme. Il est, à mes yeux, extrêmement séduisant et l'impact de cette séduction trop explicite et de l'excitation qu'elle génère en moi me semble totalement inhabituel et totalement excessif. Séduction active par le charme, le regard, la voix, la proximité qu'il cherche à instaurer. Séduction d'une personnalité, d'une intelligence et d'une capacité à penser, à parler, à entrer dans l'analyse alors que rien ne l'y prédispose. Sa formation professionnelle est particulièrement déformante pour ce qui est de l'abandon à une parole vagabonde : performance, maîtrise, efficacité. "Circonscrivons le problème", me dit-il souvent les premiers temps. Séduction de la parole adressée, source pour lui comme pour moi, d'excitation, de trouble et de fantasmes. Il me fait associer, penser, rêver, même la nuit. Et puis il y a aussi cette séduction agie qu'expriment de multiples petits actes symptomatiques. J'y reviendrai.

Cet homme est au milieu de sa vie. Il est jeune encore. Il vient avec une inquiétude apparemment professionnelle. L'attente est là. L'idéal, les idéaux occupent une place centrale. Idéaux spirituels, (d'où bien sûr l'association immédiate avec le Mesa de la pièce de Claudel). Idéaux de perfection morale. Idéaux de réussite très fortement incarnés par les hommes de sa famille, lui compris, même si un succès hautement symbolique est encore à atteindre, avec tous les enjeux de rivalité et d'agressivité inconscientes qu'il comporte. Il ressent la dimension narcissique de toute réussite, mais insiste sur les exigences intérieures qu'impose le talent. Idéalisation d'images parentales vis-à-vis desquelles toute agressivité est impensable. Idéalisation de l'image maternelle, bien sûr, de la femme aimée et de l'épouse mais peut-être en paie-t-il le prix avec les difficultés sexuelles qu'il rencontre. Il m'en parlera très vite et de bien d'autres choses encore, découvrant ainsi le trouble et l'excitation d'une liberté de penser et de parler jusque-là inconnue, voire interdite.

Les souvenirs surgissent. (" C'est bien la règle du jeu de dire tout ce qui vient ? ") Cinq ans, dix ans, douze ans, souvenirs "comme si c'était hier", de séduction bien sûr.

Un événement dont il n'a pas la mémoire est posé là, d'entrée de jeu, comme un souvenir qui doit impérativement être retrouvé.

"Que m'est-il donc arrivé, se demande-t-il implicitement, lorsque j'étais enfant, pour qu'une telle excitation m'assaille, ici, maintenant, et mette en danger l'image que j'ai de moi-même et de mes idéaux ? "Il arrive un soir à sa séance hebdomadaire, trébuche en entrant, perd l'équilibre et me touche. Ou c'est comme s'il l'avait fait. Il reste silencieux puis s'interroge. Il se sent mieux. Peut-être pourrait-il s'arrêter. Pourtant il ressent confusément le désir d'aller plus loin. Mais comment ? Comment continuer dans, dit-il " le long terme " ?

Il se demande si l'hypnose peut-être... Il se tait puis dit : " c'est chez moi, c'est en moi...". Et puis, abruptement : "on ne peut quand même pas tout faire, tout se permettre. On ne peut pas se promener nu dans la rue". Il se sent soudainement bloqué, en proie à un malaise physique et avec une impression d'étrangeté. " C'est comme un courant électrique, dit-il, c'est comme si j'avais mis les doigts dans une prise". Il se lève, un peu vertigineux, "C'est somatique" me dit-il. Il a du mal à partir : " Alors vous me laissez seul avec ça..."?

Je ressentirai cette séance comme un moment véritablement hystérique, inaugural. La séance

suivante : " Est-ce que je peux vous appeler Sylvie ? Ici, ajoute-t-il, ce n'est pas un rapport d'inégalité, ce n'est pas un rapport dominant dominé ".

Je me lance alors dans une longue, longue intervention, très didactique et très défensive bien sûr, et qui commence ainsi : " C'est en tant qu'analyste que je vous parle ". C'est bien en tant qu'analyste que j'ai impérativement besoin de me parler. Je suis depuis quelques séances dans un tumulte intérieur pénible et, comme toujours dans les moments difficiles, je prends des notes. J'y constate mon incapacité à me dégager de rêveries envahissantes et trivialement réalistes. Je cherche des appuis dans la pensée analytique. La nostalgie de la supervision est forte. Je me demande : " comment absentiser cet homme, la personne de cet homme, pour être à même de laisser venir l'infantile ? Comment développer une rêverie "autour " de lui ?

Je pense, un peu platement, que le divan serait déjà une étape élémentaire : d'abord ne plus le voir, surtout ne plus le voir. Je joue longuement avec l'idée, nettement plus élaborée, que je reproduis en moi un conflit du même ordre que le sien. Un conflit d'ordre éthique entre pulsions et idéaux, entre une attirance incontrôlée et une position analytique à laquelle j'aspire et que je ne parviens pas à instaurer à l'intérieur même de moi. Je me sens annulée en tant qu'analyste au point d'envisager de ne pas pouvoir continuer.

" C'est en tant qu'analyste que je vous parle ". Face à son désir d'échange et d'interaction, je revendique la dissymétrie et l'impersonnalité. Intérieurement, comme en écho et pour moi-même, je murmure ; " je suis votre analyste, je ne suis pas une personne qui se réduit à sa personne. Nous avons l'un et l'autre à renoncer au regard et à la fascination de la présence, aux rivages connus et aux jeux familiers. "Avec ces mots qui me viennent, je formule un interdit, je structure ce qui est à venir ou ce qui pourra advenir. Je lui propose le divan et la parole invisible. Il se tait puis, songeur, s'attarde sur mes mots : " vous avez dit : en tant qu'analyste... ".

Cet homme, ma neurotica à moi, ai-je dit, pour indiquer l'intensité de la séduction dans la rencontre analytique et surtout sa fonction éminemment défensive par rapport à l'instauration du transfert. Car au-delà de la trivialité du récit, c'est bien de cela qu'il s'agit. C'est-à-dire du caractère défensif de la séduction qui intervient ici comme un scénario protecteur par rapport à l'angoisse que suscite la situation analytique et ce, pour l'un comme pour l'autre, pour lui comme pour moi.

Je sombrerai pour ma part dans la rêverie amoureuse puis dans cette séduction vaguement sublimée qui consiste à trop comprendre, trop intervenir, trop interpréter. Comprendre pour plaire bien sûr mais comprendre aussi pour désamorcer le transfert et sa charge d'inconnu.

De son côté, il m'inclura d'emblée, mais à son insu, dans un jeu familier et qu'il pourra presque s'interpréter à lui-même, plus tard, sur le divan. Ce jeu, c'est celui d'une séduction à la fois désirée et redoutée, active et refoulée, comme en témoigne un souvenir dont le récit survient associativement à la suite d'une de mes interventions fortement induite par la tension transférentielle de la séance. Il s'est vu, il y a longtemps déjà, contraint de repousser, lui l'homme fidèle, les avances d'une femme amoureuse. Blessée par son indifférence, elle l'a traité d'allumeur et de séducteur. Il s'est alors dit, lui l'homme fidèle, même en pensée, que cette femme avait certainement pris ses désirs pour des réalités...

Plaire, charmer, regarder, être regardé, sont pourtant chez lui des désirs bien réels, trop réels. C'est là une partie de lui-même qui sera longtemps inavouable et qui ne pourra, en fait, prendre forme qu'à travers une saisissante activité projective. Projection de ses propres désirs non perçus sur autrui. Projection de mouvements pulsionnels sur des scènes de séduction, étonnamment visuelles, qui vont surgir sur le divan et dont il cherchera avec angoisse à faire des souvenirs traumatiques.

Le divan, en effet, le plonge dans un état de semi-conscience proche du sommeil. Parfois aussi, mais pas n'importe quand, il se redresse brusquement et rétablit ainsi le contact visuel. Ces ruptures du cadre analytique correspondent à des moments d'excitation transférentielle liés aux évocations sexuelles.

Le repérage, à vit de ces coïncidences lui permettra de mettre progressivement fin à de tels actings ainsi qu'aux conversations téléphoniques professionnelles en pleine séance. Il prend alors la mesure de ses résistances, débranche son portable, trouve sa place sur le divan et s'abandonne à l'analyse.

Ou plus exactement, il se plonge répétitivement dans une sorte d'hypnose qui s'abat sur lui comme un vent du dehors envoyé par un mystérieux thaumaturge.

Sur la crête de l'endormissement, des rêves éveillés vont alors s'imposer de manière presque hallucinatoire. Il m'en décrit les images avec précision, comme il me montrerait un dessin, dès qu'il émerge de cette surprenante associativité visuelle. Elles sont étonnamment nettes bien que leur contenu soit souvent diffus.

Puis vient une image violente qui le mettra au bord du malaise physique. Une image sexuelle, violemment sexuelle. Une ombre énorme au-dessus de lui, penchée sur lui ; un visage d'homme. Les mots viennent, difficilement. Il pense à son père, Quelque chose d'horrible, d'insupportable, il s'assied, il a envie de vomir. L'image et la sensation qui s'y associe s'imposent : une fellation à laquelle un adulte le contraint. Ça a dû arriver dans la réalité. Ces pensées sont monstrueuses. Il n'a pas le droit de penser des choses pareilles.

Mais très vite il s'interroge : est-ce un souvenir refoulé qui fait ainsi retour ? Est-ce là l'origine de son angoisse actuelle ? Est-ce un souvenir ou un fantasme ? Mais pourquoi imaginerait-il de telles scènes ? Un simple fantasme pourrait-il provoquer des images aussi fortes, précises, vivantes ? Il y a bien une réalité qui fonde de telles perceptions... Pure imagination ou événement réel ? Mais après tout est-ce si important de le savoir ?

Questions essentielles, questions freudiennes, et qui vont ouvrir le champ de cette analyse. Il m'a semblé, rétrospectivement, que l'inévitable séduction de la situation analytique s'était mise en scène à ce moment-là. La passivité induite par l'état second qui inaugure ici l'analyse en était la figuration. Les scènes presque hallucinatoires que cet état provoque lui donnaient son contenu. Ce patient, en s'allongeant sur le divan, invente en quelque sorte l'hypnose, comme pour, à la fois, s'abandonner à la régression et se défendre de sa propre vie psychique. L'analyse, dans l'excitation séductrice qu'elle provoque,

s'apparente alors à une sorte de viol feutré où les résistances se dilueraient magiquement, où ce qui est vu et dit viendrait littéralement d'ailleurs, comme un rêve qui serait rêvé par un autre que soi. Ce qui émerge prend dès lors une matérialité propre et se profile comme un mirage. Celui du souvenir retrouvé où les scènes de l'enfance peuvent enfin se représenter. Le souvenir est là, réifié et fascinant. Cet homme découvre la *neurotica* et tout l'attrait de la théorie de la séduction mais, pour à son tour, et moi avec lui, la questionner et s'en dégager. Plus tard, il dira : *"Dès le début je suis venu avec l'idée qu'il s'était passé des choses atroces quand j'étais petit. Puis j'ai pu me dire que ça pouvait être un fantasme, quelque chose que j'avais construit. C'était rassurant. Mais je me dis maintenant que ce que j'ai construit est tout aussi atroce..."*. *"La bête se défend"* dira-t-il plus tard, à propos de sa peur de penser entre les séances.

Mais qui séduit qui ? Qui est la bête dont l'ombre menaçante attaque ? Dans cette intrication d'effraction et de résistance, de régression et de défense, dans cet éveil hypnotisé que le divan instaure, la personne invisible de l'analyste va en effet pouvoir devenir le séducteur originaire, l'objet du fantasme infantile. La séduction sera désormais à l'œuvre, en travail, comme un fantasme effervescent. Elle sera pleinement présente à travers l'afflux d'excitation qu'elle génère et ce que cette excitation même va provoquer : le refoulement, la résistance, le transfert.

Entre temps, le statut du souvenir s'est modifié. Il porte cette double marque que lui imprime la séduction de la rencontre analytique. Celle d'une émergence pulsionnelle issue de la vie infantile et celle d'une défense par la figuration grâce à l'imagerie de la mémoire. Le souvenir est devenu, comme le rêve, comme le transfert, formation de compromis. Il est habité par la résistance. Il n'est plus un objet du dehors, objet mythique de quête et de retrouvailles. Il est une représentation défensive à questionner et, en tant que matériau pour un travail de remémoration, un processus interne à construire dans la réalité psychique que le transfert instaure.

Dans ce mouvement, qui va ainsi chez Freud du souvenir à la remémoration, la recherche de la causalité psychique ainsi que la représentation

chronologique du passé qui lui est inhérente se dissolvent. Elles ouvrent sur l'actualisation, par le transfert et dans le rêve, d'une mémoire de l'infantile. Il n'y a plus dès lors d'accès direct à l'enfance ensevelie ou de retour du souvenir comme décalque d'une réalité perdue mais construction de l'infantile, dans cette forme très particulière de mémoire qu'est le transfert. C'est bien une autre représentation de la mémoire et de la temporalité qui est mise en chantier.

Dans *"Constructions dans l'analyse"* texte qui clôt en quelque sorte ce parcours sur la mémoire, Freud recueille l'héritage des renoncements antérieurs et cet héritage c'est, précisément, la notion de "construction".

Texte funèbre, d'une certaine manière, car dans la métaphore de l'archéologue qui, je le cite, *"déterre une demeure détruite et ensevelie"*, les images et les mots eux-mêmes rendent sensibles la dimension de ce qui meurt au sein de ce qui demeure. La métaphore est forte, même si l'analogie entre le travail de l'analyste et celui de l'archéologue trouve rapidement ses limites. Elle souligne, me semble-t-il, le double mouvement de la démarche de Freud qui est d'ancrer l'analyse dans le sol de la réalité et la nécessité de le perdre. D'un côté il y a une matérialité psychique comparable à celle de la réalité. Le matériau avec lequel l'analyste est aux prises est tout aussi concret, consistant, matériel en quelque sorte, que celui de l'archéologue. Et cette réalité psychique est indestructible. Elle perdure et agit, bien qu'ensevelie par le refoulement.

Mais, d'un autre côté, ce qui subsiste ainsi est, dit-il, *"inaccessible à l'individu"*.

L'essentiel, certes, est entièrement conservé mais inaccessible. C'est là un des renoncements que le texte sur les souvenirs-écrans rend particulièrement sensible. L'implication personnelle de Freud y est forte et, au terme d'un dialogue auto-analytique autour d'un souvenir personnel où il est tour à tour son propre patient et son propre analyste, il se dit que tous les souvenirs ne sont peut-être que des souvenirs-écrans. Ils ne peuvent qu'être *"à côté de l'or"* tout en contenant l'essentiel mais, dit-il, à la manière du contenu manifeste d'un rêve.

Il y a un originaire mais il est inconnaissable. Je le cite : *"Le matériau de traces mnésiques à partir duquel le souvenir a été forgé nous demeure inconnu dans sa forme originaire"*.

Dès lors les souvenirs s'apparentent à des " fictions mnésiques " ou à un matériau parmi d'autres qui permet la figuration des fantasmes. La distinction fantasme-souvenir se fragilise vertigineusement. *"Les souvenirs de la première enfance, écrira-t-il plus tard, ne sont pas les vestiges d'événements réels mais une élaboration ultérieure de ces vestiges"*.

Le sol de la réalité historique, décidément, n'est pas fiable. Ce qui a à être retrouvé se situe, désormais, irréductiblement ailleurs, dans l'altérité de la réalité psychique. Les moyens pour y accéder ne passent plus par le "souvenir" dans sa rassurante consistance mais par un matériau mouvant, composite, marqué par l'empreinte déformante de cette altérité. Un écart, donc, se creuse entre le souvenir et la remémoration, mais la remémoration elle-même se lézarde, car c'est une étrange mémoire que celle qui se passe du souvenir. C'est bien une nouvelle subversion conceptuelle qui s'accomplit ainsi dans le texte de 1914, *"Remémoration, répétition, perlaboration"*. La nécessité de renoncer aux pouvoirs de la remémoration et d'en accepter les limites s'y affirme. La référence au rêve, déjà présente à propos des souvenirs-écrans, y prend toute son ampleur. *"Il n'est généralement pas possible, écrit Freud, de faire ressurgir le souvenir (...) des incidents survenus dans la toute première enfance". "C'est le rêve qui les fait connaître"*. Il y a là une ouverture étonnante sur une autre forme de mémoire, sur une mémoire non mnésique. Car c'est là un mode de souvenance qui s'écarte de l'activité psychique de la mémoire proprement dite, c'est-à-dire d'une capacité de se souvenir en sachant qu'on se souvient. L'écart se creuse encore davantage avec la place centrale qu'occupent dans ce texte la compulsion de répétition et la mise en acte, dans le transfert, de ce qui ne peut être remémoré. La névrose de transfert est, en tant que telle, actualisation du souvenir, mais dans la méconnaissance de sa fonction remémorative, reviviscence du passé, mais dans l'intensité d'une croyance qui ne peut se décliner qu'au présent.

Renoncement aux pouvoirs de la remémoration, donc, mais du même coup, extension du champ de la mémoire. En effet, souvenir-écran et fantasme, rêve et transfert, deviennent ainsi les nouveaux matériaux de la remémoration de l'infantile. Tout le travail de l'analyste va consister à construire comme telle cette remémoration, c'est-à-dire à donner à ces formations de l'inconscient que la poussée du refoulé produit, leur pouvoir de mémoire et, par là même, leur force de conviction. Mais comment la construction s'inscrit-elle dans la dynamique de la mémoire et comment emporte-t-elle la conviction, c'est la question même de Freud. Comment, se demande-t-il, *"un substitut si imparfait"* peut-il rivaliser, dans son impact thérapeutique, avec la retrouvaille même du souvenir ? À cette question, Freud dit ne pas répondre. Mais peut-être nous aide-t-il à en penser la complexité à travers les détours associatifs de sa pensée.

Ainsi la comparaison avec le travail de l'archéologue donne à la notion même de construction une charge sensorielle et Freud la distingue ici, avec insistance, de l'interprétation. Distinction plus qu'opposition, mais ce qui est, me semble-t-il, mis en avant, c'est, avec la massivité fragmentaire du matériau, l'ambition de la visée de la construction : *"restituer un morceau perdu de l'histoire vécue"*. Avec la relativisation de l'analogie, ce qui va être souligné, c'est la démarcation d'un travail qui ne serait qu'intellectuel, c'est le corps à corps, dans le processus même de l'analyse, avec la matérialité vivante du psychique. C'est, dans la communication de la construction, l'épreuve de l'altérité et de l'altération réciproque des scènes psychiques, sous l'effet d'une présence et d'une parole. Scène primitive de l'analyse où la gestation de la construction serait, de part et d'autre, constamment à l'œuvre. La construction s'enracinerait ainsi dans les transferts croisés de la rencontre analytique.

Freud, par ailleurs, déploie une double analogie avec le délire. Il établit, d'une part et dans une troublante parenté, une équivalence entre les constructions de l'analyste et les délires des malades. Il associe, d'autre part et dans une démarcation radicale du regard psychiatrique, ces matériaux de la construction que sont le souvenir-écran et le rêve et ces phénomènes psychotiques que sont l'hallucination et le délire. Ce

sont tous, dit-il, des formations de l'inconscient et dans tous, je le cite, "un morceau de vérité historique" fait retour.

La puissance de conviction de la construction ne peut venir que de la reviviscence hallucinatoire et délirante de l'infantile dans la relation transférentielle. Le détour associatif par le délire me semble ainsi rendre sensible tout à la fois cet écart fou avec la réalité dans lequel se joue l'analyse et la nécessité incontournable d'une expérience intensément réelle. Seule l'épreuve déréelle du transfert permet la saisie d'un morceau de réel. La croyance s'ouvre alors sur la conviction et la reviviscence sur la remémoration, dans le regard aigu et distancié que porte la construction. Les fondements perceptifs et pulsionnels des traces mnésiques s'actualisent dans un processus affectif et sensoriel, associatif et représentatif, relationnel et impersonnel à la fois. La soudaineté des émergences associatives et la vivacité hallucinatoire du retour de fragments mnésiques se conjuguent dans un rapport au temps où la démarcation chronologique importe moins que la certitude de la réanimation d'une présence du passé.

Le transfert, mémoire de ce dont nous n'aurons jamais le souvenir, ouvre ainsi sur la temporalité diffuse d'une vie psychique qui semble presque se passer de nous et nous déposséder de nos plus précieuses propriétés. Car la reviviscence du transfert est moins celle de souvenirs situables, indubitables, que ce qui donne accès à cette mémoire violente d'un inconnu que nous avons connu, de ce que nous portons en nous ou qui nous porte, de ce qui nous a faits ou dont nous sommes faits.

Résonne ici le si beau texte de Rilke où il met en relation la mémoire et l'écriture. Texte connu mais où l'émotion de la découverte reste intacte. Pour écrire, dit-il, il ne suffit pas d'avoir vu et vécu beaucoup de choses et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Car, je le cite, "Ce n'est que lorsque les souvenirs deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers".

De cette mémoire fertile et presque intemporelle où la consistance du souvenir se dilue et se perd, de cette absence formant notre substance et se confondant ainsi avec ce qui nous donne notre présence au monde comme à nous-mêmes, les écrivains souvent témoignent. Ainsi Virginia Woolf, rêveuse Mrs Dalloway marchant à travers Londres, dans l'éblouissement d'une matinée de juin, écrit : "Elle se sentait très jeune et en même temps indiciblement âgée. Elle passait au travers des choses comme une lame de couteau. Et en même temps elle était en dehors de tout, et elle regardait, (...)

et elle se souvenait. (...) Elle se rappelait qu'une fois elle avait jeté un shilling dans la Serpentine. Mais tout le monde avait des souvenirs, Cela avait-il de l'importance, se demanda-t-elle en marchant vers Bond Street, cela avait-il de l'importance qu'elle dût inévitablement disparaître à tout jamais, que tout cela dût continuer sans elle ; fallait-il le déplorer; ou bien n'était-ce pas consolant de croire que la mort était le terme de tout ? mais que d'une certaine façon dans les rues de Londres, dans le flux et le reflux des choses, ici, là, elle survivrait. (...) Elle ferait partie, elle en était sûre, des arbres de chez elle. (...) Elle serait mêlée à des gens qu'elle n'avait jamais rencontrés ; étendue comme une brume entre ceux qu'elle connaissait le mieux, qui la soulèveraient sur leurs branches, comme elle avait vu les arbres soulever la brume, mais elle s'étendait si loin, sa vie, elle-même. Mais à quoi rêvait-elle en regardant la vitrine, qu'essayait-elle de retrouver ? "

Sans doute est-ce ce lien puissant de l'écriture à une mémoire intensément personnelle et impersonnelle à la fois et par là même à une forme d'immortalité, qui nous capte chez certains écrivains. Rilke, V. Woolf, Proust bien sûr, pour ne citer que mes émergences associatives ou Wordsworth et son étrange poème intitulé : "Pressentiments d'immortalité fondés sur des réminiscences de la première enfance".

Eux et bien d'autres encore, Freud peut-être...

Entre la vision de Proust qui clôt *Le Temps retrouvé* et la pensée phylogénétique de Freud n'y aurait-il pas des résonances associatives ? Devant le vieux duc de Guermantes, le narrateur de la Recherche rêve sur le temps : " Il ne me semblait pas que j'aurais encore la force de maintenir longtemps attaché à moi ce passé qui descendait déjà si loin." Et il évoque "ces êtres monstrueux " que sont les hommes et qui occupent, je le cite, "Une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure - puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années, à des époques si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps".

L'homme freudien, porteur d'une préhistoire personnelle dont il a perdu la souvenance mais héritier aussi d'une mémoire de l'espèce qu'il agit et perpétue, dont les fantasmes mêmes, les fantasmes originaires, seraient les restes mnésiques d'expériences vécues dans l'histoire de l'humanité, ne touche-t-il pas, comme un géant monstrueux, à tous les pôles d'un temps dilaté, sans limites et que l'œuvre de la mort ne saurait atteindre ?

Un temps océanique peut-être.

Freud, en 1936, écrit une lettre intitulée *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*. Cette lettre, il l'adresse à Romain Rolland, l'interlocuteur ami du premier chapitre de *Malaise dans la civilisation*, dans lequel il analysait, non sans perplexité, ce qu'il dénonçait comme une illusion, celle du "sentiment océanique". Ce sentiment qui serait, pour R. Rolland, à la source de tout besoin religieux, écrivait-il alors à Freud, celui-ci "l'appellerait volontiers la sensation de l'éternité, il y verrait le sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot" "d'océanique". (...) il s'agirait donc d'un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel". "En moi, ajoute-t-il, impossible de découvrir pareil sentiment océanique".

Dans son passionnant commentaire : "Que contemplait Freud sur l'Acropole ?", Guy Rosolato indique à quel point le sentiment océanique reste un enjeu majeur de ce texte écrit six ans plus tard. "Si nous entendons celui-ci, écrit-il, comme l'abolition des différences, la survalorisation du contenu maternel et un abandon sans réserves à son attraction venant du passé, c'est justement ce dont Freud se détourne, portant sa relation d'inconnu en un autre lieu, (...) vers un autre inconnu, intérieur cette fois, celui de la recherche psychanalytique(...) Il opte pour un maximum de sens de la réalité (...) Sa prise de position phallique écartant la tentation des illusions".

Un trouble de mémoire sur l'Acropole porte en effet la marque de cette option pour la réalité et de ce refus, scientifique et personnel à la fois, de l'illusion. Et pourtant l'expérience singulière que Freud y relate le confronte à l'obscurité de phénomènes psychiques bizarres, de sentiments déroutants d'étrangeté et de dépersonnalisation, par lesquels, "une partie de la réalité ou une partie de notre propre moi, dit-il, nous apparaît comme étrangère".

Mais alors même que cette étrange expérience, vécue trente ans plus tôt, jamais oubliée et demeurée énigmatique, donne lieu à des développements qui constituent l'essentiel du texte, il s'interdit, ce sont ses mots, d'aller plus loin. Il coupe court au moment même où il évoque la dépendance de ces sentiments d'étrangeté à l'égard du passé, *des expériences précoces du passé*, précise-t-il. L'interprétation œdipienne qui suit, tout en s'inscrivant dans un mouvement auto-analytique, me semble toutefois maintenir l'énigme dont le texte était porteur. Celle d'une expérience aux limites du moi, étrangement dépendante, je le cite, "du trésor de souvenirs du moi". Dans ce même texte, il attaque le "mysticisme naïf" qui, je le cite, "prétend utiliser ces phénomènes (...) comme preuve des existences antérieures de notre Moi psychique".

C'est pourtant là que se relance, me semble-t-il, le

dialogue avec R. Rolland autour du sentiment océanique. Dans le premier chapitre de *Malaise dans la civilisation*, Freud en effet reprend une réflexion ancienne sur le développement du Moi et du sentiment du Moi concomitant. L'un et l'autre, dit-il, ont "dû subir une évolution". Peut-on penser que ce sentiment primaire du Moi, avec les représentations d'illimité et d'union à un grand Tout qui lui sont propres, se soit conservé ? "Sommés-nous en droit d'admettre, insiste-t-il, la survivance du primitif à côté de l'évolué qui en est émané ?"

La réponse est forte : "Rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut reparaître dans certaines circonstances favorables, par exemple au cours d'une régression suffisante". La régression transférentielle n'ouvre-t-elle pas, précisément, sur cette mémoire des expériences précoces au temps des débuts du Moi psychique, sur la fragilisation des limites du Moi et sur l'inquiétante familiarité de ces sentiments d'étrangeté qui l'accompagnent ?

Le mysticisme d'un Moi océanique ne subsisterait-il pas là, comme une illusion à la fois irréductible et nécessaire dans le champ de la subjectivité, comme cela même qui permet une ouverture sur une mémoire et une temporalité que la vie psychique porte en elle comme sa source même ?

Dans la cure, la précision et l'intensité de ce qui est pensé ou dit, rêvé ou entendu, se perd ; au fil des ans se brouille, s'oublie en somme ; et cependant tout cela s'amalgame en une mémoire pleine et créative qui constitue la vérité même de ce qui a été vécu. "Ce que le patient a vécu sous la forme d'un transfert, jamais plus il ne l'oublie" écrit Freud à la fin de sa vie. De même nos souvenirs qui nous apparaissent comme notre indéfectible possession s'estompent pourtant et se transposent, se mêlent et disparaissent pour donner forme à la chair de ce que nous appelons, non sans trouble, notre moi. Quelque chose en nous touche alors à la féconde incertitude de notre inscription dans le temps et l'espace et, malgré la violence de l'éphémère, à la jouissance de ce qui est précieusement précaire, à l'or d'un temps qui semble parfois déborder les limites de l'individualité.

Sans cesse, écrit Pascal Quignard dans *Le sexe et l'effroi*, sans cesse Pompéi est replongé dans le néant. Sans cesse Herculaneum est submergé par la lave. Sans cesse quelque chose d'inusable, de vivant, de plus ancien que nous, ne s'interrompt pas de revenir dans l'âme, dans le désir, dans les narrations du désir.(...) Sans cesse, il faut répéter le mot d'Eschyle dans les Suppliants : "Oui, j'ai besoin d'une pensée profonde. Oui, j'ai besoin que descende dans l'abîme, tel un plongeur, un regard qui regarde."

Pascale Eghian

C'est avec courage, Sylvie, que tu as dû renoncer à un discutant plus compétent que moi, mais j'espère que la discussion que nous allons engager aujourd'hui fera ressurgir en toi le souvenir des bons moments que nous avons partagés autrefois. *Courage, renoncement, souvenir*, je rentre de plain-pied dans ton vocabulaire psychanalytique, non pour te plagier mais pour tenter de caler mes pas dans les tiens, afin de trouver à mon tour le courage de discuter quelques points de ta belle conférence où s'entrecroisent les mots de nos maîtres et le style que tu créés. J'ai choisi de développer un dialogue avec toi à partir de trois angles de vue différents, celui de la séduction, celui du temps mystique et celui des limites de l'individualité, ces trois angles cernant sans doute par des approches multi-focales la même question de la sexualité infantile dans son rapport à l'origine.

Se dégager de la suggestion, dont tu ne parles même pas, tant son époque est enfouie dans les profondeurs des strates psychanalytiques, pose les fondations de notre éthique ; mais de la séduction, dont tu nous parles avec insistance, peut-on se dégager autrement qu'asymptotiquement ? En renonçant, à la suite de Freud, à une séduction externe par un père pervers, nous accueillons la séduction au cœur même de la situation analytique, et ce n'est pas l'homme que tu as rencontré, comme tu le nommes, qui viendra me contredire.

Sur les traces de Freud également, tu nous invites à renoncer au souvenir d'un événement réel, historique, pour consentir, courageusement, à l'*Agieren* transférentiel ; avec toi j'ai l'impression de marcher de l'avant, sur la route parcourue par tout analyste, voire par toute analyse comme le rappelle ton récit clinique, et en même temps il me semble que, généreusement, tu m'offres des rétroviseurs, sur le temps passé, sur la nostalgie à peine avouable pour le bon vieux temps, quasi mythique, où l'on pouvait traquer dans sa mémoire les signes irréfutables du " voilà pourquoi

votre fille est muette ". Tu rappelles en effet la nécessité de faire le deuil de " l'or du souvenir ", mais tu sembles retrouver cet " or " un peu plus loin, ce temps mystique, dis-tu, dans le paradis perdu que retraverse la situation analytique, non plus " or du souvenir " mais " or du temps ". Pourtant, de même que nous pouvons encore affirmer que " l'ontogenèse reproduit la phylogenèse ", de même renonçons-nous jamais vraiment à expliquer notre vie actuelle par un événement vécu dans notre prime enfance, une séduction, sans aucun doute ? Et s'il fallait y renoncer tout à fait, ne perdriions-nous pas aussi, nous analystes, tout le terreau de nos fantasmes originaires, toute la matière des fantasmes quant à nos origines – dont bien sûr nos origines analytiques —, toute la substance des théories sur l'origine de nos fantasmes ? Dieu a créé l'homme, certes, mais qui a créé Dieu ? Interpréter dans le transfert nous place la plupart du temps dans un scénario du : " Tout se passe comme si ... ", mais ce scénario ne sous-entend-il pas : " Mais je ne suis pas celui ou celle que vous croyez ! " ?

Avec l'analyse de "l'Homme aux loups," et dans le débat que l'on sait très houleux avec Jung, Freud concède la reconnaissance de l'effet de fantasmes après-coup dans la construction d'une scène primitive, mais il maintient la réalité de l'événement, au moins comme source d'indices perceptifs (ne serait-ce que sous la forme de coïts d'animaux...).

La notion, introduite alors, de fantasmes originaires, recouvre un concept-carrefour, - peut-on parler de concept-compromis ? – disons un concept-carrefour, entre un événement réel, fût-il phylogénétique, et une structure fondatrice de tout fantasme. On peut tirer ce concept du côté que tu développes, à savoir celui d'un temps méconnu-reconnu par Freud, où l'évocation de la phylogenèse étirerait le temps du souvenir jusqu'à l'intemporel, dans un aperçu de ce que tu nommes un temps " océanique ". D'un autre point de vue, l'idée de concept-compromis émerge du diffé-

rend avec Jung, mais aussi d'un va-et-vient théorique interne, n'évoquerait-il pas plutôt l'idée d'un conflit psychique résolu par une création métapsychologique ? On ne peut pas négliger le fait que cette tendance régressive vers l'origine est incluse dans le mouvement même de la cure analytique, dès la demande d'en entreprendre une, et que c'est cette tendance qui donne tout son relief à l'efficacité de l'après-coup. Le dépassement du souvenir comme réalité a besoin du socle de la réalité matérielle pour parvenir à figurer la réalité de la vie psychique.

Peut-on en avoir jamais fini avec la question des origines alors qu'elle est insaisissable par essence ? Elle se contente la plupart du temps d'une construction vraisemblable, mais ce n'est toujours qu'à défaut d'une vérité indéniable.

La métaphore archéologique ne s'applique-t-elle pas de manière pertinente à la succession des théories freudiennes sur le souvenir : des couches qui se superposent, de la *neurotica* au transfert, du désir inconscient à sa réalisation hallucinatoire, en passant par le rêve et le fantasme ? La strate théorique suivante recouvre la précédente, mais chacune reste agissante malgré tout. Ta *neurotica* à toi, cet homme que tu nous présentes, révèle tout le réalisme de la séduction, théoriquement abandonnée, mais pratiquement toujours saillante dans la situation transférentielle.

Dans ma cuisine analytique personnelle se superposent et se mélangent non seulement toutes les théories freudiennes, mais également des convictions tout aussi indéradicables qu'irrationnelles, issues non seulement de mes théories sexuelles infantiles mais aussi de ce que j'ai vécu dans ma plus tendre enfance, comme de ce qu'on m'a transmis depuis la nuit des temps ; ce que je sais se marie sans vergogne avec ce que je crois, et je reste fascinée par le vautour de Léonard qui parle mieux, pour de faux, que tout ce qu'un milan ne saurait dire pour de vrai.

C'est sans doute pourquoi j'ai été particulièrement sensible, dans ta conférence, aux échos mystiques que tu as laissés s'infiltrer à travers ton évocation d'un temps "océanique". Ces mots de "courage" et de "renoncement" évoquent pour moi une spiritualité ascétique de l'analyste qui n'a rien à envier aux vertus théologiques d'Espérance, de Charité et de Foi. Tu as raison d'insister sur le chant des sirènes que repré-

sente pour nous l'attente des patients à notre égard, "attente croyante" dis-tu, qui nous met en position de défricheur d'un événement originaire, dans notre nostalgie de n'être pas archéologue. La foi qu'ils mettent en nous, quand ils nous confient ce qu'ils croient être leur histoire, vient faire écho à l'espérance que nous avons déposée dans la méthode que nous pratiquons, où nous tentons d'appliquer une charité surnommée "neutralité bienveillante." Avec un tel programme, nous pouvons bien rajouter "courage" et "renoncement" à notre vocabulaire !

Tout le trajet de Freud à travers la mémoire pourrait se résumer ainsi : "c'est peut-être faux, mais c'est plus vrai que vrai alors qu'importe ?" Ce débat passionné que Freud s'est livré à lui-même, oscillant sans cesse entre recherche d'authenticité historique – comme lorsqu'il cherche à dater la scène primitive de "l'Homme aux loups" – et remémoration fantasmagorique, m'évoque le concordisme très en vogue à son époque. Ce système tentait d'établir des correspondances entre les récits bibliques d'une part, et les données scientifiques d'autre part, mettant par exemple en concordance, comme s'ils se situaient sur le même plan, les jours de la création et les ères géologiques, dans un déni de la différence entre le commencement et l'origine du monde. À trop chercher des correspondances entre deux réalités de nature différente, on risque d'échouer sur les récifs des confusions de genre. Ainsi en a-t-il été au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle dans certaines recherches historiques sur la vie de Jésus, appliquées à trouver des sources non chrétiennes au demeurant fort peu nombreuses. C'est ainsi que certains historiens, en radicalisant leurs méthodes sur la non-fiabilité de leurs sources, sont allés jusqu'à conclure que Jésus n'avait jamais existé, les récits le concernant étant toujours plus symboliques qu'indéniablement historiques. En réponse non dépourvue d'humour, Whately, futur archevêque de Dublin, écrivit en 1819 un livre intitulé : *Doutes historiques sur Napoléon Bonaparte*, dans lequel il soutenait que celui-ci n'avait jamais existé, suivant un raisonnement semblable à la méthode des historiens : en effet il ne pouvait s'agir que d'un mythe solaire puisqu'il était né dans une île du Levant et finissait sa vie dans une île du Couchant, qu'il avait eu douze maréchaux comme les douze signes du zodiaque et ainsi de suite, tout cela en écho au mythe solaire concernant le Christ,

aux douze apôtres symbolisant les douze tribus d'Israël... Rappelons que Napoléon était alors encore vivant ! Nous voyons à travers cette *english joke* que le symbolisme d'un événement n'enlève pas forcément sa véracité. C'est ainsi qu'un souvenir-écran pourrait s'envisager comme souvenir trouvé-créé, conservé et/ou fantasmé dans la mémoire précisément en fonction de sa valeur symbolique ; cueillir des fleurs comme symbole de déflorer, manger un bon pain comme symbole d'avoir un bon gagne-pain, etc. Comme Granoff s'est plu à le rappeler, l'insistance de Freud sur le souvenir justifié par un vécu ultérieur dérange d'emblée le sens courant de la remémoration : c'est un " avant " qui vient faire souvenir d'un " après. "

Le dernier point dont je souhaiterais débattre avec toi concerne les limites de l'individualité, que tu sembles diluer en même temps que la perte des limites temporelles, comme si l'une et l'autre s'effaçaient d'un même mouvement. Il est logique qu'avec le temps océanique et ses échos phylogénétiques, la notion d'individu s'estompe vertigineusement. Avec les fantasmes originaires, l'irréalité pour un individu représenterait la réalité d'un vécu passé de l'espèce humaine. Ce qui est imagination pour l'un a été vrai pour un autre. Mais dans la situation transférentielle, le souvenir, fût-il imaginaire, ne relate plus une tranche de vie du passé, voire de celui d'un aïeul, mais actualise avec authenticité un fonctionnement infantile de l'époque à laquelle il se réfère. Lorsque, faisant référence au vécu transférentiel, tu parles non seulement " d'altérité " mais encore " d'altération " des scènes psychiques, des deux scènes d'ailleurs, celle de l'analysant comme celle de l'analyste, j'ai à mon tour le sentiment vertigineux de perdre la dissymétrie de la situation en glissant aux confins de l'analyse mutuelle... Le transfert, mémoire sans souvenir, mémoire que tu nommes à la fois " personnelle " et " impersonnelle ", nous entraînerait non loin de la dépersonnalisation, et j'ai du mal à garder mes propres repères entre l'inquiétante familiarité dont tu parles, que je relie à l'*Unheimliche*, et les sentiments d'étrangèreté que tu y adjoins, qui s'apparentent pour moi à l'*Entfremdung*, au radicalement étranger, jailli d'un " non ", de cette *Verneinung* qui crée la première distinction dedans/dehors, moi/non-moi. " L'*Unheimliche* surgit souvent et aisément chaque fois que les limites

entre imagination et réalité s'effacent," nous dit Freud ; c'est pourquoi lorsque le souvenir devient un fantasme et réciproquement, on devine le trouble qui peut être ressenti, de l'ordre de " l'*Unheimliche* ". Mais si, dans ce même mouvement, se perdent les limites du moi, c'est que le va-et-vient des vagues est devenu raz- de-marée.

Certes Freud évoque l'analogie du délire et de l'hallucination avec la construction ou la remémoration, mais une analogie n'est pas une équivalence, et là encore, j'ai l'impression, en voguant à tes côtés, d'avoir changé de rivages sans m'en apercevoir. Il me semble que nous avons quitté l'intemporalité de l'inconscient et son actualisation toujours présente dans l'*Agieren* du transfert, pour une souveraineté de la matière dans laquelle tout individu se prolongerait, dans un éprouvé offert par la vie sexuelle, telle que peut le soutenir Lou Andréas Salomé dans " Anal et Sexuel ". Pour elle la pulsion est dirigée contre l'individualisation et la rencontre avec l'objet d'amour supprime l'identité des deux partenaires, alors que pour Freud, c'était déjà dans la perte de l'objet que la pulsion devenait auto-érotique, et l'individu construisant un fantasme centré sur lui-même mais incluant l'autre, révélait alors, tout en cherchant à le dissimuler, le cœur même de sa sexualité infantile.

Je t'avouerai, pour conclure, que j'ai beaucoup aimé m'embarquer avec toi, mais que je me sens aussi soulagée de rentrer au port, contente d'avoir dérangé mes habitudes de penser, mais contente aussi de les retrouver. Je préfère ne pas poursuivre ce qui pourrait devenir une sorte de concordisme entre la psychanalyse et la foi, et je ressens trop de confusion à parler d'un temps mystique chez Freud ; j'aime mieux voir dans ce que tu as brossé un conflit psychique entre l'envie scientifique d'une preuve historique, et la conviction clinique que la construction a valeur de vraisemblance.

C'est bien volontiers que je continuerais à débattre d'autres sujets avec toi, comme de ton rapport aux écrivains et du lien que tu établis entre écriture et transfert, mais j'ai préféré me concentrer sur quelques points de ton beau travail pour éveiller l'envie chez d'autres de continuer avec toi le dialogue.

Souvenirs formels de démarcation énigmatique

Athanassios Alexandridis

Prologue

Souvent, dans notre pratique, nous sommes confrontés avec des expériences répétitives, immuables, inefrables éprouvées par nos patients et qualifiées comme des souvenirs étranges : d'un côté, l'éprouvé corporel et affectif qui les accompagne affirme la réalité du souvenir ; d'un autre côté un sentiment d'étrangeté s'active, car le sujet ne reconnaît pas dans ce souvenir de liaison son histoire, et surtout ne reconnaît pas à ces productions somatopsychiques la marque de son propre travail psychique.

D'autres fois, l'analyste peut qualifier lui-même de " souvenir " certaines expériences somatopsychiques du patient et organiser des constructions par rapport à ce que le patient a vécu. Je nomme le morphème psychique reconnu par le sujet *souvenir nommé* et celui supposé par l'analyste comme vécu réactivé par son patient je le nomme *souvenir joué*.

Dans les deux cas il s'agit d' expériences très présentes et très actuelles et, encore plus, dont le caractère est d'être hors histoire, hors histoire du patient.

Parfois, de manière pas très clairement définie, nous avons l'impression, dans le cours de la remémoration, d'écouter ou de voir figurer dans l'histoire racontée des éléments non homogènes au reste du matériel. Donc, des éléments insistants, ayant une certaine indépendance par rapport au contexte actuel, anhistoriques.

Je fais la proposition que ces éléments sont à mettre en rapport avec les concepts de la *Mémoire immémoriale et inoubliable* de Micheline Enriquez (1987), *des signifiants de démarcation* de Guy Rosolato (1984) et *formels* de Didier Anzieu (1987), produits de la déchirure de la peau commune entre l'enfant et la mère sous le primat de l'autre ou de soi-même.

Ces notions me permettraient de les étudier dans les domaines du mot et de la forme et de faire des hypothèses à propos de leur statut et de leur destin en essayant de répondre aux questions :

- sont-ils des souvenirs ou plutôt des traces qui s'actualisent à cause de la dynamique de la situation analytique pour s'inscrire dans l'actuel psychique du sujet, grâce à un travail de représentation qui n'a pas eu lieu jusqu'à ce moment-là ?
- à partir de ce moment est-ce qu'ils vont bénéficier des possibilités organisatrices du refoulement, c'est-à-dire de son aspect défensif, qui lui permet de maintenir refoulé ce qui est inadmissible pour la conscience, et de son aspect créatif, qui ouvre la voie à des transcriptions symboliques afin de contourner la censure et lui permet d'arriver à la conscience identique mais cryptographié ?
- qu'est-ce qui est perdu (ou surajouté) dans ces transformations en représentations de mot ou de chose ?
- quelle est la participation arbitraire et poétique de l'analyste dans ces conditions, où la phantasmatisation et la symbolisation de l'analysant semblent être en faillite, ce dernier étant porté vers des solutions a-symboliques, du type de décharges somatiques ou comportementales ?

Ce type de questionnement (sûrement schématique et essayant, dans un sens linéaire, de mettre dans une succession temporelle des phénomènes qui se passent simultanément dans le vif du psychique, étant l'un pour l'autre cause et effet) oriente déjà un cadre de réflexion : l'intérêt de cette étude ne se porte pas sur les phénomènes de la remémoration, mais sur le travail de la construction. Or, avant de traiter le problème spécifique de la construction de " ces souvenirs " il me paraît nécessaire d'étudier la " machine à

souvenir ", la corporéité et la structure du souvenir dans les textes freudiens.

Remarques sur la corporéité et la structure du souvenir dans l'œuvre Freudienne :

1898- Sur le mécanisme psychique de l'oubli :

On peut d'abord citer l'oubli par Freud du nom du peintre des fresques d'Orvieto. Dans ce contexte, trois symptômes de Freud sont à énumérer : 1) l'oubli du nom du peintre, 2) le souvenir de la représentation des fresques et surtout de l'auto-portrait du peintre, 3) le souvenir et la réactivation des sensations qu'il a éprouvés à leur vue.

Freud décrit sa démarche et le retour du souvenir du nom de Signorelli. Ensuite, il se passe quelque chose qui peut être qualifié comme " symptôme " : " Le souvenir trop clair des traits du visage du maître sur sa peinture pâlit peu à peu. "

Concernant l'oubli du nom du peintre des fresques d'Orvieto il y a trois points à retenir :

1) Une causalité de mort et d'Éros : " Le nom de Signorelli est refoulé à cause du récit concernant la valeur accordée à la mort et à la jouissance sexuelle ".

2) Une mécanique du refoulement modifiant les réseaux de forme, de sens et la temporalité. " De la même manière et au moyen d'associations semblablement superficielles, une suite de pensées refoulées s'empare lors de la névrose, d'une impression récente anodine et la tire avec elle vers le bas, dans le refoulement ".

Je fais l'hypothèse que cette mécanique fonctionne aussi pour des impressions archaïques antérieures au refoulement, réactivées dans le présent sous forme de " souvenir nommé ou joué ", perçu ou halluciné. Ainsi, un élément archaïque, grâce à la contiguïté avec le refoulé, pourrait se trouver tissé dans d'autres réseaux de forme et de sens que ceux auxquels il apparaissait initialement (s'il y en a eu) et dans une autre temporalité, celle du temps du refoulement qui l'aspire.

3) Une stratégie économique : Les investissements, quand l'expérience originariaire a lieu, passent du corps

à la représentation de choses (le portrait du peintre), pour aboutir à la représentation de mots (le nom du maître) selon une conception freudienne évolutionniste.

Le souvenir pourrait être le rétablissement de cette situation comme réponse défensive à la tendance à une régression formelle.

1914 - Remémoration, répétition, perlaboration :

1) Il n'y a pas de perte de matière... Ce texte nous dit qu'il n'y a pas de perte d'acte psychique car tout est inscrit.

Si, dans le texte antérieur, nous avons trouvé comme machine d'inscription le refoulement, dans ce texte, nous trouvons le texte, la texture même des inscriptions : *les souvenirs-écrans*.

" L'amnésie infantile, si connue, et dont l'importance théorique nous apparaît si grande, se trouve totalement contrebalancée par ces souvenirs-écrans. Ces derniers contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile, mais *tout* l'essentiel de la vie infantile... Ils représentent les années oubliées de l'enfance, tout comme le contenu manifeste des rêves en représente les pensées ".

2) Il n'y a pas de causalité, ou plutôt on abandonne la causalité . " On renonce à déterminer un facteur ou un problème particulier. "

3) Il n'y a pas de fond, mais une surface marquée : " On se contente d'étudier l'actuelle surface psychique du patient " où souvenir et oubli ne sont que des inscriptions avec différents marqueurs. Ces marqueurs, pour lesquels je ferais l'analogie avec les marqueurs de la syntaxe (Chomsky 1965,1982), marqueurs au début de la phrase, ou marqueurs des différents éléments qui la composent, seront les marqueurs de résistance à différents degrés à exercer sur le matériel.

4) L'événement traumatique cherche la voie de la psychisation :

Quand la résistance est faible, c'est à travers le souvenir.

Quand la résistance est plus forte, c'est à travers le rêve.

Quand la résistance est trop importante, " le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes. "

Contrairement au souvenir, à l'hallucination et au rêve, qui sont des perceptions internes, c'est sous forme d'action (c'est à dire en faisant un acte), par la voie de la perception externe, que cette mémoire peut être " captée " par le sujet et entrer dans la métabolisation psychique. Elle aura donc une qualité conforme à la psyché, condition indispensable, comme l'a montré P. Aulagnier (1975), dans la mesure où chaque système psy a besoin, afin de fonctionner, que les morphèmes psy qui lui correspondent soient homogènes à sa propre structure (pictogramme pour l'originale, fantasme pour l'inconscient, énoncé pour la pensée).

5) Le choix d'un acte psychique (souvenir, rêve) ou d'un acte moteur (action) ne dépendra pas que des résistances, mais aussi et surtout du transfert (incluant aujourd'hui aussi le contre-transfert). Par ce dernier, nous arrivons à la constitution d'un champ et d'un texte interpsychiques dont les marqueurs sont mis par les deux psychismes.

La situation analytique a son prototype, qui serait la relation avec l'objet primaire, la mère. Est-ce que l'extension de la notion de transfert nous oblige aussi à l'extension du champ des actes et nous conduit à étudier les actes (psychiques, moteurs, somatiques) de l'analyste comme de possibles répétitions des situations pénibles (traumatiques) non figurées en souvenir chez le patient ?

6) Le souvenir serait une solution économique à la portée du sujet, autonome (presque autistique, autoérotique) qui ne guérirait pas, mais qui soulagerait. Le souvenir qualifierait l'événement auquel il se réfère comme étant du passé (une forme de défense protégeant l'état actuel du sujet de l'influence exercée et subie par cet événement réactualisé et opérant dans le présent). Il serait pour le psychisme une sorte d'hypnose qui ne guérirait pas car, tout comme l'hypnose, il garderait le matériel traité sous l'égide du passé, sans perlaborer ses attaches avec le présent-actuel de l'organisation psychique (incluant ce qui apparaît comme souvenir), et il abrégierait momentanément les affects à la manière cathartique d'une représen-

tation d'une unique pièce de théâtre (mimésis et catharsis mais pas modification).

1936 - Un trouble de mémoire sur l'Acropole

Un titre comme " Un trouble à l'égard de la réalité sur l'Acropole " conviendrait mieux... Ce texte montre comment le présent utilise le passé par une déformation, falsification de celui-ci, pour obtenir dans le présent un état psychique supportable afin de sortir d'un état psychique inquiétant.

S. Freud, accompagné de son frère cadet, fait un voyage à Athènes pour visiter l'Acropole. Là, il a un sentiment d'étrangeté, il vit une sorte de scission de sa personne en deux. La première (se) doute de l'existence de ce qu'il perçoit, l'autre pas. Devant cette situation difficile, S. Freud ne perd pas ses réflexes (exposés déjà dans L'oubli du nom) et il accorde la réalité du côté de la corporité, de sa sensorialité. " Je ne peux pas mettre en doute les impressions sensorielles qui me viennent sur l'Acropole. " Cet ancrage à la réalité de la perception casse la symétrie entre les deux états de conscience et le protège d'une dépersonnalisation, d'une double conscience, d'un dédoublement de la personnalité. Une fois l'isomorphisme cassé, la partie la plus faible et inquiétante peut être travaillée psychiquement afin qu'elle ne soit pas gênante. Elle devient " souvenir " pour transposer la gêne psychique dans le passé et y trouver une origine et une causalité. Nous avons ici encore une caractéristique du souvenir.

Le " souvenir " peut être fabriqué par falsification de la mémoire pour y transposer une gêne psychique et une causalité. Il s'agit d'un mode de défense, car dans le présent, sur l'Acropole, ce que le psychisme de S. Freud a à traiter, c'est son triomphe sur son père, c'est le fantasme du meurtre du père, du père de la horde, meurtre accompli avec l'aide du frère. Je ne veux pas m'avancer sur mes associations concernant ce que l'Acropole pourrait symboliser, quel fantasme inconscient pourrait représenter la vue de l'Acropole... car mon but est d'investiguer les fonctions du souvenir.

L'analyse de S. Freud lui montre ce que son faux souvenir masquait ; il était lié avec un vrai souvenir. Car " il n'est pas vrai que pendant mes années de lycée, j'ai

jamais douté de l'existence réelle d'Athènes. Je doutais seulement de voir jamais Athènes de mes propres yeux ". " Aller si loin, faire si bien mon chemin, me paraissait hors de toute possibilité. Ce sentiment était lié à l'étroitesse et à la pauvreté de nos conditions de vie dans ma jeunesse. Mon désir d'échapper à l'atmosphère familiale, mon désir d'une vie libre ".

La tension était à mon avis trop intense chez Freud adolescent pour qu'il pense à des actes impulsifs comme des fugues. Serait-il exagéré de supposer que le jeune Freud avait des fantasmes violents envers son père qui ne lui accordait pas une vie aisée, capable de nourrir ses besoins culturels de l'époque ? Un fantasme de meurtre du père incompetent, presque " suicidaire " par son incompetence serait-il à exclure ?

Mon hypothèse concernant le souvenir est la suivante :

Un faux souvenir se situe dans le passé, là où il y a un vrai souvenir, relié avec le même fantasme. Comme nous pouvons faire l'hypothèse que le fantasme agressif envers le père ne s'est pas formé dans l'adolescence, mais dans l'enfance, et a pu faire partie d'un processus de refoulement, nous pouvons faire l'hypothèse que les faux souvenirs sont constitués en suivant la ligne symbolique d'un refoulement. Ainsi, les faux souvenirs seraient des indices de vrais refoulements.

Ainsi, les faux souvenirs réactivent un vrai processus de défense, ce qui confirme le moi dans ses capacités défensives.

Revenons maintenant au phénomène de double conscience. Je soumetts l'hypothèse que, devant toute situation de perception, entre autre la perception d'un souvenir, le moi risque de vivre ce phénomène de double conscience, mais, dans la plupart des cas, il ne le perçoit pas ou il ne s'en aperçoit pas, car l'indice de la sensation, la corporéité, est du côté du moi et pas du côté de la perception.

Dans ce cas, le souvenir est l'analogue des fausses reconnaissances, du déjà vu, déjà entendu, déjà raconté, " illusions dans lesquelles nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre moi ".

Mais qu'est-ce qui se passe quand l'indice de la corporéité ne la situe pas du côté du moi actuel, quand le moi doute de ses capacités de fonctionnement car le sujet éprouve que la sensation est tirée du côté du *fragment* perçu ou imposé par un autre moi, inconnu, mais signalé en négatif par son absence à une position attendue ?

Ces souvenirs trop intenses qui saisissent corporellement et psychiquement, comme si le sujet était pris par quelque chose, ne seraient-ils pas l'analogon des sentiments d'étrangeté avec lesquels " nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes " ?

Ce quelque chose serait-il autre que *l'autre personne* qui a perçu pour nous, avant nous, stimulée par notre sensation, par notre corporéité ? *L'au delà du principe de plaisir* pourrait nous donner une réponse.

1920 - Au delà du principe de plaisir

Dans ce texte, S. Freud fait la fameuse observation du *Fort-Da*. Il note que " L'enfant était passif, à la merci de l'événement mais voici, en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme un jeu (et pour un adulte, j'ajouterais, comme souvenir) il assume un rôle actif. Une telle tentative pourrait être mise au compte d'une pulsion d'emprise (*Bemächtigungstrieb*) qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir. Et il continue : " Nous en venons donc à nous demander si la poussée à élaborer une expérience impressionnante et à assurer pleinement son emprise sur elle peut bien se manifester de façon primaire et indépendamment du principe de plaisir. "

Si nous gardons notre terminologie du début et nous appelons le jeu un " souvenir joué " et le souvenir perçu uniquement psychiquement, un " souvenir nommé ", nous dirons que l'emprise serait un mécanisme (inné, appris) pour gagner de l'emprise sur l'objet, de l'emprise sur le souvenir traumatique et sur l'affect qui l'investit (cf. Laplanche et Pontalis, *in : Vocabulaire de la Psychanalyse p.366*. " L'emprise sur l'objet (celui-ci étant sous forme symbolique à l'entière disposition du sujet) va de pair avec la liaison du souvenir traumatique et de l'énergie qui investit celui-ci ").

Avec la répétition du jeu ou l'imposition du souvenir, une sorte de scission de la personne s'installe :

- a) une partie de la personne se sent prise par le jeu et le souvenir et est obligée de l'agir comme son moteur ;
- b) une autre partie veut reconnaître ce jeu et ce souvenir comme sien, un produit dont elle serait le créateur.

La situation commence avec une prévalence de la situation de l'emprise du jeu et du souvenir sur le sujet. Pour passer à la seconde situation, et que le sujet devienne " maître de la situation ", il faut un déplacement de l'énergie investissante du côté du moi, et ceci sous la forme de la sensation, de la corporéité somatique et psychique du sujet.

Les moyens disponibles sont :

- 1) L'abréaction de la force de l'impression. Nous retrouvons ici la vieille solution économique, la solution du " pauvre ", car elle n'a un effet que dans l'immédiat, sans pourtant arriver à se consolider.
- 2) Un gain de plaisir qui s'obtient par le passage de la passivité de l'expérience à l'activité du jeu, du souvenir.

C'est ici une transformation importante, charnière, car le passage à l'activité signifie le passage à la place de l'autre personne inconnue, énigmatique, démarquée par le négatif, qui avait emprise sur lui et lui faisait " jouer ce truc ".

Les investissements supposés, attribués à l'autre personne, pour son fonctionnement, se tournent, se détournent, se (re)tournent sur le sujet pour son propre fonctionnement. C'est l'investissement de la mécanique psychique du sujet au détriment de la mécanique de l'objet. C'est le détournement narcissique que S. Freud (1910) décrit dans " *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* ", quand l'investissement de l'objet se détourne et devient investissement du moi de l'enfant. Serait-ce le processus qui a lieu dans ce que J. Lacan appelle le stade du miroir ?

- 3) Une fois que l'abréaction des affects liés à l'impression et le détournement des investissements sur la per-

sonne du sujet sont opérés, il y a contrôle, dans l'immédiat, dans le présent, dans l'actuel, de la situation par le sujet.

L'assise est créée par " l'issue finale ", celle d'une " esthétique d'orientation économique ". Freud affirme que par le jeu, l'imitation artistique et le souvenir, " il existe plus d'une voie et d'un moyen pour que ce qui est en soi déplaisant devienne l'objet du souvenir et de l'élaboration psychique ".

Si le patient, incapable de se souvenir du refoulé " est obligé de répéter le refoulé dans le transfert comme expérience vécue dans le présent au lieu de se le remémorer comme un fragment du passé (ce que préférerait le médecin)(...) la compulsion de répétition ramène aussi des expériences du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui, même en leur temps, n'ont pu apporter satisfaction, pas même aux motions pulsionnelles ultérieurement refoulées.(...) La compulsion de répétition, qui nous apparaît comme plus originaire, plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart " ramène " *les traces d'excitations* externes (ou vécues comme externes)... assez fortes pour faire effraction dans le pare- excitations " que la cure cherche à mettre à son service.

S. Freud nous dit que la compulsion de répétition est tirée de son côté par le moi qui est solidement attaché au principe de plaisir. Cette opération n'est possible pour une partie du matériel qu'à travers le psychisme de l'analyste et de son moi attaché au principe de plaisir, car pour ce matériel il n'y a pas chez le patient d'appareil psychique capable d'opérer la transformation.

Ce matériel, sous forme de souvenirs et d'actes imposés, joués, répétés, je vais essayer de montrer qu'il est constitué de ce qu'on appelle des *signifiants formels et signifiants de démarcation*, créés par le sujet ou imposés à lui de façon énigmatique par l'autre.

Si je résume la machine à fabriquer des souvenirs à partir de S. Freud, je peux tirer quelques grandes lignes :

- 1) La " fabrication de souvenirs " n'a rien à voir avec l'existence réelle d'un souvenir. Le souvenir peut être

encore un moyen défensif de la part de la psyché pour s'éloigner de l'état actuel des choses qui lui sont déplaisantes (étranges, étrangères, inconnues, informes).

2) Le souvenir est de l'ordre de la défense basée sur la temporalité, qui fonctionne dans la direction du passé sous la forme du souvenir et dans la direction du futur sous la forme de l'espoir (très enraciné dans le trauma non élaboré comme l'a montré Anna Potamianou, 1992).

3) Le refoulement est la grande machine d'absorption-transcription des souvenirs élémentaires gênants dans les grands schémas élémentaires préexistants. Ces éléments peuvent être antérieurs ou postérieurs au refoulement dans lequel ils trouveront leur inscription. Dans le schéma du refoulement peuvent être inscrits, organisés des éléments psychiques qui ne sont pas sous l'égide du plaisir.

Le chemin sera ouvert s'il y a une similitude affective, figurative ou symbolique qui permette la liaison avec le schéma du refoulement.

4) Pour que l'élaboration psychique soit possible deux conditions sont nécessaires :

- a) Que la chose à traiter soit à la surface psychique, c'est-à-dire qu'elle ait une forme qui soit compatible avec le fonctionnement psychique.
- b) Qu'un appareil psychique soit investi dans sa capacité de métabolisation, signifiée par les sensations, la fonction de sentiment de corporéité qu'elle provoque.

Je dis " appareil psychique " et pas " appareil psychique du sujet " car cela peut être aussi l'appareil psychique de l'autre, ou même l'appareil psychique commun qu'ils se partagent hallucinatoirement.

Les signifiants formels, de démarcation et énigmatiques : leur nature et leur destin

Dans le matériel de tous les patients, mais avec une prépondérance impressionnante continue chez quelques-uns, temporaire chez d'autres, durant des périodes ou moments de régression, il y a une suite d'éléments caractérisés par leur persistance et leur

tendance à la répétition, leur incongruité, leur déconnection, leur déliaison, non-liaison avec le contexte, leur force de s'imposer dans la réalité psychique ou extérieure qui réactive le sentiment d'étrangeté, les processus de double conscience, de dépersonnalisation, soit du patient, soit de l'analyste, sans que l'analysant vive ce type de phénomène (double conscience, dépersonnalisation).

Guy Rosolato les a décrits sous le nom de *Signifiants de démarcation énigmatiques* et D. Anzieu, en les étudiant, les a reliés avec ses *Signifiants formels*.

Les signifiants de démarcation sont les éléments de toute représentation non verbale, précurseurs de la représentation de chose. On peut les assimiler à l'élément *beta* selon Bion (1963). Ils s'originent dans la petite enfance et sont antérieurs à l'acquisition du langage. Produits sous la tension exercée sur les premiers systèmes sémiotiques, qui constituent les conditions d'accès au langage et aux représentations de mots, ils dénotent l'existence des expériences traumatiques douloureuses et sont sources d'altérations dans l'exercice de ces systèmes.

Par rapport à leur typologie formelle, ils pourront se distinguer en signifiants de configuration, signifiants concernant les changements de forme, signifiants représentant psychiques des pulsions, de forme d'organisation du soi et du moi, signifiants représentant de choses, signifiants représentant de l'espace, des états du corps en général, des contenants psychiques. Leur organisation est analogique, en opposition avec l'organisation du signifiant linguistique qui est digitale. Ils sont constitués d'images proprioceptives, (tactiles, coenesthésiques, kinesthésiques, posturales) et quand ils se présentent sous forme langagière, leur syntagme verbal est construit d'un sujet grammatical et d'un réfléchi. Le sujet est souvent une forme physique isolée, un morceau de corps vivant, pas une personne entière, pas une scène. Ils dénotent une transformation géométrique ou physique d'un corps, une déformation, une construction de la forme sans spectateur et ressentie par le patient comme étrangère à lui-même ; une situation de confusion du dedans et du dehors. Une confusion entre l'imaginaire et le réel.

Rosolato dit que la traduction des signifiants de

démarcation énigmatiques en des signifiants linguistiques grâce à la parole est la fonction majeure de la psychanalyse.

Le premier modèle de traduction est pour lui donné par la situation de l'*infans*, c'est-à-dire l'interaction continuelle entre les sensations chargées d'un impact perceptuel, les réponses initiales innées de l'enfant, l'attention (attraction !!) anticipatrice de la mère sur les signifiants de démarcation.

Par cette organisation, l'enfant organise progressivement la mise en mémoire des premiers signifiants de démarcation, tout d'abord énigmatiques et mis au service de l'autoconservation (G. Rosolato mentionne J. Laplanche) avant d'être liés à la satisfaction. Le schème général pour la transformation est l'oscillation métaphoro-métonymique. La métaphore est une substitution de signifiants entre deux chaînes de signifiants ; elle a un effet de non-sens capable d'inclure la relation d'inconnu, qui par la suite provoque un effet de sens polyvalent, inépuisable, projectif, évocateur, poétique, aboutissant à la fondation d'un symbole une fois que la métonymie opérera et établira une étroite correspondance entre signifiant et signifié.

Pour D. Anzieu, le signifiant formel s'inscrit dans le cadre d'une exigence fantasmatique originaire, un moi-peau confronté à une *imago* maternelle gravement conflictuelle, un clivage de l'image maternelle ; il tend à s'imposer sous forme d'un vécu hallucinatoire dans un état crépusculaire, intermédiaire entre la veille et le sommeil, un cauchemar éveillé. Son interprétation s'intègre dans le travail plus général de l'interprétation psychanalytique des contenants psychiques, qui est différente de l'interprétation portant sur les contenus. L'attention et l'interprétation portent sur les distorsions du cadre psychanalytique, qui aurait une analogie avec les enveloppes psychiques. La description de la configuration particulière des enveloppes (même non-verbale) permet l'interprétation des altérations de l'espace psychique et des fonctions du moi.

Pour Micheline Enriquez ces traces ineffables d'impressions précoces créent un ensemble disparate d'inscriptions, un réseau maillé de barrières de contact dont ni la liaison, ni la maîtrise ne sont à la portée du sujet et qui n'est restituable au patient que par

l'analyste grâce à un appel à l'imaginaire déductif. Pour elle, l'ensemble de ce type de travail proposé par les analystes s'enracine dans les positions freudiennes exprimées dans " Constructions en analyse " (1937). Elle insiste sur le fait que les constructions en analyse tirent leur efficacité de leur potentiel figuratif. Il lui paraît nécessaire, lorsque nous proposons au patient une construction-reconstruction d'un moment, à nos yeux significatif de sa préhistoire, de lui communiquer comment nous nous représentons visuellement ce qu'il nous dit être justement pour lui incommunicable et constituer un blanc dans son histoire et son psychisme.

La force de conviction sur laquelle insiste tant S. Freud est en grande partie liée au support figuratif donnant l'image d'un vécu du corps relié à un affect, sur lequel l'analyste s'appuie pour proposer sa construction-reconstruction d'un passé jusque-là inconnu.

L'amnésie infantile n'est pas pour autant totalement levée ; or, une partie de ce qu'elle recèle d'inconnaissable est devenue imaginable, partiellement pensable, interprétable dans le système mnésique obéissant aux processus secondaires.

Par le biais de la construction, le sujet a accès à une partie de lui-même dont il était jusque là séparé.

Pour Jean Laplanche, le premier souvenir est comme une bombe à retardement qui serait déclenchée par quelque chose venant de l'extérieur. On ne trouve ici aucune rétroactivité.

D'après Jean Laplanche, il y aurait dans le *corpus* freudien deux courants :

- un courant progressif, basé sur le déterminisme du développement psychique ;
- un courant régressif, basé sur l'herméneutique.

S. Freud serait plutôt tenté par le premier, basé sur le sujet et son travail psychique.

En complétant S. Freud, Jean Laplanche introduit l'*autre -adulte*, présent dans le cas de la séduction originaire, et ce que l'adulte plante. " Ce message énigmatique, quelque chose qui va dans la direction du passé vers le futur, de l'autre à l'individu en question, de l'adulte vers le bébé, ce message est alors

retraduit en suivant une direction corporelle tour à tour rétrogressive et progressive (en accord avec mon modèle de traduction, détraduction, retraduction) " (Jean Laplanche, 1999).

Nous voyons la persistance d'une terminologie et d'une logique qui renvoient à la langue, même quand les auteurs (Anzieu, Rosolato) insistent sur le fait que leur usage du terme de " signifiant " ne correspond pas au contenu conceptuel du " signifiant linguistique ". Nous ne nous doutons pas que cette nomination veut inscrire ces traces dans une perspective progressive et dans une perspective herméneutique, toutes les deux visant à la traduction des traces en représentations de mots. Les gains sont sûrement importants, mais nous ne pouvons pas ne pas suivre J.-B. Pontalis dans son scepticisme concernant l'éventuelle dévaluation de la fonction du langage : " Quand Freud est à la recherche de la représentation inconsciente pathogène, il vise bien ce point asymptotique d'où émanent les traces. D'où la question : quand Lacan assimile la représentation à la trace, c'est-à-dire tend à effacer tout ce qui dans la représentation serait reliquat d'image, mais aussi ce qui en elle vise à " rendre présent ", puis quand il réduit la trace au " signifiant "- qu'il soit identifié comme verbal ou, surtout chez certains disciples, comme non-verbal ne change rien à l'affaire - n'y a-t-il pas là, en fin de compte, malgré les apparences, une dévaluation de la fonction du langage ? Le paradoxe de l'écriture c'est qu'elle ne cesse de fortifier l'empire des signes pour, dans le même mouvement, en récuser la tyrannie. Pour célébrer ce qui est en deçà, au delà des frontières dudit empire " (*La force d'attraction*, p.99).

Comment faire ? Fr. Gantheret (1996) propose que l'analyste dé-signifie quelque chose du matériel psychique en le coupant des connexions de la chaîne signifiante. La création de ce vide autour est un acte de dé-signification qui fait de ce morceau dé-signifié un signifiant qui a perdu son signifié et qui, à ce moment-là, déconnecté, laisse percevoir l'énigme qui l'habite. Et, dans ce cas, ce n'est pas forcément le référent (l'objet réel) qui se présente sur la scène psychique.

En prolongeant sa pensée, je dirais qu'il y a deux choses qui se présentent sur la scène psychique :

1) La pulsion à l'état pur, créatrice et destructrice, en quête de liaison, que l'analyste, en suivant la pensée de Pierre Fédida, aurait intérêt à ne pas trop se précipiter à lier par le biais d'une interprétation, avant de permettre au sujet de vivre cet état de tension qui le terrorise mais à la fois le valorise narcissiquement du fait qu'il se vit, il se reconnaît comme la source de cette force.

2) La trace de la rencontre avec le référent, c'est-à-dire la trace de la rencontre de la pulsion avec l'objet partiel. S. Freud nous dit que la pulsion re-trouve l'objet, c'est-à-dire qu'il y a une certaine prédisposition pour une certaine qualité présente dans l'objet. Quand dans la rencontre ce caractère de retrouvailles ne se confirme pas, quand il y a une certaine étrangeté, c'est parce que l'objet total (la mère) est incapable de s'ajuster et de métaboliser le surplus de l'excitation à travers des représentations. La trace reste sans suite psychique, elle n'a que le statut d'une trace perceptive (A. Potamianou, N. Nikolaidis, 1995). Dans cette forme d'extériorité (car, pour le monde psychique, la perception vient toujours de l'extérieur) et d'étrangeté (car la perception n'est pas encore liée à des morphèmes psychiques, comme la représentation ou le fantasme) la trace perceptive se réactive dans des moments critiques de la vie ou de l'analyse du sujet, dans une répétition qui tente à amorcer sa métabolisation et son inscription psychique (perception - représentation - fantasme - pensée - trace mnésique).

Des mots sont proposés par l'analyste. Le plus souvent, à un moment, un mot déconnecté du reste, venant des dires du patient, ou un mot qui perce le seuil de la conscience hypothétique de l'analyste (M. Gribinski, 2000) et qui exige d'être prononcé. Il est prononcé.

À cet instant, le mot n'a pas une fonction sémantique. Il a comme fonction ce que André Green nomme par sa formulation " le mot désendeuille la chose ". C'est la première fonction du mot de remplacer l'objet absent ; à ce niveau, le mot est une entité matérielle, une chose à la place d'une autre chose. Autrement dit, les mots, à ce niveau-là, ont le statut de représentations de choses avant qu'ils deviennent des représentations de mots, c'est-à-dire des représentants de sens.

Dans ces moments critiques, la langue est réactivée dans son état le plus originare - nous pouvons citer les commentaires de Freud sur le langage des schizo-phrènes, mais aussi l'œuvre de von Humboldt (1836) et la linguistique qui s'intéresse au référent - représenter le monde avant de lui donner sens.

Le mot donne forme à la chose et l'action de la forme (Laurence Kahn, 2001) ouvrira les possibilités d'une élaboration soit dans le sens de la figurabilité soit dans le sens de la sémantique. Il peut prendre le label de l'image ou du signifiant.

C'est la situation originare, la situation au sein, qui, d'après Guy Rosolato, est la situation qui met en jeu un accord de sens pour composer les représentations. Ici " sens " signifie à mon avis " direction " et pas " concept ", " énoncé ". La situation au sein est la situation du clivage potentiel :

1) Dans le domaine de la langue, car il se peut qu'il y ait désintrinsication de deux fonctions de la langue, celle de représenter le monde et celle de donner sens au monde.

2) Dans le domaine de la sexualité, la clivant en ce que nous nommons sexualité archaïque (prégénitale) et sexualité génitalisée (œdipienne). Le sein la figure, étant le signifiant le plus transformable dans la traversée des différentes phases d'organisation psychique et l'attracteur par excellence pour ramener les expériences archaïques à des fantasmes génitaux inscrits dans la problématique œdipienne et de castration. C'est la fonction structurante de présenter et de représenter la trace immémorable, afin qu'elle trouve par le biais du refoulement une place dans la mémoire historisée, c'est-à-dire la mémoire mémorable du sujet. Cette fonction structurante se situe aux antipodes de la fonction déstructurante du sein comme pôle d'attraction des éléments psychiques, afin de les présenter à l'état primordial, sans connexion, comme choses.

Le matériel se référant au sein en tant que fonction et objet présente souvent une perplexité telle qu'il est difficile pour l'analyste de se décider sur la voie à suivre, sur le choix du pôle génital ou archaïque à potentialiser par la forme et le contenu de son interprétation.

Il n'y a pas de règles, mais à mon avis il y a une réponse qui émane de la situation contre-transférentielle. Tant que je pense que la situation d'emprise est exercée sur mon psychisme par l'analysant afin de contrôler et avoir à son service un appareil psychique qui fonctionne, je considère qu'il existe la condition de base qui permet l'engagement dans la voie régressive et déstructurante. L'emprise nous permet la stase dans l'informe (d'après D. Winnicott) et le déroulement de l'analyse.

" *Analysis* ", d'après Aristotle, c'est " ramener les schémas imparfaits à des schémas simples ou parfaits.

Epilogue

Le travail sur le souvenir ne m'a pas amené à la mémorisation mais à la question de l'actuel, du présent dans la vie psychique. Ceci, par l'examen de ces " choses-là ", de ces " traces-là ", signifiants sans signifié, qui demandent leur présentation, leur représentation dans le présent pour entrer dans la trame du temps et advenir à devenir souvenirs d'un temps passé. Pour qu'une telle transformation soit possible il faut vivre le présent comme une passion avant qu'il devienne connaissance. J.-B. Pontalis (1990) indique la condition nécessaire : " accueillir le présent comme un don plus que comme survivance ".

Bibliographie

- ANZIEU, D., "Les signifiants formels et le moi-peau, " in ANZIEU, D.(édit), *Les enveloppes psychiques*, Dunod, Paris, 1987, p.1-22.
- AULAGNIER, P., *La violence de l'interprétation*, P.U.F., Paris, 1975.
- BION, W. R.(1963), *Eléments de psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1979.
- CHOMSKY, N., *Aspects of the theory of syntax*, M.I.T. Press, Cambridge, Mass, 1965.
- ENRIQUEZ, M., "L'enveloppe de mémoire et ses trous," in ANZIEU, D.(édit), *Les enveloppes psychiques*, Dunod, Paris, 1987, p.90-113.
- FREUD, S.(1898), "Sur le mécanisme psychique de l'oubli," in Freud, S., *Résultats, idées, problèmes I*, P.U.F., Paris, 1984.

- FREUD, S. (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, Paris, 1927.
- FREUD, S. (1914), "Remémoration, répétition, perlaboration," in Freud, S., *La technique psychanalytique*, P.U.F., Paris, 1953.
- FREUD, S. (1920), "Au delà du principe de plaisir," in Freud, S., *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1981.
- FREUD, S. (1936), "Un trouble de mémoire sur l'Acropole," in Freud, S., *Résultats, idées, problèmes II*, P.U.F., Paris, 1985.
- FREUD, S. (1937), "Constructions dans l'analyse," in Freud, S., *Résultats, idées, problèmes II*, P.U.F., Paris, 1985.
- GANTHERET, Fr., *Moi, Monde, Mots*, Gallimard, Paris, 1996, p. 188-9.
- GRIBINSKI, M., "La conscience hypothétique," *Le fait de l'analyse*, n°9, Automne 2000, p. 207-232.
- KAHN, L., "L'action de la forme," *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, n°59, Janvier 2001, p. 13-95
- HUMBOLDT, W. (von) (1836), *Ueber die Verschiedenheit des Menschlichen Sprachbaues*, trad. angl. *Linguistic Variability and Intellectual Development*, University of Pennsylvania Press, 1971.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1967, p. 366.
- LAPLANCHE, J., "Notes sur l'après-coup," in LAPLANCHE, J., *Entre séduction et inspiration : l'homme*, P.U.F., Paris, 1999.
- PONTALIS, J.-B., *La force d'attraction*, Seuil, Paris, 1990, p. 99.
- POTAMIANOU, A., *Un bouclier dans l'économie des états-limites*, P.U.F., Paris, 1992.
- POTAMIANOU, A., *Processus de répétition et offrandes du Moi*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris, 1995.
- ROSOLATO, G., "Destin du signifiant," *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°30, 1984.

Jean Guégan

Cher Athanassios,

L'argument des Débats du Samedi, pour cette année, nous invite à réfléchir sur ce matériau, tellement " banal ", tellement inscrit dans la vie de chaque instant, qu'est le souvenir. Je dois dire que non seulement ce mot ne se laisse pas attraper et triturer si facilement mais qu'ensuite, il est bien difficile de se débarasser de sa présence.

Le titre de ta conférence et ton argument m'ont d'abord surpris et un peu inquiétés, en tant que discutant, car je ne disposais que des textes de référence et de quelques éléments provisoires de ton travail, j'ai donc dû reprendre plusieurs fois, et jusqu'à ce jour, ce que j'avais écrit ; dans cette attente, j'ai vagabondé de manière très périphérique, vers des terrains moins ensoleillés que les tiens, mon commentaire et ma discussion s'en ressentiront dans leurs flottements.

En prenant connaissance de ton texte achevé, j'ai saisi un mouvement de pensée, avec cette insistance de la référence à l'actuel de la vie psychique, plutôt qu'à ce qui concerne la mémoire, ce qui permet à des concepts parfois assez différents de s'articuler entre eux, de s'articuler à la théorie freudienne et à la situation analytique clinique.

Toutes sortes d'interrogations surgissent à propos du concept de " souvenir ".

Qu'est-ce donc, un " souvenir ", dans la vie courante ou dans une création littéraire ou dans une cure psychanalytique ? De quoi est-il constitué, peut-on à ce propos parler d'images mentales, d'images mnésiques, et ce contenu est-il assimilable à des traces mnésiques, des signifiants de démarcation, des signifiants formels dont tu reprends la description ?

Quels rapports pouvons-nous rechercher entre le souvenir, le figural et la figurabilité d'un côté, et de l'autre l'inscription corporelle, la corporéité ?

Est-ce que les souvenirs ne sont que vestiges de perceptions entreposées dans notre passé mémorial, et à quoi servirait alors leur survie ? Ou alors, et c'est évidemment plus intéressant, ce que l'on nomme souvenir serait-ce qui se re-constitue dans le moment furtif de la souvenance, dans une convergence de traces, de sensorialité, de signifiants, dans l'attraction des formes et dans la rencontre du langage ? Sa fonction serait principalement dans l'actuel et pour une élaboration future.

Trois axes de discussion pourraient se dégager... : c'est ce que je choisis en tous cas... Souvenir et mémoire, souvenirs comme défense, souvenir et fantasme.

Souvenirs et mémoire

" Il ne fait de doute pour personne que les expériences vécues de nos premières années d'enfance ont laissé des traces ineffaçables à l'intérieur de notre âme ; mais lorsque nous interrogeons notre mémoire pour apprendre quelles sont les impressions sous l'action desquelles nous sommes destinés à demeurer jusqu'à la fin de notre vie, ou bien elles ne livrent rien, ou bien elles livrent un nombre restreint de souvenirs à l'état isolé d'une valeur souvent problématique et énigmatique ", écrit Freud, en 1899 dans " Des souvenirs écrans " (" des souvenirs couverture " suivant la nouvelle traduction).

Le texte de Freud sur les " Souvenirs-écrans " contient déjà une bonne part de ce qui nous concerne aujourd'hui, il nous incite à considérer avec beaucoup de réserves ces souvenirs qui nous sont rapportés, issus d'une mémoire qui se constitue de l'oubli alors que persisteraient par ailleurs ces traces ineffaçables tellement difficiles à conceptualiser.

On peut reprendre alors l'idée de ces deux mémoires.

La mémoire mémorable, oublieuse, qui pourrait être décrite comme une amnésie organisée, lieu de l'oubli et du trou de mémoire ; elle est historicisante, et produit le foisonnement des souvenirs " habituels " historisés, elle est continuellement transformée sous l'effet des processus secondaires, les refoulements secondaires, nous sommes dans les zones conscientes et préconscientes.

D'autre part, il y aurait cette mémoire immémorable, inoubliable (selon l'expression de Michèle Enriquez), théoriquement non liée, faite de traces ineffaçables et qui selon cet auteur dateraient d'avant le refoulement. Pratiquement son fonctionnement ne se ferait connaître que de certains indices, plutôt actes que réminiscences et surtout au travers des constructions de l'analyste.

Ce que tu désignes comme " souvenir joué " se situerait, je crois dans ce registre. C'est évident, mais il convient de rappeler qu'une activité de mémoire qui se traduit en actes sans aucun souvenir lorsque la résistance (transférentielle) est trop importante, est un point très important du texte de Freud " Remémoration, répétition, perlaboration ", mais reste là dans la dynamique du refoulement et d'une mémoire univoque.

Maintenant, je sors un peu du sujet mais tu en es responsable. Concentré sur l'idée du souvenir, et dans l'attente de plus de précisions de ta part, je me suis précipité sur une formulation de ta première lettre que tu sembles avoir malheureusement mis au rebut... " Les souvenirs rudimentaires " ; je n'ai pas le temps d'en parler vraiment mais le rudiment qui désigne aussi bien l'organe vestigial témoin de la phylogenèse, que l'outil de notre préhistoire est terme précieux à associer au souvenir. Le rudimentaire, c'est aussi une préoccupation de l'art contemporain (voir les mises en scènes de pièces d'E. Bond, les installations de J. Beuys, de Louise Bourgeois ou de Mario Merz...). Et ceci m'a insidieusement conduit à cet autre souvenir, l'objet souvenir, le tout à fait économique et kitsch (donc ce qui " imite l'effet de l'art " selon Clément Greenberg). Le reste serait trop hors sujet, mais j'ai retenu cette idée de la figure rudimentaire et de l'imitation de l'effet en pensant aux conséquences étonnantes de certains de ces petits événements à potentiel figuratif du quotidien des séances d'analyse et qui

fonctionnent parfois avec l'efficacité d'un support figural tel que pourrait le donner une construction de l'analyste.

Souvenir et défense

De par son extrême plasticité, le recours au souvenir, sa mobilisation, apparaît comme une des modalités les plus simples, les plus économiques du moi, comme défense contre le déplaisant, l'étrange, l'informe, le risque de violence de la déliaison d'un instant (Il ne guérit pas, mais soulage). Tu développes ce point à plusieurs reprises.

À propos du texte sur l'oubli du nom de Signorelli, lorsqu'il est question de cette " vivacité sensorielle " particulière du souvenir de l'autoportrait du peintre, tu évoques l'effet du souvenir comme réponse défensive à la tendance à la régression formelle. Il faut remarquer l'effet de saturation chaotique, déliant, des fresques de Signorelli dont se dégage par contre avec une particulière vivacité le portrait du peintre et comment il s'offre à Freud comme souvenir défensif permettant un processus de liaison. Les souvenirs-écrans possèdent aussi souvent cette qualité de neteté et même d'hyperréalité ou pour reprendre le terme de Jean-Claude Arfouilloux de " surréalité ", dans ce qu'il décrit comme un effort de liaison de tous les fragments mnésiques dans le but de recomposer la figure de l'objet manquant.

Cette fonction défensive du souvenir me semble cliniquement importante, autant en ce qui concerne cette qualité sensorielle particulière, que le recours dans l'activité psychique de certains patients à un surinvestissement quantitatif de la mémorisation. Ayant un fonctionnement qui rappelle celui des " génies calculateurs " et de leur étrange utilisation des formes figurées qui les entourent. Il s'agit souvent de patients qui évoquent des relations maternelles extrêmement intrusives et qui se sont organisés dans l'isolement d'une sorte de comptabilité extrêmement précise de nombreux actes de leur vie, on s'apercevra parfois évidemment que la succession de séances fera l'objet (pour une période limitée au mieux) de la même activité répertoriante défensive.

Le caractère défensif du souvenir est bien illustré par le parcours du plasticien Christian Boltanski. Bien antérieurement à ses œuvres actuelles que l'on peut com-

prendre comme un lieu de mémoire, il a longtemps rusé avec la souvenance, présentant ses photos d'enfance avec sa présence anachronique sur la même scène, des souvenirs personnels toujours falsifiés ou des textes comme cette scène paradoxale du futur antérieur :

" reconstitution d'un accident qui ne m'est pas encore arrivé et dans lequel j'ai trouvé la mort ".

Souvenirs et fantasmes

Lorsque le matériau qui constitue le souvenir est déconstruit au travers de notions telles que les signifiants formels et les signifiants de démarcation énigmatiques, de même, lorsque que, suivant la théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche, est évoqué le primat de l'autre et le modèle traductif et tout ceci en rapport avec l'irruption dans une cure de ces éléments " archaïques " qui paraissent non historicisés, peu liés, sinon déliés, je me suis demandé si les scènes respectives du souvenir et du fantasme pouvaient encore se distinguer.

Si l'on s'en tient à la formulation de Freud, il distingue toujours nettement ce qui appartient aux souvenirs des impressions et événements vécus et ce qui appartient aux fantasmes, actes purement intérieurs. Je crois qu'il faut s'en tenir à une notion de fantasme comme scénario de réalisation de désir et qui s'organise à partir de l'accès à la symbolisation du langage selon le schéma : sujet, verbe, complément d'objet. Ceci ne peut cependant exclure que des souvenirs se tissent de contenus fantasmatiques.

En ce qui concerne le souvenir, contrairement au fantasme, il y a toujours une référence à une extériorité, à la dimension de l'événement même si cet événement est très tenu ; ce peut être l'expression isolée d'une odeur ou d'une couleur, peut-être parfois réduits on pourrait dire " simplement " à des représentations analogiques minimales qui peuvent être d'avant le langage, des signifiants de démarcation.

Le souvenir reste ainsi le représentant d'une catégorie qui se réfère à la réalité (ce qui n'en donne pas pour autant la preuve). Si l'on maintient cette notion, on ne peut éluder l'existence et l'importance du moment perceptif dont le modèle visuel est exemplaire. Ce

temps est complexe et engage déjà l'ensemble de l'appareil, l'image " primaire " perçue est d'emblée soumise à un faisceau de représentations inconscientes projetées et c'est une image complètement prise dans un réseau de symbolisation, donc un système de signifiants qui se trouve réintrojecté. Dans la perception, le corps est engagé dans une action.

En écrivant ceci j'ai repensé à une précision de Guy Rosolato, qui dans un des articles sur le signifiant de démarcation, souligne démarc-action et ainsi ce caractère d'acte de la dénotation signifiante.

On peut dire que dès sa constitution d'origine, un souvenir est soumis aux différentes contraintes de la vie psychique, d'emblée il est exposé aux représentants-représentations de la pulsion et aux mêmes contraintes d'une mise en sens que lors de son actualisation.

La corporéité est évoquée tout au long de ta conférence, elle est considérée par le psychisme comme une extériorité et ressort également d'un système de perception complexe.

A propos du cas clinique

" Le saint sein " : je dirai quelques mot en ce qui concerne les mouvements que j'y perçois et qui précisent ta recherche sur la nature et le destin des signifiants.

On y découvre, tout au long de la séquence choisie, comment les formes rudimentaires se forment, se déforment, se déploient dans des mouvements tangentiels avec les événements et les figures de la cure dans des constellations de signifiants des différents types (signifiants langagiers digitaux et signifiants analogiques de démarcation) .

L'acte inaugural rassemble l'un et l'autre dans un moment aigu d'action-perception avec l'émergence de signifiants visuels de démarcation et de signifiants linguistiques, il est bien dans la continuité historique d'une biographie que tu nous laisses entrevoir. Son effet semble d'ailleurs, comme souvenir du moment, prendre une direction plutôt défensive, quelque chose se serait lié pour le moi, même dans un certain désagrément pour l'analyste - ça ne guérit pas mais ça soulage -.

Mais pendant ce temps des formes massives sont en sourd mouvement, formes grises - j'imagine le point gris de Paul Klee comme intense force chaotique interne.

Alors que les signifiants linguistiques jouent assez tranquillement en surface.

A l'intérieur les formes continuent leur travail - épuisant - et se présente ce nouveau temps tangentiel, nouvelle rencontre figurative, avec cette fois éclatement de la violence des couleurs. Le souvenir d'enfance oublié apparaît et relie les choses, calmant le

jeu du sexuel infantile sur une scène actualisée que tu peux alors interpréter dans le transfert.

Auparavant, tu as repris les travaux de François Gantheret dans " Trace et chair ", ton observation clinique a ramené à ma mémoire ce qu'il avait écrit précédemment dans " L'originnaire, la métaphore inaccomplie " et cette forme, vide de signifié, je cite : " architecture tensionnelle qui est appel à un référent je la nommerai *morphème en tension*."

Henri Focillon écrit : " La vie des forme n'est pas la fugue des souvenirs " ; la fugue s'écrit à plusieurs voix, je crois.

Tendancieuse mémoire¹

Leopoldo Bleger

Le thème des conférences de cette année est, on peut le rappeler, le souvenir. L'ampleur du champ et son contour, difficile à cerner, me plongent dans un certain trouble, voire une désorientation. Car une partie de son ubiquité se dérobe sous le lexique et les notions psychanalytiques.

" Souvenir pathogène ", " souvenir-écran " ou " souvenir-couverture ", " souvenir infantile " - Leonardo ou Goethe - proclament sans ambages sa présence et pourtant la langue française assourdit le fait que le symbole mnésique, entre autres, est symbole du (de) souvenir et surtout, que la trace mnésique est littéralement trace de (du) souvenir.

L'adjectif " mnésique " donne peut-être une aura scientifique, mais ne fait-il pas obstacle à l'entre-tissage associatif ? Au-delà des définitions convenues une distinction serait aussi bien à tenter, entre souvenir et mémoire ; peut-être le titre de ces pages l'aurait-il suggéré mais l'étymologie m'en a dissuadé : la racine grecque de l'un et latine de l'autre ramènent à la même idée.²

Dans mon souvenir, des réunions comme celle de cet après-midi étaient restées " Les conférences scientifiques ". Je savais bien, pourtant, que l'intitulé avait changé depuis longtemps, pour devenir " Les débats du samedi ". C'est dans la suite d'une discussion déjà ouverte, tant par les deux conférenciers qui m'ont précédé, que par l'histoire, longue déjà, de ce thème à l'APF (et l'on en percevra aisément l'empreinte dans les pages qui suivent), que je peux me permettre de restreindre l'angle de vue.³

Si les possibilités, donc, sont multiples, le choix m'est finalement facile. Une question prend vie et se déploie lorsqu'elle se formule dans la situation même de la cure et plus précisément de la séance analytique.

Le paradigme du souvenir - et de la remémoration - me paraît être le surgissement, au cours d'une séance,

ce, d'un rêve oublié, un rêve dont on avait perdu jusqu'à la trace. Soudain, dans le mouvement de la séance, à la faveur d'une interprétation, parfois juste d'un mot relevé, réapparaissent tout à la fois la trace et le souvenir du rêve. Du reste, une autre situation me semble en être l'équivalent du côté de l'analyste.

Je vais ouvrir la porte à un patient et le rêve qu'il a raconté lors de la séance précédente me revient à la mémoire mais une partie est oubliée, et voici qu'elle réapparaît une fraction de seconde plus tard à la vue de la personne du patient.

Est-ce le geste alors : " ouvrir une porte " et " voir " qui ramènent le fragment oublié ?

On y reviendra : chacun connaît d'innombrables variantes de ces retours.

Souvenir et oubli donc, surgissement et disparition, éclipse parfois. (La singularité de la place de l'oubli aux côtés du souvenir, se retrouve dans ce fait, de prime abord étrange, que l'ouverture que Freud donne au chapitre VII de *L'interprétation des rêves* - la toute première métapsychologie qu'il ait publiée - commence par une section intitulée " L'oubli des rêves ".)

Ce premier paradigme, surtout lui, l'oubli d'un rêve et de l'avoir rêvé, restera pour moi à une place, disons, idéale, en arrière-plan de ces pages. On pourrait se

1 S. Freud, en 1899 : " Pour les indications de notre mémoire, il n'y a aucune garantie ", p. 269, GW p. 546. En 1913 : " Nul n'ignore que la conviction de posséder une mémoire fidèle n'a aucune valeur objective ", p. 72 ; GW X, p. 116. En 1925 : " Si je me méfie de ma mémoire - le névrosé le fait notamment dans une mesure frappante, mais le normal a lui aussi tout raison de le faire... ", OCF XVII, p. 139, GW XIV, p. 3.

2 Robert historique : " Mémoire , du latin *memoria*, aptitude à se souvenir " et du grec " *mimnêskei*, se souvenir ".

3 G. Brabant, *Mardis scientifiques 1994-1995* (F n° 45), S. de Lattre et A. Alexandridis, parmi bien d'autres.

demander si l'abord d'un thème, quel qu'il soit, n'implique pas de commencer inévitablement par un oubli.

Pour donner un premier aperçu : la paire " souvenir-oubli " nous importe, dans un premier temps, moins par l'opposition de ses termes que par l'espace qu'elle ouvre et les transformations qu'elle permet. Par d'autres biais, sans doute aussi pour d'autres raisons, certains oublis, il me semble, sont aussi féconds qu'un souvenir.

Le surgissement du souvenir dans la situation transférentielle, dans le mouvement ou l'immobilité de la séance, tel est le lieu que je me donne pour poursuivre le débat.

*

Ce n'est qu'au moment de la rédaction, d'une mise en forme plus précise de ces pages, que j'ai pris la mesure de l'intérêt, ou de l'attrance plutôt, que peuvent exercer les textes freudiens des premiers temps, ceux, justement, de l'émergence. (On aura à revenir, à plus d'une reprise, sur cette question de l'attrance, de même que le motif secondaire vient rejoindre le motif central d'une trame).

Les conditions de la cure sont, on le sait, inséparables des conditions de surgissement de la psychanalyse elle-même. Dans le chapitre sur la " Psychothérapie de l'hystérie " (nous sommes en 1895), il est question des représentations pénibles, et ces représentations pénibles " sont de celles, écrit Freud, qu'on préfère oublier ". Cette représentation " rejetée hors du conscient et hors du souvenir, poursuit Freud, ne laisse, en apparence du moins, nulle trace. Mais cette trace devait subsister "4. Avant même que la formulation ne vienne à s'énoncer pour revendiquer sa place, le mot qui s'imposera par la suite semble émaner de la plume même de Freud.

Histoire bien connue, maintes et maintes fois rapportée. Une solution s'imposait tant par son élégance que par l'exigence d'une logique presque scientifique : reproduire la scène ayant causé le mal, telle quelle, et que cette reproduction de la première fois rende possible une nouvelle issue. Homologie donc entre la " première fois " et sa " reproduction " : l'occasion de la formation du symptôme devait également

constituer celle de sa dissolution ; les conditions mêmes qui avaient provoqué le symptôme étaient celles qui devaient le défaire.

Certains textes, de Freud mais pas seulement de lui, de même que ce chapitre de 1895, ne semblent écrits que pour fixer une théorie ou un modèle au moment même où leur temps est révolu. L'analogie avec certains aspects de la cure semble directe : convoquer les esprits pour qu'ils disent leur mot et qu'ils disparaissent enfin. Mais une telle version est davantage celle du fantôme que celle du fantasme.

Donnons ici une formulation abrupte : c'est au moment où il faut renoncer à la matérialité du souvenir pathogène que la trace même de cette opération s'inscrit sur un autre plan, et avec une tout autre matérialité, celle de la notion théorique : du souvenir à sa trace.

À la place qu'occupait jusque-là le " souvenir pathogène " - qu'il s'agissait de faire apparaître et disparaître dans le même geste grâce à la force théâtrale de la scène - viendra dorénavant, mais sur un tout autre plan, et pour ne plus en être délogée, la trace du souvenir, la trace mnésique. Comme si la notion théorique, devant la complexité de la clinique, ne se laissant pas transcrire terme à terme dans l'élaboration de la pensée, et, due à quelque chose d'autre que le jeu multiplicateur d'un nombre limité d'éléments, venait se situer en amont, en un lieu d'hypothèse et de nécessité de l'inférence.

C'est donc sur le chemin qui va de la " reproduction de la première fois " à la trace mnésique, que la création d'un espace non-hystérique pour l'hystérie a lieu, mais pas uniquement pour elle : un espace où la sexualité perd de sa théâtralité pour se donner une autre intelligibilité.

Dans un recueil récemment publié, Jean Schimeck démontre à quel point la matérialité du souvenir pathogène relevait, déjà en ces années-là, d'une construction de l'écoute. Il dessine un Freud persuadé de la réalité des faits, une conviction que, dans ce même recueil, Ilse Grubrich-Simitis retrace tout au long

4 S. Freud, 1895, fr. 226, GW I 269.

du parcours freudien. En présentant les textes de ces deux auteurs, Catherine Chabert indiquera alors "l'oscillation constante (de Freud) entre l'interne et l'externe sans pour autant renoncer au noyau de la conviction inaugurale qui, paradoxalement, pourrait être l'impossibilité ou le refus de choisir, de répondre".⁵

"Conviction" est un terme qui ne manque pas d'évoquer une pointe délirante dont on ne peut probablement pas se passer. Ici se manifeste encore l'homologie si tentante, mais cette fois entre le caractère inaugural, c'est-à-dire fondateur, de ces débuts et la "première fois" du symptôme. Remonter le chemin qui va du souvenir à la trace, est peut-être inhérent à la pratique analytique.

De ce parcours en amont, il reste un trait majeur que la scène pathogène, dès avant le rêve, amène avec elle, celui de son extrême et absolue singularité. Toutes les transmutations qu'elle aura à subir dans la pensée psychanalytique nous font peut-être oublier ce dont nous lui sommes redevables. Si généralisables que soient les mécanismes psychiques à l'œuvre, ou convaincante la prééminence de telle ou telle problématique - perte, deuil, castration -, la question du souvenir conserve toute sa capacité de nous ramener au détail.

Laissons, pour l'instant, ces quelques points en suspens puisqu'on aura à croiser leur chemin d'une autre manière ; c'est suivre le conseil de J.-B. Pontalis lorsqu'il propose de "varier les points de vue".⁶

*

Certaines cures s'installent assez rapidement dans un registre pour ainsi dire unique, où prédomine la narration des souvenirs d'une certaine période - et pas nécessairement de l'enfance -, dans d'autres c'est le récit des rêves ou des événements au jour le jour.

Certains analysants, mus par l'urgence d'un état de siège interne où le symptôme a échoué à stabiliser une certaine figuration, donnent à la situation analytique une modalité associative d'un genre qui n'est pas moins paradoxale.

À peu de chose près, il en fut ainsi pour cette personne, un peu moins de la trentaine, dont la raison de la venue en analyse était que sa bouche se tendait lors-

qu'il parlait avec les gens. Ça pouvait lui arriver à n'importe quel moment et avec n'importe qui. C'étaient des moments très pénibles, il ne pouvait alors rien dire ou presque, il était ému et l'on s'en rendait compte. Parfois ses yeux se mouillaient, ses jambes tremblaient.

Dans un intense sentiment de confusion, des maux de tête, ce sont souvent des plaintes, une sensation d'être embourbé et de n'avoir rien à dire. Mais aussi, ce sont des propos plutôt hachés, une difficulté - mais lui disait "incapacité" - à tenir un discours cohérent.

On avait l'impression que la secondarisation, ou plutôt - passez-moi le terme -, le figolage de l'élaboration secondaire manquait et qu'il n'y avait donc pas de récit dont je pouvais me saisir ; on pouvait alors prélever certaines représentations ou certains affects et tenter de les reconnecter. Bref, il n'y avait pour ainsi dire que des idées incidentes !

J'ai été un peu surpris de trouver dans le chapitre des *Etudes sur l'hystérie* cité plus haut, un énoncé de la règle fondamentale que l'on pourrait tenir pour intemporel dans l'œuvre freudienne mais, dans ce texte, associé au geste de pression de la main sur le front, visant au surgissement de la représentation pathogène.⁷ Pression et résistances sont les deux acteurs de ces *Etudes* où la fébrilité répond à la fébrilité (pour ne pas dire que par moments l'hystérie semble répondre à l'hystérie).

L'abandon manifeste du geste de la pression ne semble pas l'homologue du mouvement de la remontée du souvenir à la trace. Le chemin est encore long et certainement plus escarpé pour que la pression laisse place à la poussée de la pulsion.

5 A. Green, I. Grubrich-Simitis, J. Laplanche et J. Schimek, p. 16.

6 J.-B. Pontalis, pp. 216-217.

7 S. Freud et J. Breuer, 1895 : "Chose surprenante, il arrive très souvent que les malades - même les plus dociles et les plus intelligents - oublient la promesse qu'ils avaient faite auparavant. Ils s'étaient engagés à révéler tout ce qui leur traverserait l'esprit au moment où j'appuierais sur leur front, même si l'idée qui surgirait leur paraissait dénuée d'importance ou désagréable à dire. Ils ne choisiraient pas, ne mettraient en jeu ni esprit critique ni affectivité. Malgré cela, ils ne tiennent pas leur promesse, ce qui est évidemment au-dessus de leurs forces", p. 225, GW pp. 280-281.

Est-ce que la question du souvenir portera toujours la marque d'une pression ? Ou bien, posons la question autrement : quel régime impose le problème du souvenir, quelle pression exerce celui de la remémoration dans la séance ?

Revenons à cette analyse. Nous sommes à un moment bien plus tardif, et la parole a pu trouver une de ces modalités plus habituelles dans les cures. Voici maintenant deux séances consécutives, première séquence, puisque j'en présenterai plus bas une seconde, les différents éléments sont aussi significatifs que leur concaténation. Il ne s'agit, bien sûr, que d'une partie des associations.

Il s'est dépêché pour venir mais n'a rien à dire. Il se met alors à parler d'un film et de quelques impressions. Décidément, dit-il, il voit de la psychologie partout.

Je ne saurais expliquer pourquoi, je lui dis alors que tous les gens sont concernés par leur vie mentale, probable réponse quelque peu sociale à ce " psychologie partout " dont l'allusion m'avait parue très directe. Il associe : sa nièce, de 9/10 ans, pleure dès qu'on s'adresse à elle - voilà donc l'effet immédiat de mon adresse -, on dirait qu'elle se comporte comme quelqu'un qui a fait une bêtise, comme les enfants qui font des cachotteries.

Pendant qu'il parle de sa nièce, j'ai l'impression qu'il décrit le climat de certaines séances où il peut se montrer, lui, taquin et joueur. Envers et revers du même symptôme, que le mot " cachotterie " semble condenser.

La séance continue et voilà qu'il se rappelle une scène : il est avec sa copine à la maison, toujours chez ses parents. Il voit sa mère en train de ranger une de ses paires de chaussures, mais pas au bon endroit. Habituellement, il range lui-même ses affaires et c'est, dit-il, " nickel ", mot qu'il emploie souvent.

En voyant sa mère lui revient en mémoire que, petit, si elle ne cédait pas à ses caprices, il la menaçait de tout jeter par terre : linge, vêtements... Et il rajoute, pour le cas où je serais totalement sourd, que c'est un peu comme si on voulait faire tomber par terre tous mes livres, là dans mon bureau... À mon interpréta-

tion, qui reprend ce qu'il vient de dire, il répond qu'il n'a rien compris. Dès que l'énonciation dépasse une phrase simple du type sujet-verbe-objet, l'interprétation le plonge dans un sentiment de confusion.

À la fin de la séance, il me dit pour la deuxième fois consécutive qu'il ne pourra pas me payer ce jour-là : il est encore allé au casino - parce que, je le rappelle, il est " joueur ", et là aussi, en quelque sorte -, et qu'il y retournera le week-end prochain. Il ajoute que c'est la seule manière d'avoir de l'argent.

Au moment où le patient quitte le divan et moi mon fauteuil, je rechigne à interpréter. Ses commentaires, autant que mon interprétation, me paraissent relever d'un *acting* partagé. Avec un ton qui se veut neutre et simplement énonciatif, je cherche à éviter ce " jeu ", mais ce n'est bien sûr qu'une tentative, et je n'esquive ce " jeu " que pour mieux y tomber. Je reprends donc ce qu'il a dit auparavant sur les bêtises et la cachotterie.

À la séance suivante, il se souvient que, lorsqu'il était enfant, son père avait interdit à sa mère de lever la main sur lui. Comme sa mère ne pouvait rien faire, rien lui dire non plus (l'*acting* !), il en profitait pour lui faire du chantage. Mais il ne se rappelle pas très bien quoi au juste : peut-être lui demandait-il, lui extorquait-il de l'argent.

Survient alors une scène qu'il a déjà évoquée, et qui va s'inscrire autrement. Cette scène pourrait bien être " la première fois " du symptôme de la bouche. La famille était à table lors d'une fête religieuse et son père lui avait demandé de dire la prière. Timide et intimidé, il avait refusé, et devant ce refus, le père lui aurait donné une tape. Sa bouche s'est alors tendue : il n'a rien pu répondre.

Considérée comme un souvenir pathogène, la remémoration de la scène à table ne permettra pas, par œuvre de magie, de faire disparaître le symptôme... et fort heureusement si l'on peut dire. Enchâssé (insérée) dans la théorisation des *Etudes sur l'hystérie*, le souvenir semble en prise directe avec le symptôme.

Le moment n'est pas encore venu pour ce souvenir de perdre de sa fixité. Il restera, pour un temps, égal à lui-même, retenant dans ses rets, dans une petite

scène toute une histoire. Le souvenir ne veut pas s'en dessaisir pour la laisser apparaître complète, avec, comme on dit, ses tenants et aboutissants : car il ne resterait plus de lui qu'une coquille vide, ou plutôt une représentation désinvestie ; en effet, une fois son secret livré, le souvenir semble perdre ses attraits. Cette fixité du souvenir n'exclut nullement le mouvement des deux séances, mais le souvenir semble venir en quelque sorte s'y échouer. Parler de " mouvement de la séance " trouve ici sa limite, à moins de penser qu'il se compose, de manière contradictoire, autant de mobilité que de fixité. Mais nous y reviendrons.

Le surgissement d'un autre fragment de la scène infantile où la mère doit rester silencieuse et se tenir coite, est un fragment ravivé par certaines caractéristiques de la situation analytique, celles qui permettent d'imaginer un analyste aussi interdit que la mère. La scène du symptôme commence à acquérir une certaine densité : à une mère figurée incapable de faire ou dire, " s'oppose " celle d'un père qui impose et qui agit. Figures d'identification que ces parents, et ébauches aussi d'un pan de fantasme qui, rendus à ce point de l'analyse, prennent la forme de la paire d'oppositions : dominant-dominé, capacité-incapacité (de parole) et aussi, mais plus problématique, un qui frappe-l'autre frappé. L'expression plus directe dans la séance de la composante amoureuse donne à la situation un caractère détonnant ou, tout bonnement, conflictuel. Ici encore, c'est une pièce de monnaie dont les faces se présentent en alternance : confusion et parole, transmission brouillée et transmission " en clair ".

À entendre cette première séquence, telle qu'il est maintenant possible de la raconter, on aura peut-être senti que ce qui apparaissait pour ainsi dire en état de siège (pression) dans une toute première période de cette analyse, est toujours là, agissant d'une autre manière, sous une forme peut-être moins éloignée de ses sources pulsionnelles. Puisque ma visée reste le mouvement du souvenir, les multiples significations suggérées par cette situation clinique pourraient confondre et dérouter. Il faudrait une sorte de " neutralisation " du contenu. (C'est une des raisons, mais ni la seule, ni la plus importante certes, pour lesquelles les *Cinq psychanalyses* sont tellement fréquentées : la prise de distance qui permet de laisser pointer d'autres problématiques.)

Revenons à la séance. Alors que confusion et embarras cèdent en partie leur emprise, peut se manifester dans la cure une force agissante. Et l'on retrouve ici cette intuition de Freud, qui va s'avérer si fructueuse, du lien probablement inéluctable entre remémoration et répétition et la compulsion qui les sous-tend. L'agir, ici, sera entremêlé : d'une part, la " cachotterie " qui laisse même supposer l'intention du patient de se jouer de l'analyste - virant pour ainsi dire à l'agissement ; et d'autre part l'excitation dont la représentation " jeter à terre " et son complément " lever la main sur " semblent porteuses, aussi bien que l'insistance sur le " nickel ".

Ayant ainsi rebroussé chemin, le souvenir revient sous forme de répétition. Une répétition qui ne serait pas une reproduction. À cet ensemble véritablement noué, comme tout fragment clinique, dont je tente maintenant d'indiquer certains entrecroisements, s'ajoute une première tentative d'interprétation (" jeter les livres par terre ") qui, rendue inopérante dans la séance, fait retour sur le pas de la porte (" bêtises " et " cachotterie "). Le seuil est un rebord, mais on ignore de quel côté on se trouve. La transmutation des éléments permet de mettre en relief leur parenté, si l'on peut dire : creuset où la pression devient tour à tour contrainte, agir ou *acting-out*. (L'agir ! C'est peut-être pour cela que me venait, quelques lignes plus haut, la drôle d'idée de " neutraliser le contenu ").

Le rythme de la parole trouve par moment, comme dans cette séquence citée, celui de la règle fondamentale. Il s'agit d'une des conditions de la séance que j'ai mentionnée plus haut. Le souvenir du repas prend ici, de par sa place dans une autre suite associative, une autre valeur. Il est toujours aussi étonnant de constater qu'un souvenir déjà raconté, se modifie littéralement à l'écoute lorsque la suite associative, elle aussi, change. S'attarder sur la règle fondamentale permet, bien sûr, de mettre en évidence que, loin de se limiter au surgissement " enfin " de la représentation pénible ou d'autres éléments non encore advenus, l'assemblage des mêmes éléments en donne une signification toute autre. Ici l'ordre des facteurs altère le produit.

Mais la facette que je voudrais faire ressortir ne concerne pas tant les points de rupture du discours -

lapsus, dénégation, hors propos -, qui indiquent un retour du refoulé, et qui laissent supposer un analyste à l'affût, que la mise à l'écart plus ou moins effective de jugements de valeur, l'importance ou la banalité de ce qui vient à l'esprit, son appréciation, disons morale - bien-mal ou le si fréquent gentil-pas gentil -, ou même, à la limite, réalité-irréalité.

Un point de vue artificiel, peut-être, ou réducteur, mais qui me paraît pouvoir s'articuler avec le " conseil " de Freud sur l'attention de l'analyste en séance. L'attention " flottante ", devenue, dans la nouvelle traduction, une attention " également en suspens ", se trouve assurément au plus près de la formulation allemande, mais, en français, " ça grince " un peu.

Or, c'est aussi bien la suspension du jugement qu'une certaine égalisation des éléments en présence que l'on retrouve cette fois-ci du côté de l'analyste. L'espace ainsi ouvert se présente, me semble-t-il, comme un lieu intermédiaire.

" La prescription est (...) de porter son attention sur tout d'une égale façon, pendant nécessaire de ce qui est exigé de l'analysé : raconter sans critique ni sélection tout ce qui lui vient à l'idée " écrit Freud dans " Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique ".⁸ Dans ce passage et en contradiction avec ce qu'il veut transmettre, certains mots - " prescription ", " exige ", mais aussi " conseil ", " médecin ", " traitement ", voire même " attention " - sont cinglants. Je suis ici moins sensible à l'héritage de la méthode de la pression sur le front qu'à une tout autre forme de pression, celle qui cherche à rendre possible l'existence - et la spécificité - de la séance analytique, espace en danger d'affaissement, de collapsus.

Tirailé entre deux pôles, Freud ajoute dans le même paragraphe, et apparemment sans contradiction, que la règle " peut se formuler ainsi : tenir tous les effets ressortissant à la conscience à distance de sa capacité d'attention et s'abandonner pleinement à sa " mémoire inconsciente " (ne s'étonne-t-on pas de trouver un Freud incitant à " s'abandonner pleinement " ?). " Tenir à distance " ! Dans ce texte, à la différence d'autres, la formulation ne peut que présenter l'un à la suite de l'autre les deux extrêmes : de l'attention à la " mémoire inconsciente ". C'est peut-être une difficulté de la chose elle-même, mais ces termes

indiquent aussi les points à partir desquels s'ouvre et se déploie un lieu analytique.

Il s'agira d'envisager la séance analytique, d'une part sur le versant de l'égale valence de tous les éléments, de l'autre, sur celui d'une suspension du jugement ou, comme l'écrit Laurence Kahn, de demeurer " en marge des jugements concernant le réel ".⁹

Coïncidence ou simple détail, le motif pour lequel Freud donne son conseil concerne le genre de mémoire que l'analyste met en œuvre au cours de la séance. Peu avant les paragraphes déjà cités, il écrit : " La première tâche devant laquelle se voit placé l'analyste (...) consiste en effet à garder en mémoire tous les innombrables noms, dates, détails du souvenir (et) idées incidentes... ".¹⁰

Autre modalité, donc, de la remémoration, qu'un certain nombre de remarques de Freud semblent viser. Ici, pas d'intuition fulgurante comme celle de la répétition en tant que forme du souvenir. Ce n'est donc pas sans effort que l'on se servira de la terne notion de formation de compromis.

*

Venons-en à la deuxième séquence de trois séances de la même analyse.

Cette fois-ci, c'est l'image d'un rêve qui renvoie à la même scène. De ce rêve ne retenons que ceci : ça se passe à table. L'émergence, dans un rêve, de la représentation " à table ", permet de supposer une certaine mobilité, une figuration qui est en même temps une dé-figuration, un trajet dont le terme générique est " élaboration ". " À table " : est-ce que cela annonce une " mise à table ", une intention de dire, donc ?

Le patient évoque, à nouveau, la prière qu'il a refusée de dire la " première fois ". Par un cheminement qui m'est resté partiellement obscur, surgit alors le souvenir d'une autre prière, un psaume en réalité, qui parle - justement ! -, d'oubli ! De l'oubli d'une ville : Jérusalem. Cet homme fait partie d'une famille qui a

8 S. Freud, 1912, OCF XI, 146, GW VIII, 377.

9 L. Kahn, 2002, p. 28.

10 S. Freud, 1912, OCF XI, 145, GW VIII 376.

une pratique religieuse et il aurait été bien étonnant qu'il ne connût pas ce psaume. Mais, sur le moment, il ne se rappelle pas le libellé exact. Rompant alors avec le versant hypnotique de la séance, c'est en dehors de celle-ci, ou plutôt entre deux séances, que se complète la phrase. Manière de faire savoir qu'il n'est pas question que tous les éléments surgissent dans la séance elle-même.

À la séance suivante, il amène ce psaume, tel qu'il lui est revenu en sortant la fois précédente, et plus particulièrement un vers, celui qui stipule le châtement de l'oubli : " que la langue soit attachée au palais ". Selon lui, cette phrase décrit exactement ce qu'il éprouve le matin au réveil. On a donc là un fragment condensé dans et avec le symptôme.

De l'image du rêve " à table ", et alors que sa parole semble commencer à se " détacher " justement, à se délier, parvient une scène, unique et même scène à presque tous les repas où le père se plaint systématiquement des aliments mal cuisinés par la mère. Le père s'énerve et devient insultant, la mère se tait et lui aussi se tait, mais il est partagé devant cette scène : il supporte aussi difficilement qu'on " maltraite " sa mère que sa propre adhésion à la critique du père.

Nouvel enjeu, ici, de la parole, parole violente, et du silence, non moins violent, ou pour le dire sur un autre versant, une parole et un silence aussi excitants l'une que l'autre.

Je répète après lui sa formulation, aussi violente qu'évocatrice, singulièrement, d'une forme de " traitement " : " comme une chienne ".

Lui revient alors cette autre scène : il a 7 ou 8 ans, la mère est sur le lit de la chambre parentale, le père est en train de la battre. Son frère et lui regardent. S'apercevant de leur présence, le père intime l'ordre de fermer la porte.

Ce souvenir, évoqué de manière un peu " désaffectée ", comme en passant, sans la coupure ou le signe de gêne que marquerait, par exemple, un silence, semble venir en continuité avec les scènes à table. La séance a l'air pourtant de poursuivre son cours. Y aurait-il une modalité hystérique de l'oubli et de la remémoration dont la forme seraient la réminiscence et le symbole mnésique, le symbole du souvenir ? Modalité hystérique à la différence de la manière

obsessionnelle, qui opérerait plutôt en dé-connectant les différents éléments, empêchant à tout prix l'étincelle que produirait leur rapprochement ? Je ne peux la laisser que sous forme d'une question ouverte. Peut-être la mémoire de l'élaboration freudienne elle-même déplace-t-elle son accent de l'hystérie à sa véritable créature qu'est la névrose obsessionnelle.

À la séance suivante, la troisième, donc, de cette séquence, il raconte ce qu'on pourrait appeler un souvenir " en acte " plutôt qu'agi. Ce matin-là, il range ses affaires, il fait en quelque sorte le ménage dans sa chambre lorsqu'il s'entend dire à plusieurs reprises des insultes en arabe, les mêmes insultes qu'il entendait sa mère proférer, lorsqu'il était petit, contre le père et sa famille. Il les disait, ainsi, ce matin-là, sans en comprendre le sens. Il se souvient d'avoir menacé la mère de le rapporter au père, d'aller " tout lui dire ". Encore un moyen de lui extorquer de l'argent. Peut-être est-ce pour cela, dit-il, qu'il est tellement ordonné maintenant.

C'est comme en résonance avec la séance précédente et le surgissement d'une scène que l'on peut qualifier d'originale, que les insultes paraissent venir donner la réplique.

Une seule fois, continue-t-il, sa mère est intervenue en lui donnant une claque : il venait de lui extorquer 5 ou 10 francs. Il était très content et avant d'aller dépenser cet argent, de le " claquer ", il a commencé à lui dire que par rapport aux insultes... et là, la mère, croyant qu'il allait continuer à la menacer l'a donc giflé, alors que, justement, ce qu'il voulait lui dire, c'était qu'il n'en dirait rien au père.

" Tout (lui) dire ", " ne rien (lui) dire ". À d'autres occasions, cela a pris la forme de " raconter-ne pas raconter "... Il n'y a donc pas à s'étonner que la difficulté de parole, les mille manières dont elle peut se manifester, soit si présente dans cette analyse, peut-être moins évidente, ici, en vous en faisant le récit.¹¹

Il y a dans cette séquence, d'une part, la figuration pour ainsi dire trop massive d'un " traitement " qui ne permet que l'alternative radicale des extrêmes d'un

¹¹ " Sincérité totale contre (une) stricte discrétion ", écrit Freud, vers la fin de sa vie, décrivant les termes du " contrat " avec le patient. S. Freud (1938), 1940, fr. p. 41 ; GW p. 99.

" couple " (le ménage !) ; mais, sur un autre plan, il y a aussi une certaine mobilité des figures d'identification avec différentes possibilités, à commencer par l'opposition passivité-activité. Les " insultes " et le souvenir d'une scène où la figure de la mère réagit, m'ont paru témoigner justement d'un début de dé-composition, d'une " analyse " dans le sens premier du terme de la scène qui, dit Edmundo Gómez Mango, " fait masse ".¹² Elle est donc, ajouterai-je, à " détailler ". C'est pour-quoi, ou du moins c'est ainsi que je le lis, le court argument de présentation de cette année évoque " le démantèlement du souvenir ".

Ce souvenir de " la première fois " commence à perdre une partie de sa fixité. Une " première fois " qui fait penser bien sûr à son presque contemporain, la " première erreur " ou plutôt le " premier mensonge ", le " proton pseudos " de l' " Esquisse ", un souvenir derrière le souvenir, un souvenir qui en cache un autre.¹³ Parfois il en est bien ainsi. Mais l'angle de vue choisi permet, me semble-t-il, de mettre en relief qu'il ne s'agit pas d'un " mensonge " qui ferait du patient un " menteur " ou un " tricheur ". C'est que la formation de compromis, nous y voilà à nouveau, ne peut jamais être qu'habillement et détournement de la trace, ne pouvant alors être ni " mensongère " ni " vraie ".

Impression de kaléidoscope : un léger mouvement accommode autrement les fragments et donne une autre image qui n'est pas moins juste ni moins réelle que la précédente ni celle qui suivra. Bien que Freud la décrive comme un mouvement régressif vers le pôle perceptif, il s'agit malgré tout et faute d'un meilleur terme d'une " progression " dans le sens d'un mouvement ayant une direction déterminée.¹⁴ Faisons une " mise à plat " du mouvement de la séance, tentative de description qui comporte bien sûr des contradictions et des à-peu-près. On pourrait dire que la " progression ", dans les séances, vers le pôle perceptif, pour ne pas dire hallucinatoire, se fait par une voie pulsionnelle qui reste plus ou moins en arrière plan, alors que la " progression " scénique opère plus à découvert par la formation et la dé-formation. La séance s'approche ainsi, en la longeant, de la représentation inconsciente et de son fonctionnement en processus primaire.

Faisons plutôt ici usage de l'idée de " scène infantile " à la manière dont Edmundo Gómez Mango l'a retra-

vallée dans un texte lu à l'APF en juin 2001, à partir du récit d'un souvenir d'enfance dans la cure, " sorte de topique fondamentale du psychisme (...), lieu où l'action psychique se manifeste et prend forme "¹⁵. J'ajouterai que les lieux de cette scène-là sont multiples.

Aux traits qui séparent et opposent les notions de scène originaire et de souvenir-écran, comme le caractère anodin de l'une et marquant de l'autre, l'idée de scène infantile pointe ce qui leur est commun dans la séance.

Pour l'instant ne retenons que ceci : des fragments d'une scène semblent se détacher d'elle, pour autant qu'elle ait jamais vraiment existé, partant à la dérive dans les conditions de la situation analytique, particulièrement avec la règle fondamentale, autant pour l'analysant que pour l'analyste, à la recherche d'autres représentations auxquelles s'accoler, avec lesquelles créer une forme qui puisse passer dans un récit, à la recherche des affects aussi, qui lui conviennent plus ou moins.

Puisque le processus primaire ne prendra pas les rênes de la situation, il ne peut que tordre un continuum de mots, rendre le discours strident, faire sentir avec plus ou moins d'acuité toutes les nuances de la discordance, ici trop bien ficelé, trop bien présenté, là basculant totalement du côté de l'adresse pour faire plaisir à l'auditeur ou le faire enrager - et cela revient parfois au même -, ailleurs faisant irruption dans un lapsus ou un acte manqué, ou prenant enfin la forme d'un rêve ou d'un souvenir.

Discordance : le mot me paraît convenir à ce que j'essaie de décrire ; le dictionnaire dit qu'en géologie c'est " la discontinuité dans la structure des strates " ! Discontinuité, donc. Ce qu'un autre patient appelait dernièrement une tectonique souterraine. Et sur le plan de la voix ou du son, dissonance.

12 E. Gómez Mango, p. 154.

13 S Freud, (1895), 1950, , pp. 363-367, GW Nachtragsband pp. 444-448.

14 F. Gantheret (2002) s'interroge sur la traduction du mot " Geschehen " de l'article de Freud " Formulations sur les deux principes... ". Fonctionnement, événement(-ialité), cours.

15 E. Gómez Mango, p. 150.

Ce n'est donc pas seulement une manifestation du conflit psychique ; c'est plutôt, jouons avec les mots, le conflit du psychique, de l'appareil psychique lui-même : pas de véritable homéostasie. Le mot allemand qu'on traduit habituellement par " malaise " exprime, semble-t-il, très bien cette idée : de toute façon, ça ne conviendra pas, " ça ne peut pas coller ", dira-t-on sans élégance en français.

Fragments d'une scène partant à la dérive, morceaux de verre du kaléioscope qui, miroitant, se recomposent pour nous retenir encore un peu, mais semblent rester malgré tout identiques (à eux-mêmes). C'est peut-être ce qui suggère immanquablement que, bien que caché d'une manière ou d'une autre, le trésor est là, derrière la prochaine porte qu'on ouvrira. À plus d'une reprise, Freud parle, non sans ironie parfois, de " trésors de souvenirs " ¹⁶, et aussi de " trésors de fantasmes inconscients " ¹⁷. Le fantasme - le fantôme ? - du souvenir pathogène est tenace ; mais aussi c'est la " haute valeur " des souvenirs d'enfance, ces souvenirs d'enfance d'après Freud, " recèle(nt) les clés des tiroirs secrets de la vie psychique " ¹⁸.

Trésors ! Secrets ! L'évocation si séduisante, si attirante parfois de souvenirs en séance, rend l'écoute de la mécanique des représentations plus difficile, emportés que nous sommes, par la visite qui s'offre ainsi. S'y joue peut-être aussi le prestige de la perception, qui, me semble-t-il, viendrait dans la poche du souvenir, rassurer et garantir.

Mais l'insistance de Freud dans sa recherche du souvenir n'est-elle pas portée par le fait que trouver le souvenir c'est aussi trouver la raison de son oubli, son motif ? ¹⁹

À considérer le fonctionnement psychique dans la recherche de telle perception passée, telle représentation, c'est paradoxalement de ne pas trouver qui fait surgir l'activité de pensée, autrement ce n'est qu'une simple activité de la mémoire. Là où il y a coïncidence - identité de perception si l'on veut - il n'y aurait pas de pensée, au sens freudien du terme. ²⁰

Même fragmenté, ce fourmillement miroitant d'éléments peut provoquer une multiplication de significations, jeu auquel l'écoute peut se livrer à cœur joie. Les moments d'intense production sont des moments

féconds qui résonnent autant dans le sens de la scène originare que dans celui de la production disons délirante. Fruit d'une forte compression, la deuxième séquence que j'ai relatée est une accélération du *tempo* qui risque de tourner à vide.

Au cas où ce danger me serait passé inaperçu, un rêve raconté quelques séances plus tard allait me le faire entendre. (Voici ce rêve) : il regardait l'écran de son portable, il téléphonait à un homme qu'il pouvait voir, alors que l'homme, lui, ne le savait pas. Derrière l'homme, il y avait un couple en train de faire l'amour.

En même temps que la figuration transférentielle se fait de manière plus directe - " il parle à un homme " -, voilà qu'une certaine " cachotterie " est reconduite : non seulement cet homme ne sait pas qu'on le voit, mais en plus il se passe bien des choses derrière son dos. Une fois encore le rêve révèle le travail de la déformation. Mais il me semble annoncer aussi qu'une large partie de l'élaboration souterraine restait encore à accomplir.

*

Considérer comme une formation de compromis non seulement le souvenir-écran, mais *in fine* tout souvenir, ou plutôt à la lumière de la notion de formation de compromis, est une manière d'envisager un déploiement de l'espace de la situation analytique. (Certes, une manière tendancieuse. Le fait que les mêmes mécanismes et les mêmes motifs soient à l'œuvre dans les manifestations les plus éloignées implique, bien sûr, que le conflit arrive jusqu'à nous, sous des formes différentes. Le champ aimanté du transfert leur imprime une grande partie de leur torsion et, on sait, que c'est paradoxalement dans cet excès et grâce à lui que l'essentiel se donne à entendre. Mais ce n'est pas l'angle que j'ai choisi).

16 S. Freud, (1938) 1940, fr. p. 50 ; GW , p. 107.

17 S. Freud, 1915, fr. p. 318 ; GW X, 242.

18 S. Freud, 1917, fr. pp. 195 et 196 ; GW p. 17.

19 S. Freud, 1913, fr. p. 73 ; GW X, p. 117 : " ...il découvre en même temps la raison subjective (plutôt le motif subjectif) et parfois très lointaine de son oubli momentané ".

20 S. Freud, (1895) 1950, première partie, section 17.

Dire formation de compromis, c'est dire qu'un désir s'y satisfait, qu'une défense y opère. Ne peut-on rien y entendre d'autre ? " Le compromis " ! quoi de moins glorieux ? Arrangements et concessions. Et pourtant, en sous-main, si j'ose dire, résonne une nécessité que cela aboutisse, même au prix d'un aménagement : chaque élément, et jusqu'au plus rejeté, trouvera ne serait-ce qu'une toute petite place, et au cas où celle-ci lui serait refusée, sa marque se fera sentir dans l'intense déformation qu'il fera subir à d'autres éléments.

Pour ce qui est de la " formation ", plusieurs remarques faites auparavant se croisent ici : trouver une forme²¹.

Derrière la façade sans éclat de la notion de formation de compromis, se cache parfois un " rapport de force(s) " : " ... deux forces psychiques participent à la survenue de ces souvenirs... Les deux forces agissant en sens opposé ne se suppriment pas l'une l'autre ; on n'en arrive pas au point que l'un des motifs terrasse l'autre - avec ou sans dommages -, mais il survient un effet de compromis à peu près analogue à la formation d'une résultante dans le parallélogramme des forces " écrit Freud.²²

Ce n'est donc pas juste un jeu de cache-cache qui, tôt ou tard, dévoilera, selon l'expression de Freud " la pièce manquante " du souvenir. Le champ transférentiel ouvre à une série de transformations, de reconfigurations, de remaniements entre fantasme et souvenir (je reprends ici quelques-uns des termes dont Freud se sert dans son texte sur le souvenir-écran, et il y en a bien d'autres comme cette " scène d'enfance ciselée " ²³ ou cette représentation inconsciente qui " s'esquive dans un souvenir d'enfance " ²⁴).

On aurait pu s'attarder sur ce texte si fréquenté, une des perles de l'œuvre freudienne, qui met en scène l'auteur et un ancien patient, sous la forme d'un dialogue qui se veut analytique. Si artificiel que soit le procédé, où l'auteur, tour à tour, se couvre et se découvre, le texte prend la forme de ce qu'il développe, comme tout écrit qui a recours à plusieurs registres pour faire entendre.

De ce texte ne retenons que ceci : au moment où la notion de souvenir-écran surgit, ce n'est pas à la

manière, il me semble, dont elle est habituellement reçue et dont Freud lui-même en fera usage par la suite, un souvenir qui contiendrait l'essentiel, voire " tout l'essentiel (...) des années oubliées de l'enfance ".²⁵ C'est une image presque en miroir de l'amnésie infantile qu'elle permettrait de lever. Un trésor malgré tout.

J'y vois plutôt la manière dont un fantasme, dont la vie fantasmatique se sert de la trace pour fabriquer un souvenir. Le souvenir en service commandé, en quelque sorte. L'actualité du transfert accentue encore plus, et rend par-là même plus perceptible, cette facette des souvenirs : un présent déguisé en passé, à leur service. Mais si le plaisir de raconter est présent, on peut en déduire qu'il s'agit d'un désir toujours en vigueur et que sa validité est réactualisée.

Plutôt que d'énumérer les nombreuses manières dont le souvenir fonctionne " en service ", et pour terminer, je vais m'attarder sur une de ces modalités. C'est dans l'emboîtement qui a résulté de la suite de deux séances, l'une après l'autre mais avec des patientes différentes, qu'une autre forme de service rendu par le souvenir m'est apparue pour mon étonnement. Depuis quelques séances, cette femme fouille dans ses souvenirs à la recherche de quelque chose qui expliquerait ses difficultés : une enquête et une quête également. On peut facilement supposer qu'une telle tentative d'anamnèse soit à l'affût de quelque chose de traumatique.

C'est alors, en l'écoutant, que me reviennent les dires de la patiente précédente : l'analyse, disait-elle, concerne ce qu'elle est vraiment et non les rôles qu'elle sent qu'on lui attribue, alors elle craint qu'il n'y ait rien, rien au fond d'elle même. Ces propos plutôt banals et assez fréquents - le " qu'il n'y ait rien " d'une patiente et la quête de souvenir de l'autre - ont soudain provoqué dans mon esprit une étrange connexion, qui s'est formulée avec quelque brutalité :

21 L. Kahn, 2001.

22 S. Freud, 1899, p. 259 ; GW, p. 536.

23 Ibid, p. 272 ; GW, p. 549.

24 Ibid, p. 270 ; GW, p. 547.

25 S. Freud, 1914, p. 107 ; GW p. 128. Souligné dans la traduction française.

et si la recherche du souvenir avait aussi une dimension phallique ? D'ailleurs, n'ai-je pas parlé, ci-dessus, de "pièce manquante" ?

La même idée revient à la lecture d'une note ajoutée par Freud en 1920 aux *Trois Essais* : " ... derrière le premier souvenir relatif à l'apparition du fétiche se trouve une phase engloutie et oubliée du développement sexuel, qui est représentée par le fétiche comme un souvenir-écran, et dont le reste et le précipité constituent, par conséquent, le fétiche ".²⁶ Il y a là un écho à ce que Freud écrivait bien avant, dans ce même texte sur le " Souvenir-écran " d'après lequel une " expérience vécue à l'époque de l'enfance prend valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or (encore le trésor), mais parce qu'elle s'est trouvée dans le voisinage de l'or "²⁷, à côté, pourrait-on traduire, tout comme le fétiche vient dans un avant qui est aussi un à-côté.

On le sent, on le sait, le même thème prend une autre tournure et une valeur différente les jours où l'on se trouve sur le fauteuil. Le transfert déploie alors les mêmes éléments d'une autre manière que les jours, disons, " en vacance " (au singulier). Si l'effet de loupe du transfert permet d'apercevoir ce qui, autrement, resterait inaperçu, il provoque tout autant une distorsion de l'image ainsi obtenue²⁸. Plutôt que d'opposer ces deux effets, surgissement et déformation, on peut essayer de les penser – ainsi qu'on le fait pendant la séance – ensemble, et aussi nécessaires l'un que l'autre.

Bibliographie

- A. Alexandridis, "Souvenirs formels de démarcation énigmatique," conférence à l'APF, décembre 2003.
- G.- P. Brabant, "La théorie de la mémoire et des traces mnésiques dans l'œuvre de Freud," Entretiens de Psychanalyse, APF, décembre 1966.
- S. Freud, (1895) (1950), *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956, GW Nachtragsband.
- S. Freud et J. Breuer (1895), *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 1956, GW I.
- S. Freud (1899), Des souvenirs-couverture, OCF., III, GW I.
- S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, GW V.
- S. Freud (1912), *Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique*, OCF XI, GW VIII.
- S. Freud (1913), "De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique," in *La technique psychanalytique*, PUF, 1992, GW X.
- S. Freud (1914), "Remémoration, répétition et perlaboration," in *La technique psychanalytique*, PUF, 1992, GW X.
- S. Freud (1915), *Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique*, OCF XIII, GW X.
- S. Freud (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999 ; GW XI.
- S. Freud (1917), *Un souvenir d'enfance de " Poésie et Vérité "*, Gallimard, 1985, GW XII.
- S. Freud (1925) *Note sur le " bloc-notes magique "*, OCF XVII, GW XIV.
- S. Freud (1938) (1940), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1964, GW XVII.
- F. Gantheret, " Un sujet palpitant ", in *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, In Press, n° 5, printemps 2002, pp. 13-30.
- E. Gómez Mango, *La mort enfant*, Gallimard, 2003.
- A. Green, I. Grubrich-Simitis, J. Laplanche, J. Schimek, C. Chabert, C. Dejours et J.-C. Rolland, *Sur la théorie de la séduction, Etudes de Libres Cahiers pour la psychanalyse*, In Press, 2003.
- M. Gribinski, "L'hallucination amoureuse," *penser/rêver*, n°4, 2003.

²⁶ S. Freud, 1905, fr. 64 ; GW p. 54. Pour M. Gribinski (2003) cette théorie de la formation du souvenir " n'est plus exactement la même " : ce serait une théorie de la " halte du souvenir ". L'une me semble faire partie de l'autre, en être une variante. Plus d'une fois, Freud remarque que le souvenir-écran procède surtout par déplacement, S. Freud, 1916-1917, p. 256, GW 204.

²⁷ S. Freud, 1899, OCF p. 260, GW 537.

²⁸ S. Freud, 1916-1917, fr. p. 264 ; GW p. 211 : " Ce que le rêve nous montre à une échelle exagérée... ".

- L. Kahn, "L'action de la forme et L'hallucinatoire, la forme, la référence," *Revue française de psychanalyse*, tome LXV, n°4, 2001.
- L. Kahn, " On avait donc perdu le sol de la réalité... ", *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°6, 2002.
- L. Kremer, "En busca del recuerdo olvidado," *Revista de APA*, Vol XL, 5-6, 1983.
- S. de Lattre, "L'or du temps," conférence à l'APF, octobre 2003.
- J.-B. Pontalis, " Ecrire pour soi ? Rêver pour qui ? ", in *Parler avec l'étranger*, Gallimard, 2003.

Dominique Clerc

“ L’oubli finit par ronger des pans entiers de notre vie et, quelque fois, de toutes petites séquences intermédiaires. Et dans ce vieux film, les moisissures de la pellicule provoquent des sautes de temps et nous donnent l’impression que deux événements qui s’étaient produits à des mois d’intervalle ont eu lieu le même jour et qu’ils étaient même simultanés. Comment établir la moindre chronologie en voyant défiler ces images tronquées qui se chevauchent dans la plus grande confusion de notre mémoire, ou bien se succèdent tantôt lentes, tantôt saccadées, au milieu de trous noirs? À la fin, la tête me tourne. ¹”

La mémoire ne saurait-elle être que défailante, nous abandonnant pour toujours à la passivité devant l’inconnu qu’elle met en abîme?

À lire ainsi ces lignes de P. Modiano, sorties de leur contexte, je me trouve confrontée à ma propre défaite face à la puissance dévastatrice de l’oubli. À moi aussi, à la fin, la tête me tourne...

Merci à toi, Leo, d’avoir placé l’oubli sous le signe de l’activité. Une activité qui appartient au sujet. Un oubli qui dès lors se présente comme le garant de l’activité psychique et du plaisir de penser qu’elle sait éveiller.

Dans *L’Interprétation des rêves* “L’oubli des rêves”, tu le rappelles, inaugure le chapitre consacré aux processus du rêve. La défaillance de la mémoire y est mise en avant : impossibilité de conserver le rêve lui-même, ou tout du moins ses éléments les plus intéressants, mais surtout, et c’est là le plus remarquable, déformation. Il se peut fort bien, ajoute Freud, que le récit du rêve porte la marque des efforts faits pour “combler les lacunes créées par l’oubli” à l’aide de nouveaux matériaux. Bref les récits que nous nous faisons de nos rêves sont émaillés des petits arrangements que nous leur faisons subir. Si bien que tout jugement sur le véritable contenu du rêve devient impossible, conclut-il. L’expérience du rêve ne se retrouvera

pas. Le récit du rêve, tout comme son interprétation, devront se construire sur les produits de son oubli : petites séquences intermédiaires et lacunes de la pellicule appellent la reprise et, dans cette tentative de restauration, chaque détail, chaque nouveau matériau, si hétérogène soit-il, va compter. Il va compter car, depuis l’intérieur même du récit, il fera événement. Et, si l’on vient à raconter le rêve une nouvelle fois, les mots employés seront alors différents ; cela est le signe qu’une volonté est à l’œuvre, qui tend, à nouveau et par d’autres voies, à rendre impossible la saisie du désir infantile exprimé par les pensées du rêve. Nous avons là, en effet, avec “L’oubli des rêves”, un formidable exemple du caractère tendancieux de la mémoire.

Ne pas prendre en compte cette fonction de l’oubli, faire aveuglément confiance à une mémoire tenant lieu de reflet fidèle du passé ressortirait d’une décision en elle-même tendancieuse. Et le risque serait grand, alors, de céder à la fascination des artifices de la guérison magique, fournis autrefois par la voie courte du procédé hypnotique. On sait aussi combien la tentation de recourir à la causalité et à un certain mode de compréhension rationnelle pour expliquer la formation de symptômes constitue le meilleur des verrous fournis par la résistance à l’analyse et dans l’analyse : s’en tenir dans le cas de ton patient, à la seule petite séquence intermédiaire du “psaume oublié” irait dans ce sens-là.

D’un autre côté nous ne saurions nous priver de la richesse du matériel que transportent nos souvenirs. Qu’ils aient été rapportés ou vécus, ils n’en constituent pas moins l’essentiel de la trame de notre histoire. Ils sont aussi le limon sur lequel se développe la névrose de transfert.

¹ P. Modiano, *Accident nocturne*, Gallimard, 2003, p.78.

Alors, quel traitement ferons-nous du souvenir dans la cure ? Le considérer comme une formation de compromis est certes indispensable, mais pas suffisant. En revanche l'examiner, comme tu le proposes, à partir de sa *résurgence*, envers de son oubli, me semble redonner tout son rôle à la notion de tendance, dans la mesure où l'oubli - celui du souvenir comme celui du rêve - relève de l'exercice de la tendance.

Éclairer le motif de l'oubli, c'est dans le même temps révéler la tendance. Ici, je ferai une légère distinction entre désir et tendance. La tendance, m'apparaît en effet comme ce qui figure le mouvement même de l'investissement inhérent au désir, et devient pour moi, dans la séance, le réel agent de la pression : lequel se trahit alors sous la forme double de la compulsion, dite de répétition et de représentation, celle qui, dans la cure, cherche à reproduire l'impression première d'une scène primordiale à jamais perdue. Le souvenir en séance, son récit, ses effets, *n'est-ce pas là tout ce qui continue à tenter de fournir l'ersatz même de la Chose ?*

*

À la lecture de ton propos se profilait la silhouette familière de *Gradiva* : oubliées les amours enfantines, ensevelie la présence vivante de Zoé, remisee au placard, perdue dans les trous noirs de la mémoire. Et le canari jaune a beau s'égosiller dans sa cage, c'est peine perdue ! Parmi tous les indices fournis - en abondance ! - par la réalité, aucun ne fonctionnera comme critère propre à faire surgir le souvenir et à activer la remémoration. Lorsque les indices sont présentés, ce sont des représentations éloignées venues d'un passé révolu qui viennent à la rencontre de Norbert Hanold. Ici une forme particulière de la défense se produit, telle que Granoff a pu la décrire dans *La Pensée et le féminin*. Il écrit, à propos de ce qu'il nomme alors souvenir-couvercle : " Une représentation à recouvrir, qui se dirige vers le sujet, reçoit de lui, voguant en sens inverse, une représentation-couvercle, qui, dans la mesure où le couvercle et ce qui est à recouvrir coïncident bien, recouvrira cette représentation. *Et ne laissera à lire que ce qui est écrit sur le couvercle*". Le bas-relief assure, de façon presque parfaite, la fonction de couvercle. Mais le passé, recouvrant le présent, n'en continue pas moins de servir

parfaitement la tendance : le désir, ardent, de ranimer la passion et d'en retrouver l'objet y trouve sa satisfaction, au présent. Nous ne procédons pas autrement lorsque nous gardons précieusement en mémoire nos plus beaux souvenirs... "couvercles", eux aussi !

Lorsque Freud, dans son commentaire de la *Gradiva*, aborde la question de l'oubli, nous sommes en 1906. Deux ans se sont écoulés depuis l'article sur "Les souvenirs-écran". " Le refoulement " ne paraîtra qu'en 1915. Mais tout est là, déjà. À savoir que l'oubli, effet de l'activité de refoulement, ne coïncide pas avec la disparition du souvenir. Que celui-ci revient sous la forme d'un "produit de transformation" dont la réapparition s'accomplit par une "trahison *sournoise*" : "Le refoulé, lors de son retour, surgit de l'instance refoulante elle-même". C'est bien là ce qu'illustre ton patient lorsqu'il rapporte en fin de séance le petit événement où sa mère n'a pas rangé ses chaussures en bonne place : l'ordre doit être respecté "Nickel !" lance-t-il. Et le mot sonne, condensant à la fois la poussée de la motion érotique dans toute la brutalité de sa *résurgence* ("Nique-elle") et celle de son refoulement : "*clean*" dit-on de nos jours pour signifier que quelqu'un est droit et dépourvu de tout sentiment ambigu.

À lui seul, ce mot de "nickel" est déjà comme une petite séquence intermédiaire rétablie sur la pellicule, le mot a fait effet, ne serait-ce que par la régression visuelle à laquelle il engage : la "trahison *sournoise*" est accomplie, à rebours, et rien ne sera plus comme avant. Ce mot, dont on peut dire de sa version *clean* qu'il est un mot-couverture, se découpe sur la scène, s'en détache et découvre le fantasme. La tendance y est maîtresse, qui relance le désir infantile, et décompose les temps : "Passé, présent, avenir sont comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse", écrit Freud dans "Le créateur littéraire et la fantaisie" (Nous sommes en 1907).

Dès lors l'effet de perception réclame ses droits au fil des séances : retrouver dans le récit du souvenir la jouissance ignorée sous la forme de l'impression éprouvée auparavant. C'est cela que recherche la tendance. Norbert Hanold ne fait pas autre chose lorsqu'il cherche à vérifier l'existence réelle, au présent, de la démarche gradivienne. Et "l'Homme aux

rats” de même, lorsqu’il relate l’histoire contée par le capitaine cruel ! Et ton patient, encore, qui enchaîne scène sur scène. *Gratiosa revivida* toujours...

*

Mais la simple reviviscence ne suffit pas, elle n’est pas, en soi, mobilisatrice. À ce titre, la réplique en elle-même reste inopérante, tout comme le symptôme d’ailleurs, dont la fixité ne pourrait être défaite par le seul retour du souvenir de la scène première. Il y a là un paradoxe évident : du fait de son caractère “auto”, la répétition ne peut se satisfaire d’elle-même. Le fantasme y reste figé, et les voies qui ont mené à sa fabrication demeurent barrées. C’est en ce sens que répéter, reproduire à l’identique, n’est pas se souvenir : ce n’est qu’une manière, maladroite et inapte, pour tenter de convoquer le souvenir. Une manière qui ne relance pas l’activité de représentation, ni la pensée. Une manière où le désir reste caché, éteint. Emprisonné, immobilisé !² Avec la répétition, il n’y a pas de place pour l’oubli. Il n’y a de place que pour l’usure. Et la langue reste “collée au palais”...

*

Ce qui fait dire à Freud, dans les toutes dernières pages du texte “Sur les souvenirs-écrans”, que ce que nous prenons pour des souvenirs conscients provenant de notre enfance sont en réalité des souvenirs *sur* notre enfance, que ces souvenirs n’*émergent* pas, mais qu’ils ont été *formés*, et que “toute une série de motifs, dont la vérité historique est le dernier des soucis” ont participé à cette formation - aussi bien qu’au “choix des souvenirs”-, tient à l’observation suivante : au moment où revient le souvenir, “on se voit soi-même comme un enfant dont on sait qu’on est soi-même cet enfant ; mais on voit cet enfant comme si on était un *observateur* en dehors de la scène” . L’opposition entre “moi agissant” et “moi se souvenant” est à considérer, ajoute-t-il, comme la preuve que l’impression originaria a subi un remaniement³.

Les souvenirs d’enfance sont toujours des souvenirs remaniés au sens où, dans ce vieux film aux images disparues qu’évoque Modiano, de “petites séquences intermédiaires” se trouvent arrangées au montage de façon à ce que la censure puisse admettre le souvenir comme innocent. C’est en ce sens que la mémoi-

re est tendancieuse. Elle falsifie, mais pour la bonne cause. C’est, je crois, ce qui te fais dire que le souvenir, surgissant dans la séance, y entre en service commandé. L’observateur est à nouveau présent. Avec la “personne” de l’analyste. Avec ce que le transfert entraîne dans la convocation de ce “soi-même-enfant”, porté par le moi qui se souvient. Avec, aussi, l’interprétation en ligne de mire, car il ne suffit pas de dire ; encore faut-il entendre ce qui est dit, ce que le “moi parlant” dit au moi qui écoute !

*

La fabrique du souvenir doit tout autant à l’oubli qu’aux réminiscences. L’oubli n’est pas seulement un effacement. Il y a un travail de l’oubli. Il s’exerce avec le refoulement : la tendance, en s’inversant, entre au service de la censure ; Freud écrit qu’à l’instant où le rêve, le rêveur est “deux” : l’un qui souhaite et l’autre qui censure.

Alors, le travail de l’oubli n’est-il pas la condition nécessaire pour que la défense puisse, comme l’écrit Videman, “*dissimuler le désir en le réalisant de façon que son sens ne puisse plus être compris ?*” Voilà qui n’engage plus seulement la formation de compromis, mais signale l’existence d’un observateur, destinataire supposé.

Si les conditions mêmes de la séance (régularité et fixité du cadre et des positions, etc... assurent la possibilité de la régression, si le transfert est l’animateur du désir de régression au sens où celle-ci est mouvement de retour vers les objets de désir, il est aussi à la source des petits arrangements que nécessite le retour du souvenir.

Avec le phénomène transférentiel la sédimentation des souvenirs perd sa logique : l’inactualité du transfert effracte le temps historique et fait apparaître ce que tu signales comme discordance entre les strates. Ainsi reviennent en désordre les petites séquences intermédiaires. “À table”, “Devant le placard”, “ Sur le lit”, ou encore “Bordée d’injures” sont autant de petits

2 L’excès de condensation rend tout déplacement impossible.

3 Il faut noter que l’opposition, ainsi figurée par Freud, introduit la référence à une temporalité considérée selon une logique bien particulière, propre au fonctionnement de la pensée inconsciente.

court-métrages où se traitent et se retraitent les mêmes événements selon divers éclairages et divers cadrages. Où se mettent en scène les positions fantasmatiques et les identifications croisées. La technique du montage et l'utilisation des chutes permettront d'y suivre l'entrelacs des fantasmes, et la complexité de leur tissage. Mais il faut encore y revenir, recadrer chaque scène et remonter chaque séquence de manière à relancer le sens, qui n'est jamais arrêté un fois pour toute, et qui se déploie peu à peu jusqu'à ce qu'on ait épuisé toutes les interprétations possibles. Et c'est alors que la conviction se produit de part et d'autre, qui parfois redonne au souvenir son poids historique : "ça c'est vraiment passé comme ça".

Mais, le plus souvent, cela vient sous la forme d'un "cela je l'ai toujours su !" Car la conviction qui s'attache au souvenir ne fait pas pour autant de celui-ci un élément de vérité historique. Il suffit simplement qu'on puisse le considérer comme véritable : ce qu'il est en effet, au même titre que l'amour de transfert est un véritable amour - même s'il se trompe de destinataire.

"Dire ce qu'on ne sait pas parce qu'on le sait quand même" : autre forme d'injonction, autre forme de pression qui inclut l'oubli et bouleverse l'ordonnance des temps : la règle du tout dire ne vaut pas parce qu'elle réclame impérativement que l'on n'oublie rien, elle vaut... parce que tout ce que l'on dit est le produit de ce qu'on dit dans l'instant. "Ce qui est dit est dit". Dès lors, tu l'as rappelé, tout les éléments du discours sont à considérer à valeur égale. Il en va de même pour la "chose dite", qu'elle soit vraie ou fautive, rationnelle ou délirante. De toutes manières, ce à quoi on a affaire est toujours un mélange, une intrication du vrai et du faux : ce sont les mots qui comptent, leurs agencements, et les effets qu'ils produisent. Ainsi nos souvenirs ne sont-ils jamais rien de plus que ce que nous en faisons à force d'en faire le récit - ce qui n'est déjà pas si mal !

*

"Cela, je l'avais toujours su"... Un jour, à la fin, la tête ne tourne plus, enfin... plus de la même façon.

La mémoire du commentateur

Jean-Yves Tamet

Si le commentaire d'un texte analytique est toujours délicat c'est qu'il suppose, lui aussi, une écoute : je dis " lui aussi " car, comme production écrite et donc condensée, il invite et encourage le déploiement. Or ton texte, cher Léo, appelle un tel dégageant et même plus, il l'autorise, si j'en juge par le fait que tu t'y es employé avec le matériel clinique et les lectures que tu nous proposes. En disant cela, je souhaite rendre explicitement hommage au mouvement de cet écrit dont l'une des qualités premières est de laisser place à l'auditeur et au lecteur pour cheminer avec tes intuitions, avec tes propositions. Si je m'arrête ainsi sur le travail du commentateur, c'est que cette activité confronte à l'oubli, puis à la reprise possible du texte et qu'ainsi peuvent s'apprécier dans la durée les effets de la pensée de l'auteur. La force d'une communication analytique ne se juge-t-elle pas à l'aune du dérangement et des ruptures du confort ordinaire de penser qu'introduit l'auteur ? Soumis à l'épreuve du passage du temps, j'ai découvert que, sous l'apparente fluidité de la première lecture, le texte était parcouru de lignes de tensions et de méandres, en somme pris par ce que son titre, avec l'adjectif " tendancieuse ", annonce. Alors, renversant l'origine de la survenue du souvenir et la situant dans la pensée de l'analyste en séance, je me suis demandé si tu n'essayais pas de souligner que l'analyste est, lui aussi, soumis à de telles irruptions : à les ranger trop vite sous le vocable contre-transfert, ce serait en atténuer les effets incongrus : le travail psychique en séance, ou à la table d'écriture, est pris dans la succession de ce qu'en peinture on nomme " repentirs ", stratification de la mémoire ou " détails " au sens où Daniel Arrasse en a fait usage. Soucieux d'être au diapason de la volonté de laisser place à l'étonnement que je découvrais dans ton écrit, je me suis surpris à m'imposer une règle de commentaire : pour que ton texte laisse le dérangement faire son œuvre, j'ai choisi de n'utiliser que ma mémoire disponible, celle éveillée

par la seule lecture, celle qui convoque les souvenirs, délaissant le chemin des livres et des écrits. En somme ceci est un écrit très proche d'une lettre dans sa forme.

De la proximité au singulier

Ton exposé part de loin, c'est-à-dire de l'installation de l'analyse et des débuts d'une cure et, de plus, il est attentif à un moment inaugural, celui où apparaît un surgissement. Or, dans l'articulation en plusieurs temps de ton exposé, j'ai repéré plusieurs modalités successivement à l'œuvre :

- D'abord, le motif initial, le point de départ qui est lié à l'histoire : autant celle qui concerne la polysémie du mot " souvenir " dans les textes freudiens que celle de nos rencontres institutionnelles du samedi où ce thème se travaille. Je pense ainsi à la série de conférences que le Comité scientifique, sous l'impulsion de François Gantheret, avait organisé sur le thème de la trace, ton travail actuel s'inscrit également dans cette suite.

Ensuite, succède le récit clinique lui-même, scandé par trois séances avec naturellement un engagement différent du narrateur dans ce qu'il dit puisqu'il est alors soumis dans cet acte, à son tour, aux effets de l'oublieuse mémoire. Au départ l'oubli dis-tu. Je le retrouve dans " j'ai dit tout cela mais je ne m'en souviens pas ", cette phrase est celle d'une chanson d'Yvette Guilbert, cette chanteuse que Freud aimait tant et qu'il cite en français dans un échange épistolaire avec Ferenczi.

Enfin, un temps de reprise où un nouveau apparaît, surprenant et offrant l'équivalent d'une clé pour saisir ce qui a pu attiser l'écriture ; la question que tu te poses : est-ce nouveau ? Le rêve du patient, raconté à la fin, a en effet induit le changement d'itinéraire de la pensée. À ce stade, la découverte est accompa-

gnée d'une prime de plaisir, que l'on retrouve dans la formulation de la question " ... Et si la recherche du souvenir avait une dimension phallique ? "

J'insiste sur ces trois temps que la lecture rend plus facile à découvrir car ils me permettent de souligner la proximité étroite existant entre l'activité de penser de l'analyste et le travail psychique du patient : le tissage ainsi montré, et que nous parcourons grâce à la puissance évocatrice de ta plume, est un aspect important : nous sommes soumis au mouvement que tu décris, le transfert est de " la même étoffe " pour le patient et l'analyste, comme le dit Octave Mannoni. Nous suivons les tendances en travail, aidés par une écriture qui tend à atténuer l'écart entre la pratique et la théorisation ; j'y vois, pour ma part, l'effet d'une restitution au plus près de l'événement psychique d'une séance.

Mais que veut dire cette question terminale qui éclaire rétrospectivement ton texte et invite à une seconde lecture en tenant compte de sa présence ? Je reprends ainsi dans un même mouvement, Freud, Léonard, Goethe, le patient et son analyste, tous d'anciens petits garçons : ouvres-tu le champ d'une sexualité de la pensée qui dirait par exemple que le surgissement du souvenir est une forme d'exhibition et ce devant un personnage maternel où s'affirmeraient les enjeux phalliques ? En tout cas la mère est doublement convoquée dans le texte sur Goethe, d'abord les caprices de l'enfant brisant la vaisselle la convoquent mais aussi, par le fait que ce texte, écrit dans un train, nous fait faire le lien avec une autre scène antérieure de train, celle où le *matrem nudam* fait irruption.

L'émergence

Est-ce l'attraction que les origines exercent qui nous fait attendre avec impatience le premier souvenir ou le premier rêve, signes que l'analytique pourrait trouver enfin un rythme de croisière, fut-il agité ? C'est le signe, en tout cas, que le statut de la parole se modifie, qu'elle quitte le mimétisme et la fascination du corps à corps, ce que tu nommes " concaténation ". Dans l'histoire du transfert, ce moment fait date et, en se formant un souvenir déforme, transforme : ton idée montre l'investissement excessif que nous avons pour

le " je me souviens " et, avec lui, pour le charme suranné d'un mythe des origines de la psychanalyse, celui de la possible disparition rapide du symptôme liée à l'évocation d'une scène pathogène. Je souhaite faire remarquer que cette modification importante se réalise au prix d'un changement économique, la perte pour la sexualité de l'excès de théâtralité : prix à payer et également résistance à vaincre. J'ai naturellement en tête le parcours de la parole de ton patient dont les propos évoquent des signes corporels, puis arrivent secondairement les souvenirs ; trajectoire qui part du " ça se souvient " au " je me souviens ". La vérité historique est anecdotique dans cette entreprise, seule la trajectoire oriente du plus trouble vers le plus explicite. J'ai lu récemment qu'un auteur avait fait paraître un recueil qui traque toutes les erreurs de Perec dans *Je me souviens* ; pourtant la circularité des souvenirs qui nous viennent à la lecture du livre, ou lors de la représentation théâtrale, n'est pas liée à la vérité. Nous sommes davantage pris par le rythme de la pensée qui se souvient que par l'absolue exactitude événementielle, le fallacieux de la mémoire n'empêche pas l'apparition du souvenir vrai de chaque lecteur.

L'arrivée de souvenir

Mais qu'apporte l'arrivée de souvenir dans une cure ? Tout d'abord, je mets de côté un bénéfice important, cette cure devient racontable. Tant que la cure est prise dans l'expression d'actes ou dans un discours narratif, en faire le récit est compliqué alors que dès que surviennent les rêves ou les souvenirs, transporter, transposer et traduire peuvent être réalisés avec plus de facilité. Est-ce que l'expérience de la cure n'est pas d'ailleurs entièrement tournée vers la possible expression de l'étrange ou de l'informe grâce à la survenue de l'*Einfall* ? Comme tu le dis en effet : " à partir du moment où la parole a pu trouver une modalité plus habituelle ", le patient en se souvenant entre dans " l'élaboration secondaire ". Je souhaite m'arrêter sur un point particulier, un de ces détails, ou petite trace, que toute activité de représenter accueille. J'ai été étonné que tu nous demandes une forme de clémence pour utiliser le terme de " fignolage " : que cache ce mot, quelle connotation sulfureuse inconnue semble y être associée ? " Fignolage " dit, à ma connaissance, le méticuleux et le soucis de per-

fection, et n'est pas inscrit clairement dans un registre sexuel, sauf peut-être celui que l'on attribue un peu facilement (?) à la bonne ménagère. Si je m'y arrête ainsi c'est surtout pour remarquer la démarcation que ton propos vient faire ainsi apparaître : quand un souvenir surgit, un autre mode d'engagement de la parole s'établit avec, comme conséquence, la modification du statut de la sexualité. En prolongeant ma réflexion, je me dis que le récit de souvenir est un travail de traduction intime : alors qu'il publiait pour la première fois un ouvrage écrit directement en français, Hector Bianchioti constatait qu'il avait pu y raconter des émois concernant le fonctionnement érotique de son corps alors qu'il n'avait pas pu jusque-là les énoncer dans sa langue maternelle. On retrouve là cette expérience auto-traductive qu'installe la cure.

En tout cas, avec ce mot "fignolage", tu nous amènes avec finesse sur un point de bascule où le transfert permet de lever une ignorance. Serais-tu d'accord avec cette perception étonnante d'une modification de soi à soi que révèle l'apparition du souvenir ?

Fantaisies et trésor

La suite de l'évolution des séances, maintenant que l'exposé des souvenirs est devenu possible, nous montre une série de fantaisies autour de la cachotterie et des bêtises : celles-ci sont mises en scène autant que racontées. Leur emboîtement, supporté par des théories sexuelles, me conduit à remarquer que la visée qui anime ton écoute demeure la maintenance du "mouvement du souvenir". Ne vois pas là critique de ma part sur ce choix mais au contraire rencontre et accord : favorisons la souvenance. Cela dit mon embarras est le suivant car il concerne la force de la confiance que nous avons quant au déroulement de la cure. Ces fantaisies, en effet, doivent-elles être explicitées à voix haute ou doivent-elles suivre le chemin des associations dans l'entre-deux entre patient et analyste, dans l'espace de la "co-pensée" ou dans les arcanes du "discours intérieur" ? *In fine*, cette question recoupe celle du lieu d'où l'analyste parle, sur quel côté du seuil se situe-t-il ? Il me semble que plusieurs attitudes sont fondées : par exemple, entre la confiance que tu manifestes dans la construction silencieuse de ton écoute, et dont ton écrit témoigne

fortement, et une autre attitude qui relierait à haute voix les éléments évocateurs des fantasmes de fustigation ou d'une scène primitive où la mère est battue. Si j'insiste sur deux positions c'est que la question du trésor et des secrets me semble advenir : il existe en effet, dans cette surestimation, une tentation d'intervention ou sur le mode de "eurêka" ou sur celui du : relancer l'attente vers la continuation et une autre confirmation comme celle de la survenue du rêve ainsi que tu le soulignes. Est-ce que la question que tu poses n'obéit pas à deux valences : l'une du côté de la recherche de l'événement initial, quête inlassable des origines, l'autre sur le frayage de nouvelles voies de fonctionnement psychique ? Dans le second cas, les effets de la compulsion de répétition pointent leur existence.

La levée de refoulement dont témoigne le surgissement du souvenir oblige l'analyste à ne pas se réjouir trop tôt : l'inconscient freudien n'est pas l'inconscient proustien et, dans un ouvrage récemment paru, André Green le rappelait en disant que la mémoire freudienne allait au-delà de l'expression du souvenir : ceci rejoint ton propos sur les traces et sur le fait que le souvenir est en service commandé. Mais la force de la nostalgie ne nous conduit-elle pas parfois à attendre et entendre le récit d'un souvenir comme une forme achevée, est-ce là l'impasse d'une possible fétichisation ? Je suis cependant dans la position de l'avocat du diable car la manière dont survient le rêve terminal montre l'extrême imbrication des sens possibles : le rêve est rapporté à un homme, il est soumis à l'intensité du visuel et des condensations de fantaisies sexuelles. De plus, dans la brièveté de la condensation, il est aussi formation de compromis et soumis à cette cachotterie aux racines enfantines. Dans cette partie de ton exposé, ton propos dit bien l'idée que tu avances, celle d'un présent déguisé en passé, proche d'une hantise.

Mais les deux attitudes que je décrivais ne sont pas pertinentes car elles laissent en chemin ta dernière proposition, celle de tenir ensemble surgissement et déformation : par exemple nous en avons une courte illustration dans la manière dont ton patient utilise à des fins diverses la scène primitive et donc la déforme. Robert Pujol avait intitulé une conférence "La scène primitive : à revoir" ; ce titre est à entendre comme

insistant sur la présence visuelle, certes, mais aussi sur la nécessité de retravailler. Ainsi ton propos en s'achevant sur la reconfiguration et le remaniement introduit-il, *in fine*, toutes les formes de la répétition, de celles présentes dans le texte de 1914 jusqu'à celui de l'"Au-delà " plus tard, de celles où la levée vers la remémoration est attendue jusqu'à celles où elle est durablement entravée.

À l'issue de ce commentaire réducteur mettant l'accent sur les forces pulsionnelles, je sais que je n'ai pas réussi à rendre suffisamment hommage à la subtilité de ta démarche et à mettre en valeur l'ensemble de tes propositions, mais j'espère que l'intérêt que j'ai trouvé à ses lectures répétées se perçoit et que les collègues sauront, eux, continuer, avec leurs questions, à en prolonger la trajectoire.

La psychanalyse, la science et le vivant

Jean H. Guégan

Texte de la communication orale présentée au 64^{ème} CPLF (Milan) dans l'atelier " Psychanalyse et épistémologie " organisé par Michèle Bertrand avec Francesco Conrotto et Sabina Lambertucci-Mann.

La psychanalyse et son processus :

Le mot " processus " est assez lourdement connoté et expose à des tentatives d'objectivation du champ psychanalytique ; de plus, l'argument de notre atelier propose de confronter l'expérience psychanalytique aux modalités plus générales de la connaissance, et encore plus spécifiquement, au discours scientifique. Quelle sorte de contact serait possible entre le champ psychanalytique et des catégories extérieures qui fonctionnent selon des niveaux élevés de secondarisation ?

Le lieu essentiel de la psychanalyse, c'est la cure et selon les conditions très précises de la méthode inventée par Freud. La théorie est un autre lieu indispensable, mais le parcours même de la spéculation freudienne nous montre que nous sommes alors bien au delà d'une théorisation associée à une investigation de type expérimental, car inscrite profondément dans son propre travail d'élaboration psychique. On comprendra alors aisément pourquoi et au prix de quoi, les textes de Freud les plus " auto-analytiques " ou auto-théorisants (ex : le Moïse de Michel-Ange) sont mis de côté dans les cultures psychanalytiques les plus disposées aux mirages scientifiques du cognitivisme ou à un pragmatisme psychothérapeutique.

Une interrogation sur le processus a pourtant l'intérêt de reposer la question, dans une sorte de plongée microscopique, de ce qui se passe au niveau le plus initial, ceci à entendre comme situation d'origine, et situation langagière, sans cesse ouverte dans l'actuel de la cure. Et là, dès que la notion de processus se

trouve problématisée, les choses se compliquent ; les rapporteurs nous le démontrent. Thierry Bokanovski dans son travail au plus près de la clinique montrant l'écart et l'incidence entre théorie et pratique clinique ; pour Jorge Canestri la logique de validation scientifique dénature l'expérience psychanalytique et la notion de processus est un postulat essentiel mais envisagée dans une vectorisation qui privilégie le " à partir de... " plutôt que la " finalité vers... " ; et Fausto Petrella, dans un parcours varié, suivant le pas de Gradiva, chemine vers une figuration baroque de la spirale de Laplanche et nous rappelle la dimension intangible de l'énigme.

*

La boîte à outils de la psychanalyse :

Les outils de connaissance et les outils théoriques ne sont pas sans côtoyer le vocabulaire et certaines références empruntées au langage de la science ne manquent pas... mais alors quelles en sont les conséquences pour la psychanalyse dans son rapport à la science ou comme science ?

La psychanalyse est-elle une science ? Question sans cesse reposée, commentée ou éludée. Mais les psychanalystes qui n'ont guère envie d'être taxés d'irrationalité, semblent avoir leur part de responsabilité pour une certaine propension à convoquer, les uns, la sanction scientifique et les autres, la sanction philosophique. Et lorsque ce ne sont pas les psychanalystes qui le font eux mêmes, des corps constitués se proposent comme censeurs, comme conseillers. Je ne sais d'ailleurs si le pire, plutôt que de venir de l'extérieur, ne viendrait pas de l'intérieur en se limitant à l'exemple de la pression du psychothérapeute dont on ne sait si elle traduit une adaptation du praticien à de supposées nouvelles conditions socio-économiques ou à un mouvement de résistance (des uns et des autres) vers

plus d'adaptatif, donc de maintien dans l'auto-conservation. Une justification communément rencontrée prend l'argument de l'appel à de nouveaux outils théoriques comme réponse à de nouveaux problèmes cliniques. Sur ce dernier point il conviendrait de souligner le danger du recours à des théories " simplifiées " (supposées plus médiatiques) comme ce qui a récemment ruiné le champ psychiatrique. L'outil visé est bien entendu essentiellement la métapsychologie freudienne qui pourrait être considérée comme la part scientifique de la pensée psychanalytique (théorie du refoulement, théories des instances) alors que tout une autre part (Castration, Œdipe) donne forme aux théories structurantes de l'humain rouvertes par la psychanalyse, l'ensemble constituant un système hypercomplexe considéré par les psychanalystes comme un champ de recherche.

L'inconscient peut-il être objet de science ?

Le domaine de l'inconscient, ce défi subversif de la division du sujet, induit probablement toutes ces stratégies externes ou internes à la psychanalyse. Joël Dor, dans sa thèse (2) (*L'a-scientificité de la psychanalyse*), peut écrire : " *Le discours de la science, qui exige, dans le principe même de sa production une négation de la Spaltung (incarnée par le sujet de la science, le sujet non divisé) n'est aucunement opératoire à exprimer adéquatement quelque chose du champ psychanalytique, lequel par définition, se souvient de cette division* ". Ceci signifierait que la rigueur, la validité... des énoncés théoriques de la psychanalyse doivent être assumés avec ce paradoxe de constituer un *corpus* de connaissances partiellement hors de son propre champ, condition pour être partageable et conflictualisable, soumis à l'épreuve de l'autre. Nous avons nos conseils, comités, réunions, activités scientifiques et nous ne réussissons que rarement à éviter cet adjectif " scientifique " pourtant tellement capté par le fonctionnement moïque.

Cette question va bien au delà de ce que la science actuelle peut nous inciter à penser sur la place de l'observateur et l'incidence de l'observation sur tout phénomène. Dans l'expérience analytique, qui est notre outil de connaissance, il ne s'agit en aucun cas d'une situation qui prétendrait cerner l'homme comme dans une science psychologique d'observa-

tion, mais de la création, répétée, par, et dans le langage, de l'épreuve de symbolisation par l'homme lui-même. Une philosophe des sciences comme Isabelle Stengers (10) insiste sur la difficulté réelle à faire la différence entre science et non science et, plus encore devant l'émergence de sciences contemporaines limites (théorie des cordes et super cordes). On notera que de même qu'à l'époque de Newton, il est toujours difficile de tenir un discours reconnu comme scientifique lorsque des forces " mystérieuses " sont en jeu et on en reparlera à propos de la théorie des pulsions (à propos de " Force et Forme ", Laurence Kahn a rouvert vivement le débat, au cours du 61^{ème} Congrès (6)). Il est aussi intéressant de noter qu'Isabelle Stengers retient parmi les arguments de scientificité le caractère collectif d'une activité de recherche (avec les risques pris et partagés par ceux qui les pratiquent et s'y exposent). Il y a certainement des limites à une telle assertion, mais n'y a-t-il pas dans cette idée, une reconnaissance de la dimension de l'altérité dans toute sa dimension fondatrice ? Le problème reste posé, quelles que soient les précautions prises, déjà lorsque la question de l'inconscient est abordée entre analystes, mais de surcroît, dans l'inévitable et nécessaire confrontation avec les penseurs d'autres disciplines.

Ingérence ou incidence de la pensée épistémologique :

La rencontre entre l'épistémologie et la psychanalyse ne peut se faire d'emblée sous de très bons augures. Considérée comme extérieure à son champ, l'épistémologie " générale " est une théorie de la science (alors la psychanalyse est-elle concernée ? ou seulement une part restreinte de son champ ?) et l'épistémologie viserait donc à analyser ses méthodes, situer une science dans l'expérience du savoir, et à en délimiter le champ et le sens. (Dans les pays anglo-saxons l'épistémologie serait plutôt une théorie de la connaissance et une évaluation de ses processus généraux). L'épistémologie n'est pas une science de la science mais une philosophie de la science qui se préoccupera d'étudier par exemple : l'histoire des sciences, les conditions de l'expérience scientifique et de la perception, comment les différents savoirs se mettent en forme, les différents systèmes symboliques

mis en jeu, les différents langages. Parmi la somme de concepts élaborés par Gaston Bachelard (*Le nouvel esprit scientifique* - 1934) on retiendra cette division d'une épistémologie générale (ce qui pourrait fonctionner comme une idéologie) en de multiples épistémologies régionales qui fonctionnent avec leurs rationalités propres.

Dans les sciences galiléennes, on peut considérer que le projet scientifique se caractérise par : la visée d'une réalité, un mode d'oscillation entre l'expérience et la transposition des faits dans un modèle abstrait, un système théorique conceptuel, avec des critères de validité reconnu par la communauté scientifique (mais je crois qu'il est désormais impossible d'utiliser ce terme tant il y a d'autonomie des différents champs). L'apparition des sciences de l'homme dans le champ de la connaissance a posé des problèmes tout à fait spécifiques. Certes la méthode expérimentale s'y exerce, mais, d'une part, la neutralité " objective " des sciences galiléennes (dites " dures ") n'est plus directement transposable et les prétentions d'objectivité de certaines disciplines " humaines " dans ce domaine vite contestables ; d'autre part il est impossible de constituer des modèles abstraits qui répondraient de la complexité de l'humain désirant.

À certains égards, la psychanalyse peut être considérée comme faisant partie des sciences humaines (J. Laplanche, in *Cent ans après*) (3). Le moment clinique de la psychanalyse, moment de la mise en pratique de la méthode inventée par Freud, temps hors-théorie, se situe dans une catégorie qui ne peut cependant être confondue sur le plan épistémologique, avec le temps expérimental des sciences humaines. Nous sommes, là aussi, dans un autre registre, tout à fait spécifique car tout à fait lié à une expérience de l'inconscient et du sexuel infantile et le mot " expérience " est à prendre dans toute sa dimension (*experiment, Erlebnis, Erfahrung*). Le moment clinique dans un écart irréductible avec le temps de la théorie, ne peut être considéré hors de l'ensemble des fondements de l'expérience psychanalytique. Jean Laplanche (7) rappelle les deux spécificités de l'expérience de la cure... Premièrement un cadre fondateur, selon une règle fondatrice (*Grundregel*), la règle fondamentale. Il insiste : " *Cela va beaucoup plus loin que le précepte qui veut que l'on prenne en compte*

les conditions de l'observation. C'est quelque chose qui prétend fonder et remettre en route un processus en résonance avec un procès fondateur de l'être humain. "

Deuxième caractère spécifique : " *L'objet de la psychanalyse n'est pas l'objet humain en général ; il ne s'agit pas de l'homme qu'on peut cerner par bien des sciences, la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, mais de l'objet humain, en tant qu'il formule, qu'il met en forme sa propre expérience. (...)* Une épistémologie et une théorie de la psychanalyse, doivent tenir compte, à la base même, de ce fait que le sujet humain est un être théorisant, et théorisant de lui-même, je veux dire qu'il se théorise lui-même, qu'il s'auto-théorise ou encore si ce terme de théorie fait trop peur, qu'il s'auto-symbolise ". Ceci permettrait de comprendre le moment clinique de la cure, certes dans cet écart particulier de la théorie et de la pratique, mais à la condition de prendre en compte le renversement de cette dimension théorique, cette poussée à théoriser, cette force dans l'être humain qui le pousse à traduire, comme auto-théorisation au cœur même du processus de la cure.

*

Une épistémologie freudienne :

Depuis longtemps a été abandonnée l'idée d'une psychanalyse qui se cantonnerait à utiliser la méthode psychanalytique sans tenir compte de la théorie, " une psychanalyse soustraite du freudisme " pour reprendre l'expression de Paul-Laurent Assoun, mais cette tentation perdue sous diverses formes (Green le rappelle dans *Idées directrices* (5)) et ceci devrait plutôt nous inciter à rouvrir l'œuvre de Freud, à la re-traduire avec nos outils de pensée - nos métaphores actuellement disponibles.

Je viens de me référer à Paul-Laurent Assoun, je poursuivrai en citant les premières phrase de son ouvrage *Introduction à l'épistémologie freudienne* (1) : " *la psychanalyse n'a pas besoin d'épistémologie, elle l'a et c'est cela qui s'appelle proprement freudisme : Il n'est que de l'objectiver à nouveau* ". La théorisation freudienne se serait ainsi constitué son propre raisonnement épistémologique. Différents modèles sont utilisés par Freud pour mettre en forme sa pensée. En pre-

mier lieu, à plusieurs reprises, Freud insiste sur une appartenance de sa découverte aux sciences de la nature - *Naturwissenschaft* -, nous ne sommes pas dans une dialectique - *Natur-Geist* - mais dans un fondement moniste et celui-ci se retrouve dans la convocation de modèles physicalistes à la fois pour tenter de figurer les forces pulsionnelles et dans le mot "analyse" comme analogue de l'analyse chimique (une déconstruction, non une synthèse). Le premier texte de "La métapsychologie", "Pulsions et destin des pulsions" représente, à cet égard, une remarquable introduction à une épistémologie freudienne. Sa réflexion s'appuie sur une épistémologie générale rigoureuse propre aux sciences de la nature, mais qui est destinée à introduire le concept de pulsion, et, comme le remarque Jean Laplanche (8), ce mouvement éclate littéralement en mettant au travail des modèles physiologiques peu réalistes, un peu comme ce que l'anatomie de l'hystérie fait de l'anatomie conventionnelle. Tout concept "extérieur" repris dans le champ de la pensée psychanalytique ne peut échapper à un mouvement introjectif et ceci se retrouvera à plusieurs niveaux dans l'œuvre de Freud lorsqu'il utilise le discours néo-darwinien de Haeckel, moins dans une adhésion idéologique que comme formes organisatrices pour sa pensée et langage de transmission de ses découvertes. On peut penser que l'épistémologie psychanalytique ne peut échapper à cette captation et que c'est peut-être une condition pour que ces deux champs se rencontrent et que puisse s'y opérer une transformation (perlaboration ?). Comme l'écrit François Gantheret à propos de l'élaboration de la pulsion de mort : "À une biologie qui tendrait à inscrire la psychanalyse comme science naturelle, Freud répond en dé-naturant la biologie." (4)

*

Vers un modèle anthropologique :

Diverses raisons, qui tiennent à sa personne même, à son parcours, mais aussi aux modèles (heuristiquement nécessaires) dont il disposait à son époque, ont permis à Freud l'élaboration de sa théorie. De sa relecture, aussi retraduction, de l'œuvre freudienne, Jean Laplanche a fait certains choix, remis des concepts (la séduction, la pulsion, l'étayage, l'après-coup) au premier plan de la théorisation, en opérant

un glissement des modèles naturalistes vers une conception de plus en plus anthropologique ; on peut essayer de localiser certaines étapes exemplaires de sa recherche.

Lorsque en 1964, après la rupture avec Lacan, Jean Laplanche et J-B. Pontalis publient "*Fantasme originaires, fantasme des origines, origine du fantasme*" (9), il s'agit d'abord, pour eux, de mieux délimiter cette catégorie, toujours difficile à saisir, de la réalité psychique. Or cette notion est absolument centrale et le modèle naturaliste et matérialiste de Freud semble avoir eu des effets doubles, de création et d'obstacle (le fourvoiement biologisant). En 1897, il abandonne la théorie de la séduction et découvre l'Oedipe. Laplanche et Pontalis considèrent que cette découverte n'est "ni la cause de l'abandon de la théorie de la séduction, ni ce à quoi il a été fait place nette. Il est bien plutôt ce qui déjà atteint de façon sauvage dans la théorie de la séduction a failli être perdu avec elle au profit d'un réalisme biologique." L'observation clinique impose à Freud la notion de fantasme, opposé à la réalité mais dans une constance d'effets réciproques et alors que fonctionne chez lui ce souci du détail et des indices (le modèle de l'esthétique inspiré par Morelli), il introduit la notion de fantasmes originaires, d'emblée inconscients, et qu'il associe à la phylogenèse, ce qui ramène à son modèle plus habituel. La lecture de Laplanche et de Pontalis s'effectue dans une autre perspective, empreinte du structuralisme qui constituait un modèle de pensée prégnant dans les années 1960. Ils dégagent ainsi l'aspect structural du complexe d'Œdipe (1923) comme une des modalités de la loi imposée à un sujet dans une structure d'échange. Les fantasmes des origines (scène primitive, séduction, castration) sont inclus dans la structure même des fantasmes originaires qui constituent la dimension structurale de la pensée et l'émergence du fantasme est reliée à l'apparition de l'auto-érotisme.

Si dans ce texte sont déjà signalés les concepts essentiels de séduction, d'étayage, la critique de l'hypothèse phylogénétique, toute l'œuvre ultérieure de Jean Laplanche modifie radicalement ce modèle de pensée structuraliste et opère ce changement vectoriel qu'il a pu assimiler à la révolution copernicienne inachevée... pour Freud, et poussée désormais dans

tous ses retranchements (on remarquera que Darwin, avec tout son dispositif biocentré, " lourd " est mis de côté). Notons aussi ce changement de titre : l'ouvrage *La révolution copernicienne inachevée* devient *Le primat de l'autre*.

Il y a un renversement, la séduction c'est une réalité de la séduction, comme la scène originaire, comme la castration. Cette réalité est un tiers domaine, par rapport à la réalité matérielle, et par rapport à la réalité psychique ; c'est la réalité du message, ce message adressé à l'enfant par l'adulte et " compromis " par les messages sexuels de l'adulte. Invoquer un fantasme de séduction consiste à inverser une nouvelle fois le vecteur : " adulte vers enfant ". Il n'y a d'énigme que pour celui qui propose l'énigme, c'est-à-dire du côté des adultes (éventuellement se pose ainsi la question des origines), et le petit herméneute qu'est le petit d'homme est contraint à traduire, à " auto-théoriser " les messages adressés. Les résidus intraduits vont constituer, par le refoulement, le ça inconscient comme altérité devenue interne. Dans le parcours théorique de Jean Laplanche, le signifiant énigmatique est devenu le message énigmatique puis le message compromis. Il me paraît nécessaire de souligner là un choix langagier très précis destiné à éviter que des concepts ne figent ce qu'il désigne sous le terme de " Situation Anthropologique Fondamentale ".

Entre la synthèse et l'analyse, la cure inaugure un travail progressif de détraduction-retraduction. Le processus de la cure peut être décrit comme une remise en jeu du conflit originaire et par deux moyens : 1) la situation analytique et le transfert et 2) l'analyse comme méthode de détraduction, avec en toile de second plan les scénarios mytho-symboliques qui dès l'origine ont eu pour fonction de permettre à l'enfant de traiter les messages énigmatiques provenant de l'autre adulte.

Nous avons discuté là, un modèle qui vectorise radicalement les fondements de la cure et, à l'origine, toute relation d'altérité. Il reflète particulièrement les oscillations entre un mode de pensée scientifique et des références anthropologiques et philosophiques.

La discussion peut s'ouvrir dans plusieurs directions. Peut-on vraiment, dans une élaboration théorique, établir une différence entre le niveau métaphorique,

processus qui par le déplacement, comme dans le rêve, ouvre la pensée à sa perlaboration, et le niveau plus secondarisé du recours à tel ou tel modèle pour penser certains concepts de la psychanalyse (par exemple, comment un travail sur la sublimation peut nous rapprocher de l'esthétique) ? Enfin, dans une réflexion contemporaine, la psychanalyse pourrait-elle trouver sa place et conserver ses spécificités dans une région des " Sciences du Vivant " dont les critères épistémologiques ne se confondent pas nécessairement avec ceux des sciences dites " dures " ?

Bibliographie :

- 1- Paul Laurent Assoun : *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Payot. Paris 1981
- 2- Joel Dor : *L'a-scientificité de la psychanalyse*. t.1 et t. 2. Editions Universitaires. Paris 1988
- 3- Patrick Froté : *Cent ans après*. Gallimard. Paris 1998
- 4- François Gantheret : Quelques éléments de recherche sur la place du biologique dans les théories psychanalytiques. *Psychanalyse à l'université*, T.1, pp 97-104
- 5- André Green : *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*. PUF Paris 2002
- 6- Laurence Kahn : L'action de la forme. *Bull.SPP*, 61^{ème} CPLF Janvier 2001, pp 13-95
- 7- Jean Laplanche : *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. PUF Paris 1987
- 8- Jean Laplanche : *Entre séduction et inspiration, l'homme*, PUF Paris 1999
- 9- Jean Laplanche, J-B Pontalis (1964)- : *Fantasmes originaires, fantasme des origines et origine des fantasmes*, Paris Hachette 1985
- 10- Isabelle Stengers : Boites noires scientifiques, boites noires professionnelles, in *La psychanalyse, une science ?*. Confluents psychanalytiques. Les Belles Lettres Paris 1989

Le processus analytique en psychanalyse de l'enfant

Brigitte Eoche-Duval

Texte de l'intervention pour le 64^{ème} congrès des psychanalystes de langue française de Milan (mai 2004).

Atelier "psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent" avec Marta Badoni, Annelise Ferretti Levi Montalcini, Lorraine Boucher, François Sacco.

La pratique de la psychanalyse d'enfants nous amène au plus vif, au plus vital, des enjeux pulsionnels et de leur prise dans les rets de l'expérience transférentielle. Du fait de cet inachèvement de l'enfant et de la faiblesse de son moi à faire face au débordement des pulsions sexuelles polymorphes et à affronter et traiter le déplaisir lors des opérations de remaniement ou de constitution des refoulements effectués dans le transfert par l'écoute de la parole et par l'interprétation ou construction de l'analyste. Et sans doute suscite-t-elle ainsi cette contrainte à la penser théoriquement et métapsychologiquement à partir de chaque cas clinique ou issu du champ de la psychanalyse appliquée. Sans pouvoir en déployer ici les séances, je pense à cet enfant que la colère laissait anéanti, en proie à l'effroi, à la douleur et à la jouissance aussi, qui me fit éprouver et entrer en contact transférentiellement, en corps, pensée et rêve, avec la violence de cette force de destruction chez lui en-deçà de tout accès à une forme intelligible, jusqu'à sa lente transformation figurative, et inventive, grâce à la force du lien transférentiel, donnant puissance à la parole écoutée et dite. Rejoignant ainsi " L'enfant aux sortilèges " , autre enfant à la rage infantile, celui de l'opéra de Maurice Ravel, d'après un livret de Colette, immédiatement analysé par Mélanie Klein, à sa manière, et récemment par Julia Kristeva. (1)

Mais sans doute en va-t-il de même pour l'analyse d'adultes où la violence de la réactualisation du conflit psychique et du sexuel infantile dans le transfert aura pour enjeu un renoncement pulsionnel, le moins

coûteux possible pour l'économie psychique, et une transformation des buts pulsionnels.

" *Wo es war, soll ich werden* ", telle est la définition que Freud donne du processus engendré par la situation psychanalytique, processus civilisateur de *Kulturarbeit*, de transformation des buts pulsionnels, comparable à " l'assèchement du Zuydersee "(2) - processus à l'œuvre dans toute situation analytique, avec un adulte ou un enfant - processus aussi d'inscription psychique de ce qui se répète compulsivement faute de lieu pour avoir pu être éprouvé, ce que Winnicott nomme " agonie primitive ". Malgré les variations techniques inhérentes à la cure d'enfants liées aux modalités langagières différentes de la règle de libre association (dessin-jeu), à la violence répétée de l'agir pulsionnel, et à leurs effets contre-transférentiels quant à la capacité d'attention flottante de l'analyste, mettant à l'épreuve sa capacité de régression formelle et topique (cf. les travaux de Pierre Fédida) (3) ainsi que sa capacité à garder le silence. (**)

Victor Smirnoff affirmait ainsi (4) : la psychanalyse est une et indivisible, l'analyse d'enfants n'en constitue pas une spécialité, elle utilise les mêmes concepts théoriques, la même méthodologie et se propose la même visée que l'analyse des adultes, elle en assure les principes fondamentaux, amarrant du même coup son souci thérapeutique à sa visée scientifique. (**)

Et nous en avons ainsi reçu l'héritage car si la psychanalyse d'enfants a fait d'emblée l'objet d'une controverse entre Anna Freud et Melanie Klein dans les années 1926-1930, elle fut inaugurée par Freud avec l'analyse du petit Hans en 1908, à laquelle il applique sa méthode et ses concepts psychanalytiques, comme pour les analyses d'adultes.

*

Toutefois cette controverse indique bien l'écart dans lequel se tient l'analyse d'enfants par rapport à l'analyse d'adultes ; en effet la situation analytique avec l'enfant est fondée transférentiellement sur une double dissymétrie : analyste – patient, adulte – enfant, et se trouve donc particulièrement ouverte aux enjeux de séduction et de suggestion, d'autant plus que les parents y sont partie prenante.

D'autre part, la réalité de la dissymétrie adulte-enfant suscite inéluctablement chez celui-ci des réactions vis-à-vis de cet étranger qu'est tout adulte pour lui (peur, hostilité – identification...), transfert de cibles comme le dit Laurence Kahn (5) venant interférer et compliquer le transfert de la névrose infantile, mais pouvant permettre à l'enfant d'y trouver l'appui d'un surmoi adulte bienveillant.

Et surtout l'état d'inachèvement de l'enfant, dont le moi et le surmoi sont encore en formation, n'ayant pas encore subi les " métamorphoses " de la puberté (où la pulsion sexuelle autoérotique trouve l'objet sexuel, où les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale) avec le renoncement aux objets œdipiens incestueux et avec l'affranchissement de l'autorité parentale, cet état d'inachèvement, aura pour conséquence la mise en place de refoulements défectueux et rendra la levée de ces refoulements difficile du fait de la sévérité du surmoi archaïque et de la précarité d'un jugement de condamnation mettant en jeu une culpabilité structurante.

Sans doute s'agit-il là de difficultés inhérentes à l'analyse d'enfants, qui apparaîtrait ainsi comme une psychanalyse compliquée, ainsi que Pierre Fédida pouvait dire de la psychothérapie qu'elle était une psychanalyse compliquée. C'est en effet là, dans cet afflux transférentiel du sexuel infantile, et de sa pulsionnalité perverse polymorphe, dans le défaut de traduction de certains matériaux psychiques comme l'énonce Freud dans la lettre 52 à W. Fliess (du 6/12/1896)(6), que l'analyste pourra être touché au vif, au vif et au mort entrelacés, selon l'expression de J.-B. Pontalis. Car ces " *fueros* ", ces résidus de formes archaïques de libido, vont venir l'assaillir et demander droit d'asile dans le transfert. C'est sans doute dans

cet acte analytique d'hospitalité à ces hôtes venus demander asile, avec leur charge inquiétante d'hostile étranger, en devenant l'hôte de ces hôtes, leur otage, ainsi que le propose Jacques Derrida (7), c'est-à-dire quand ceux-ci lui permettront un accès traductif ou interprétatif à ce qui pour lui analyste était resté encore inconnu, qu'une traduction, ou nouvelle traduction, ou levée de refoulement pourra intervenir et participer au processus de liaison symbolisation de l'analyse.

Le travail de Jean Laplanche (8) nous est précieux pour nous permettre de penser cette transformation pulsionnelle dans un processus civilisateur, de liaison ou d'Eros, grâce à sa prise dans le transfert. Pour lui, en effet, la situation analytique se propose comme réouverture de l'expérience originaire de la séduction, du fait de la dissymétrie analyste-patient réinstaurant la dissymétrie adulte-enfant, provoquant un transfert à l'énigme venant de l'autre. Séduction de l'enfant par les messages énigmatiques de l'autre adulte, messages compromis de sexuel inconscient qui seront implantés dans le corps de l'enfant, chosifiés, jusqu'à ce qu'ils puissent être traduits de façon cohérente. L'analyse, par son processus de déliaison, permettra un accès traductif ou interprétatif à ces restes pulsionnels déliés, à ces morceaux de ça inconscient, régis par les processus primaires, et leur permettra de se lier aux processus secondaires. L'analyse d'enfants, par essence radicalement dissymétrique, avec son haut risque de séduction et son intense potentiel de déliaison, ne nous amène-t-elle pas au plus près de cette expérience originaire ? Ce processus séduction-détraduction-retraduction serait alors à l'origine du processus de sublimation, cette transformation des buts pulsionnels, du côté de l'art et du culturel. C'est peut-être dans cette ouverture au champ de la créativité que nous pourrions retrouver Winnicott et son espace transitionnel, aire transférentielle relativement pacifiée, où les conflits psychiques inconscients auront pu momentanément et progressivement trouver une issue ou une attente traductive grâce à l'investissement d'Eros.

Si l'analyse d'enfants nous engage si intensément, sans doute est-ce par sa provocation de notre part d'ombre, notre part la plus primitive et redoutée,

la plus érotiquement sadienne, dans " cette souveraineté physique qui constitue un des si troublants privilèges de l'enfance que nous nous empressons d'oublier ", comme le dit Annie Lebrun en parlant de Sade ; mais aussi par sa provocation de grands plaisirs, dans la proximité retrouvée avec la langue de l'infantile, dans son jaillissement créateur, et sa puissance imaginative et picturale.

*

(*) ce dernier point fit l'objet d'un questionnement très intéressant lors de cet atelier.

(**) n'y a-t-il pas là encore certaine difficulté à l'APF à reconnaître la psychanalyse d'enfants comme psychanalyse et non comme psychothérapie, ainsi que le disait déjà Hélène Trivouss-Widlöcher lors d'un D&D de 1994 ? Et nous pensons à tous les travaux théoriques et cliniques d'Annie Anzieu sur les psychothérapies d'enfants, dont le dernier sur " le travail du psychothérapeute d'enfant ".

Bibliographie

- (1) J. Kristeva : L'enfant et les sortilèges, M.Klein et Colette. *Le génie féminin -Colette*. Fayard. 2002.
- (2) S. Freud. : la décomposition de la personnalité psychique ; *OCF/P XIX*
- (3) P. Fédida, *Par où commence le corps humain ?* PUF 2000.
- (4) V. Smirnof : *La psychanalyse de l'enfant*. PUF.1978.
- (5) L. Kahn : *Cures d'enfance*. Gallimard 2004. *La psychanalyse des enfants, Fiction et vérité freudienne*. Balland 2004.
- (6) S. Freud : *Naissance de la psychanalyse ; lettre 52 ,6/12/96*. PUF.
- (7) J. Derrida : *De l'hospitalité*, Calmann-Lévy. 1997.
- (8) J. Laplanche : *Entre séduction et inspiration, l'homme*. PUF Quadrige. 1999.

Premier Congrès des Psychanalystes de langue arabe

20-23 mai 2004

Palais de l'Unesco, Beyrouth, Liban

Jean-Michel Hirt

Au Liban, dans ce pays où tant de noms de lieux témoignent de l'aventure de la "religion monothéiste", mais aussi devenu une des lignes de front des affrontements matériels et spirituels qui déchirent les jours du siècle naissant, vient de se tenir un congrès historique pour le monde arabe et la psychanalyse. Organisé notamment par les psychanalystes libanais, Mounir Chamoun et Adnan Houballah, avec le concours de l'*Université Saint-Joseph* et du *Centre arabe de recherches psychanalytiques et psychopathologiques*, ce congrès avait pour thème "La psyché (*An-nafs*) dans la culture arabe et son rapport à la psychanalyse". Une entière liberté d'expression, des échanges souvent vifs ont présidé à ces entretiens sur les abîmes d'une âme qui relève du Logos, mais qui est en butte aux injonctions de sociétés théocratiques et aux contradictions entre savoir et vérité.

Bientôt les actes de ce congrès seront publiés et il ne saurait être question ici de revenir sur chacune des interventions des nombreux conférenciers venus des quatre coins du monde, parmi lesquels l'Égyptien Hussein Abdel Kader, les Marocains, Khaled El Alej, Mohammed Fouad Benchekroun et Farid Merini, les Canadiennes, Marie Hazan et Marie Jawich, les Français, Hourya Abdelouahed, Nazir Hamad, Jean-Michel Hirt, Charles Melman, Moustafa Safouan et François Wahl, mais de traduire quelques impressions d'ensemble. D'abord une grande variété d'interrogations autour de la clinique du sujet arabe, de cet homme défini par une culture où la religion prédomine, "homme rituel" souvent en proie à un "autre totalitaire" intériorisé jusque dans l'exil. L'empire sur son âme

de la langue, cette langue arabe indissolublement référée à la langue coranique, a été longuement questionné, que ce soit à la faveur des rêves visionnaires, des textes mystiques d'Avicenne ou Ibn 'Arabî, des contes des *Mille et une nuits*, ou bien de ces expressions fatalistes qui font intervenir Dieu en toutes occasions. Comment analyser une subjectivité qui est censée s'immoler dans l'obéissance à "l'héritage traditionaliste", comment penser là-bas la division du sujet, nécessaire à l'exercice de la psychanalyse?

"Celui qui ne choisit pas son avenir ne trouve pas son passé" concluait Moustafa Safouan, mais il revenait au plus grand poète arabe contemporain, Adonis, dans une intervention où l'audace du propos le disputait à la beauté de la langue, de désigner l'enjeu d'une telle rencontre entre passé et avenir : l'âme, en s'appuyant sur les ressources du patrimoine mystique arabomusulman, a les moyens de dégager le souffle de ses figures d'un monothéisme fossilisé et de ses conséquences profanes mortifères. Gageons qu'il s'agit d'une voie indispensable pour la pensée universelle, mais qui ne peut s'inventer que dans le monde arabe et la dérélition qu'il connaît, avec la contribution des psychanalystes. Mais peut-être pas sans l'alliance des poètes, et la voix des mystiques. A partir de la confiance angoissée d'Hölderlin qui désormais vaut pour tous : "Mais où est le péril, là / Croît aussi ce qui sauve", il devient possible aujourd'hui d'entendre le soupir apaisé d'Ibn 'Arabî : "*O toi qui cherches le chemin qui conduit au secret / Reviens sur tes pas car c'est en toi que se trouve le secret tout entier*".

Séminaire des membres Associés de la Fédération Européenne de Psychanalyse Berne, (Suisse)10-13 juin 2004 Berne ou les surprises de l'inconscient

Dominique Blin et Brigitte Eoche-Duval

"Appenberg Gastof"

Rien ne les laissait présager, si ce n'est d'emblée cette ambiance surréaliste provoquant un léger trouble, cocasse mais étrange, dans notre rapport au monde : un séminaire de dimension européenne, non pas à Berne, mais à Zäziwil, nom inconnu, à la consonnance exotico-africaine, en fait minuscule village immergé dans la campagne verdoyante. Et puis la Suisse, notre voisine, à la réputation sage et "*clean*", en fait taguée jusqu'aux coqs des clochers de ses petites églises de campagne, abritant une foule de jeunes tatoués "mauvais genre" errant dans ses rues citadines à côté des vitrines de luxe. Enfin, après plusieurs changements d'avion et de trains, toutes deux tassées au fond d'une camionnette en compagnie de deux analystes suisses, deux rares collègues du groupe à parler français, après une route caillouteuse, nous arrivons à "*Appenberg Gastof*" aux deux superbes chalets où se tient le séminaire. Nous nous installons pour 3 jours dans ce lieu de campagne vallonnée complètement isolés, nous vivons aux seuls sons des grelots de vaches invisibles et des croassements de grenouilles, sans aucun passage de voiture ou de bus. Adieu chaussures fines, petites robes légères, escapades nocturnes et citadines ! Quand en plus, nous réalisâmes que sur les 32 analystes associés réunis ici cette année, il n'y avait que 6 hommes et qu'un bal était prévu dès le lendemain, une sérieuse petite inquiétante étrangeté mêlée d'incrédulité ironique nous gagna. Nous ne pouvions nous empêcher de penser aux liens du surréalisme et de la psychanalyse, assez superficiels et pas très bons, à André Breton ironisant sur le rastaquérisme du cabinet de Freud, et celui-ci parlant des surréalistes comme de bouffons, mais aussi à cette rencontre Freud-Dali à Londres en 1938 où celui-ci après lui avoir montré son tableau *La métamorphose de Narcisse* lui fit son portrait avec le crâne en coquille d'escargot.

Et puis, il se passa vraiment quelque chose : un cadre se mit en place, permettant aux transferts de surgir et de se déplacer, sur le groupe, sur le "superviseur" et de vraies rencontres eurent lieu, à partir d'échanges cliniques propulsés par le matériau inconscient. Transferts positifs mais aussi hostiles (nous avons le souvenir de cette séance de "supervision" ratée mettant le groupe en état de crise, nous permettant d'éprouver la solidité de notre humour analytique ou français !).

Le cadre s'établit à partir du dispositif suivant :

1^{er} soir, accueil chaleureux, "ludique", par Yolanda Gampel. 2^{ème} jour, 4 groupes préalablement constitués, pour la journée, de 8 analystes associés, avec 4 "supervisions" imposées et changement de "superviseur" à chacune. 3^{ème} jour, 4 groupes constitués au choix des 8 participants avec choix du "superviseur" pour l'analyste "supervisé".

- Le matériel clinique : 2 ou 3 séances *verbatim*, écrites en langue anglaise. Tous les échanges oraux et écrits ont lieu dans cette langue, du petit déjeuner au dîner, laissant inassouvi notre désir de parler français (or, nous n'étions que quelques "*happy few*" à le parler !).
- Les personnes : 4 analystes "superviseurs" : Haydée Faimberg (SPP-France), Eva Schmid-Gloor (Sté suisse de psychanalyse), Aira Laine (FPS-Finlande), Yoram Hazan (Sté israélienne-Jérusalem) et 32 analystes associés, de nationalités diverses, Israël étant très représenté, en revanche aucun de nos collègues de la SPP n'était inscrit.

Ainsi, l'ambiance surréaliste se métamorphosa en une expérience psychanalytique, avec l'instauration de ce cadre, éprouvé par nous comme calme et bienveillant, du fait sans doute aussi de l'environnement

végétal, propice à la régression ; mais également énergétique, du fait de la tonalité spécifique de sa dominance féminine. Notre pensée, ici, va à ces femmes analystes israéliennes, pour leur formidable pulsion de vie dans leur contact parfois journalier avec la mort. Pour l'une de nous aussi, c'est le souvenir d'une rencontre transférentielle avec ce psychanalyste israélien qui, bien que ne parlant pas notre langue, sût se frayer un chemin à travers les signifiants de la langue de la patiente pour en réouvrir les accès inconscients restés encore obscurs. Ce fut sans doute là que surgit pour nous la plus grande surprise : l'accès à l'inconscient, à travers la force des signifiants, quand ils peuvent être écoutés analytiquement, malgré les différences de langue ou l'inverse, le recours à une langue unique, l'anglais, souvent pensés comme obstacles (ce qui reste en partie vrai) et malgré les différences de références théorico-cliniques (cela reste vrai : nous avons très peu trouvé de références au sexuel infantile, au fantasme inconscient, au langage, le lien transférentiel est le plus souvent appréhendé comme intersubjectif, en référence à la relation d'objet, la figure du tiers symbolique passe à la trappe au profit de la relation duelle mère-enfant... mais surtout quelles différences entre nos présentations cliniques, élaborées comme constructions de la réalité psychique, comme P. Fédida nous l'a transmis, et les autres, beaucoup plus descriptives de la réalité matérielle ! Dans

sa préface à *l'Histoire du mouvement analytique*, J.-B. Pontalis écrit : "La psychanalyse, tout comme le champ immense qu'elle défriche est sans frontières... "elle est mouvement", transgressif, épidémie psychique", disait aussi Freud.

Autre surprise, mais elle était déjà là avant, dans la langue même, et ce n'est qu'après-coup que nous en primes vraiment toute la mesure : à travers le processus de traduction, processus lui-même psychanalytique, nous faisant reprendre avec un plaisir étonnant chaque mot de la langue parlée et écoutée avec notre patient, et retrouver dans son épaisseur sémantique et sa polysémie, le contact avec la "chose" inconsciente, avec cet étranger irréductible (pour l'une de nous un grand merci aux 2 collègues l'ayant aidé dans cette tâche !). Travail de mot pour mot, de *Wortlichkeit*, de détraduction-retraduction, permettant de réintégrer quelque chose qui a été laissé tombé, qui a été refoulé, nous dit J. Laplanche dans *Le mur et l'arcade*. Nous mettant ainsi à "l'épreuve de l'étranger", dans ce mouvement moins pour rapprocher l'autre de soi que pour aller vers l'autre et soi-même rester autre ! "La traduction, disait aussi A. Berman, est un processus où se joue tout notre rapport avec l'Autre". Pour chacune de nous, et dans le lien avec notre patient, les effets en furent étrangement radicaux.

Sandra, ou quelques destins de la sexualité infantile dans le transfert

Joël Bernat

*Conférence donnée en anglais pour le " Eighth EPF
NAPSAC Clinical Seminar "*

Tübingen, 22-25 juillet 2004

Sandra est la jeune directrice d'une entreprise pharmacologique installée dans une région qui n'est pas celle de son origine. Elle a trente ans, et ce poste est, pour elle, un véritable défi lancé par les " grands patrons " parisiens, tant sur le plan économique – cette succursale est quasiment en faillite – que sur le plan personnel : elle doit faire ses preuves, elle qui " *n'est qu'une femme* " ¹ dans un univers strictement masculin, elle qui n'est " *que docteur en pharmacie* " dans un univers strictement financier. Après trois années de travail acharné où elle réussit ces deux défis, elle s'effondre complètement, épuisée physiquement et psychiquement, ne désirant plus que rester dans son lit ou disparaître à l'autre bout du monde en un lieu désert, ou mieux encore, mourir.

Elle m'est adressée par son ancien analyste avec qui elle fit une cure de trois ans dans une autre ville et me dit sa déception, tant elle pensait avoir réglé ses problèmes avec ses parents et son histoire. Car, précise-t-elle, " *mes parents, comme mes grands-parents, se sont suicidés* "... Sandra se diagnostique " *dépressive* ", s'auto-prescrit des anti-dépresseurs tout en me disant son refus de médication, et s'estime paranoïaque car tout le monde complotte contre elle. C'est donc pour cela qu'elle cherche quelqu'un, et comme on lui a dit que j'étais " *très bien* "...

Assise au bord du fauteuil, en face de moi, pour ces premiers entretiens, tout son corps est tendu vers moi, ses yeux grands ouverts par la détresse. Elle est très agitée, passe du rire aux larmes, et change sans cesse de propos qu'elle m'expose à toute allure sans me laisser le temps de les penser (il me vient alors l'image

de vagues qui ne cessent de déferler sur moi). Et pourtant, lors de ce premier entretien, j'ai peu après eu le sentiment – et l'image – d'une petite fille perdue, solitaire et sans refuge, se serrant désespérément dans ses propres bras, en quête de soins et de tendresse, et non plus l'image de la femme qui est entrée dans mon cabinet, dynamique et séductrice.

Lors du second entretien, tout en caressant, de manière absente, tendrement, le col de fourrure de son manteau (je pense alors à l'enfant et sa peluche, ce qui convoque en moi l'impression précédente de l'enfant en détresse), elle me parlera longuement de la dépression et du suicide de sa mère : dès l'âge de quatorze ans, et pendant presque dix ans, elle s'en est occupée, espérant la sauver, étudiant la pharmacie dans l'espoir de trouver de meilleurs traitements, jusqu'au jour où sa mère s'est défenestrée. La dépression de la mère s'était renforcée avec le suicide de son mari, un maçon devenu alcoolique après la faillite de son entreprise et malgré de nombreuses cures de désintoxication. Il se suicida dans son garage, asphyxié par les gaz d'échappement de sa voiture. Sandra, qui alors habitait chez sa mère, décrit longuement les jours de prostration de sa mère, suivis des jours de crises, les hurlements et les menaces, les chantages ou les invitations " *à crever toutes les deux ensemble* ", idée qui l'effrayait tout en lui faisant miroiter une issue immédiate, en opposition à l'issue promise mais lointaine de ses études en pharmacie. De ces longues descriptions que Sandra rapporte de tout son corps, il en ressort le lien très serré entre la mère et la fille, un lien où Sandra est aliénée à une mère qu'elle décrit autoritaire, stricte et rigide. À la fin de son récit, elle retombe dans le fauteuil et, désespérée, me dit qu'elle a déjà raconté tout ça, et que " *ça a été analysé* !

¹ Les italiques indiquent les paroles de Sandra.

Alors, quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? Et la psychanalyse, est-ce qu'elle y peut quelque chose ?

Cédant à sa pression, mais ne voulant pas répondre à sa question, je me contente de faire un lien entre les destins parentaux et le sien, dans le souci conscient de la faire sortir de son histoire afin qu'elle commence à se voir et s'entendre :

- elle est donc pharmacienne pour sauver sa mère, et par extension en une sorte de mission², tous ceux qui souffrent ; il lui faut donc réussir là où la mère a échoué en sauvant la famille ou la maison (le consortium pour lequel elle travaille) ;
- elle doit sauver une entreprise en faillite *comme si* cela permettait d'échapper au destin paternel, à son identification, et de conjurer " *un mauvais sort, une fatalité* " et donc la mort par suicide : mais c'est aussi réussir là où le père a échoué (et peut-être aussi sauver le père dans un fantasme) ;
- mais au moment où elle y arrive, Sandra, en fait, opère un suicide psychique : tout tombe, et elle se laisse tomber ou se jette hors du monde (comme sa mère par la fenêtre).

Cette situation tenterait donc de réaliser en même temps ces deux souhaits. Mais, visiblement, le destin parental s'est déposé comme scénario organisant la vie en incluant la mort au dernier acte. Et sur un autre plan, réussir semble impliquer la perte des imagos parentales, d'où, sans doute, la mise en échec active afin de les préserver ?

Lors du troisième et dernier entretien préliminaire, Sandra – se " *sent déjà mieux* " – abordera sa vie sentimentale. Elle se décrit comme quelqu'un qui travaille dur, rentre chez elle juste pour dormir, ou, grâce à internet, organise des rencontres sans lendemain. D'ailleurs, elle a une règle : si l'on revoit un homme plus de deux fois, cela devient un engagement, et pour toujours : fini de la liberté... L'horreur ! Me racontant ses aventures multiples et sans tabous, elle craint tout à coup que je la juge fort mal et ne veuille plus l'accueillir.

Or, ce qui me vient à ce moment-là comme évidence, c'est l'écart entre ce qu'elle me dit de sa vie géni-

tale de femme indépendante, et ce qu'elle me montre physiquement, une sorte de détresse d'enfant abandonnée, cherchant désespérément de la tendresse. Ou, pour le dire autrement, le sentiment d'une coupure entre sa sexualité génitale, sans affects ou purement intellectuelle, et la tendresse infantile, avec sa demande d'amour et sa quête de reconnaissance. Une tendresse infantile insatisfaite qui inscrit Sandra dans la répétition, qui maintient les identifications, afin de garder des parents internes non défaillants, et en voulant les soigner (l'enfant thérapeute). À ce moment-là, il me semblait qu'il y avait une possibilité de " piège " pour un psychanalyste-homme : la " présentation " sexuelle adulte risquant d'occulter les éléments plus discrets de l'infantile.

C'est sur ce point de " tension " entre infantile et génital que, pour moi, la cure va s'engager.

Il me faut aussi indiquer que lors des entretiens, il m'est apparu que Sandra connaissait toutes les interprétations et les termes dits " classiques " depuis sa première analyse : j'étais ainsi prévenu, et il me semblait évident qu'il n'y avait pas à reprendre cette voie, déjà frayée³.

D'autre part, la questionnant sur ses rêves, elle me répondit qu'elle n'en avait eu de souvenirs que pendant son analyse (la fameuse " complaisance " des rêves qui se répète ici). À ceci s'ajoute un autre élément éclairant son mode de transfert : son analyste, à la veille de ses vacances, lui parla de cette séparation et lui donna une adresse au cas où elle se sentirait mal. Évidemment, elle décompensa (autre complaisance) et il la retrouva à l'hôpital... où elle eut une relation amoureuse... (transférentielle), suivie d'une grossesse et d'un avortement.

Cela me donnait à penser que quelque chose en elle était prêt à me satisfaire, et que mes paroles risquaient donc d'être entendues comme suggestions ou inductions (quasi hypnotiques) et mises en actes dans le transfert.

² " *Mission* ", qui est son mot, signe et annonce une culpabilité à expier.

³ Sandra est une " grosse bûcheuse ".

*

Les premières séances vont se centrer sur deux thèmes, plus ou moins entremêlés :

a - Ce que Sandra nomme " persécution " ou " parnoïa "

Cette thématique vécue comme persécutrice se nourrit d'une idée : 1°) " on " l'a mise à ce poste, 2°) pour se débarrasser d'elle (" on la bat "). Le " on " est ici identifié, ce qui écarte un signe de psychose. *On*, c'est la " maison-mère " (les employés de l'entreprise, les clients et les syndicats) et aussi la famille : bref, tout le monde lui met des " bâtons dans les roues " afin qu'elle ne puisse pas réussir (par exemple, boucler le budget annuel et qu'il y ait donc un déficit qui serait la preuve de son *déficit* à elle). Dès lors, Sandra ne pourrait que disparaître. De plus, son frère, seul membre restant de la famille, se moque d'elle et veut peut-être bien se débarrasser d'elle.

Il y a un autre versant lié à cette idée persécutrice : les gens la surveillent, la regardent de travers, devinant ainsi sa vie sexuelle " à la limite de la prostitution " (cette sensation de surveillance est importante : un œil féroce la *sur-veille* (*to watch* ?) en réponse à sa demande d'un œil tendre qui veille-sur (*to watch over* ?). D'autres éléments viennent s'inscrire dans cette thématique : les pertes d'objets et de papiers (passeport, cartes d'identité), les oublis de rendez-vous, etc... autant de choses qui renforcent, bien évidemment, le sentiment d'un regard critique qui pèse sur elle, au point d'éviter de mettre son nom sur sa boîte aux lettres ou à sa sonnette d'entrée.

Enfin, ce qui se dessine peu à peu consiste en un scénario assez " classique " : toute expérience supposée source de plaisir est barrée par un événement quelconque qu'elle interprète comme sanction ou interdit, ce qui est parfois projeté sur les autres (" *ils m'empêchent, me punissent, me jugent* ") et vient renforcer le sentiment de persécution. Ce qui ne peut que l'expulser de son plaisir, c'est-à-dire d'elle-même⁴.

b - Les " ratages " amoureux

Le récit des quêtes et aventures, non pas amoureuses mais sexuelles – car il n'y a pas de place pour le sen-

timent – est fait sur un ton mêlant la gêne et le détachement. Le soir, Sandra " *surfe sur le net* " ⁵ où elle gère, comme dans son entreprise, une troupe d'hommes, et une ou deux fois par semaine, elle en convoque un pour le jeter aussitôt " *après emploi* ". Sandra reconnaît là un fonctionnement hygiénique d'apaisement des tensions, mais aussi une certaine forme de vengeance envers le statut du mâle dans la société, tout en se plaignant de l'aspect strictement répétitif (le changement d'homme ne change rien – c'est la relation qui est répétée quel que soit l'objet) ainsi que regrettant parfois l'absence de sentiments, pour ajouter aussitôt ceci :

- s'il y a de l'affect, il y a aussitôt danger : celui du projet amoureux (mariage, enfants, maison) c'est-à-dire d'un emprisonnement ; de là une loi personnelle comme mesure de protection⁶ : " *pas plus de deux fois avec le même homme* " ;

- mais elle a expérimenté que si elle éprouve quelque chose pour un homme, il lui devient aussitôt totalement impossible d'avoir une quelconque activité sexuelle avec lui⁷. Lors de ces premières séances, elle a rencontré un homme tendre : si elle a éprouvé du bien-être, il lui fut impossible de donner une satisfaction sexuelle à cet homme. Cette situation a convoqué, en séance, la figure de son oncle maternel qui fut, pendant un temps, la seule source de tendresse (paternelle) connue dans sa vie.

Je vais donc maintenant vous présenter deux séances, remarquables pour moi de par les rêves qui les inaugurent.

4 Le plaisir étant presque impossible tant il est interdit, semble représenter son " centre ", c'est-à-dire le lieu où elle serait enfin elle-même. D'autres figurations de ce " centre " sont assez classiques : île déserte, le lit, etc.

5 Voir le rêve n° 1 de la note 14.

6 Cette vision de la vie en couple, en-deça d'une plainte féministe, annonce une conception masochiste sous-jacente : mais la sienne, ou bien son vécu du couple parental, ou encore une identification à la mère ? Conception masochiste qui aurait peut-être pour but d'endiguer sa sexualité ?

7 Ce qui pourrait annoncer la fantasmatique incestueuse.

*

1 - Une séance, un lundi

Rêve : *Une longue table de ferme. Son frère est au bout à la place d'honneur, celle du patriarche. Il est debout, il a un sexe superbe, très grand et beau, un sexe " grec ". Elle le contemple, puis lui dit : " Ce n'est pas la peine d'en avoir un comme ça, si c'est pour ne pas s'en servir ! "*

Sandra associe sur son frère (plus jeune), l'enfant-roi, cette place du fils dans la famille italienne, une véritable idole. Mais qui n'a jamais rien fait pour aider ses parents, alors qu'elle devait supporter leurs confidences, à tour de rôle, notamment sur leur sexualité problématique⁸. Ce frère qui, actuellement, s'acharne à pratiquer le triathlon afin d'être un " *iron man* "...

La " pente naturelle " ou classique de l'interprétation mènerait à la castration, la question phallique et l'envie de pénis (et ses déceptions), bien sûr, tant les symboles du rêve semblent clairs. Mais le fil associatif qui mène Sandra semble viser autre chose, d'autant que la phrase qu'elle prononce dans le rêve relève plus de la moquerie que de la déception.

Face à ce rêve, je me surprends à m'interroger : où est le désir de Sandra dans ce rêve ? Est-il dans ce qui est présenté au début du rêve sous forme d'image, du *vu*, ou bien est-il dans le *dit*, la phrase qui conclut le rêve ? (Par la suite, il apparaîtra que c'est une construction assez typique de ses rêves). Il me semblait évident, à ce moment-là, que ce n'était pas la figuration ithyphallique tant elle représentait le discours parental sur le fils⁹. En revanche, la phrase me semble désigner quelque chose de propre à la rêveuse : du coup, j'ai choisi de mettre l'accent à cet endroit : " *S'en servir vous donnerait quoi ?* "

Sandra répond immédiatement à ma relance : " *Il me protégerait !* ", réponse qui a peu à voir avec le génital, et beaucoup avec l'infantile. Je lui fais part de mon étonnement : " *Vous protéger ?* " Et cet étonnement a un effet de transfert (d'induction ?) puisque à son grand étonnement lui revient ce souvenir : " *mais comment ai-je pu oublier ça ?* "

Enfant, tous les soirs, elle installait un grand cercle protecteur de peluches (repensons à son manteau et donc au geste qui répète la scène en me la présen-

tant) tout autour d'elle sur son lit. Mais cela ne suffisait pas toujours, et lorsqu'elle avait peur au cours de la nuit, elle allait se réfugier dans le lit et les bras de son frère. Elle me précise *illico* qu'il n'y a jamais eu d'atouchements entre eux. Elle a environ dix ans (et son frère huit) lorsque sa mère (qui vient chercher au milieu de la nuit, furieuse, une valise pour quitter son mari - et donc ses enfants) la surprend (elle, et pas son frère) et la réprimande violemment, la traitant de " *salope, déjà putain, toi aussi !* ", la " *fusillant du regard* ", mais ne disant rien au fils.

Sandra réalise alors que ce regard furieux de sa mère excitée ne l'a jamais quitté, un regard " *meurtrier* " qu'elle associe à ses idées " *paranoïaques* " d'être tout le temps surveillée. Regard qui me donne à cet instant le sentiment d'ouvrir la porte du surmoi maternel, qui était jusqu'ici masqué par les auto-diagnostics de " *paranoïa* " (surveillances, complots, sanctions, etc.) en offrant à la cure une scène que je ressentais de suite comme centrale, sur le mode d'une scène traumatique que les défenses ont éclaté en plusieurs fragments devenus indépendants. Insistant pour cette raison afin qu'elle me rapporte tous les éléments de la scène, il m'est venu la construction (auxiliaire) suivante :

- sur le versant de l'effet des paroles, du " *dit* ", la mère opère une " *confusion des langues* ", dénonçant une intention génitale de sa fille envers son petit frère " *victime* ", sexualité génitale qui n'existe pas réellement à ce moment-là chez Sandra. Cela va avoir plusieurs destins :

- la parole maternelle est instaurée (par confusion et condensation) comme venant interdire, refouler l'expression de la tendresse infantile, expression vécue comme fautive (" *c'est sale* ")¹⁰;

8 Ce qui fait que très tôt un savoir intellectuel sur le génital s'est constitué, donnant du coup une orientation " *intellectuelle* " à sa sexualité, savoir plaqué composant une sorte de faux-self. Voir le jeu du refoulement entre les curiosités intellectuelle et sexuelle dans " *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* " de Freud.

9 Ce dire parental semble figuré dans le rêve par la " *table familiale* ", là où l'on mange et où l'on parle.

10 À partir de là, par exemple, la masturbation ne pourra se faire que dans le cercle protecteur de sa couette : c'est-à-dire qu'il a été opéré un lien puissant (par l'effet de la parole maternelle) entre la protection et la sexualité, *comme si c'était deux faces de la même chose*.

- la parole maternelle est interprétée comme une assignation à n'être qu'une putain, car elle est entendue comme demande de la mère, en lien avec les plaintes maternelles sur le fait que son mari ne la touche plus : d'où une sorte d'injonction, " *il faut se faire toucher par l'homme - nous sommes des salopes* ". Il y a là un élément de rivalité et de haine entre mère et fille ;
- les garçons, puis les hommes, ne peuvent être que des victimes de ses désirs ; leur puissance ne sert à rien, en tous cas pas contre une loi maternelle. Eux, supposés si forts, ne peuvent offrir aucune protection, selon la loi, " *on couche pour baiser, rien d'autre* " : c'est en ce sens qu'ils ne se servent pas de leur pénis grec (ithyphallique), représentation de la douceur et de la protection pour Sandra¹¹;
- sur le versant du regard maternel, du " *vu* ", vont s'échapper des éléments de persécutions :
- soumission totale ou aliénation, par amour, à l'ordre maternel, vécu comme enfermement, étouffement (ce que l'on retrouve dans ses représentations de l'amour selon le modèle - supposé par elle - maternel) ;
- face à cela, une des issues est la fuite, la rupture, une fuite incessante, aussi bien physique (changer de travail, de région), que psychique (fuir dans la sexualité la plus anonyme par exemple, en une sorte de rébellion et de provocation, ou ne plus penser, seule au fond de son lit) par rapport au surmoi maternel ;
- ou bien des conduites de réparation ayant pour visée d'atteindre cet impossible idéal de la perfection, une sorte de virginité, idéal par ailleurs source obligée de déceptions et de moments dépressifs, évidemment, puisque hors d'atteinte. Ce dernier élément lui permet de se souvenir d'un rêve qu'elle fit pendant le week-end : *elle est dans une grande pièce sans fenêtre occupée à peindre tout en blanc une immense colonne grecque dans un coin de cette pièce. Elle s'applique, son travail est minutieux et presque parfait*¹² : *car elle ne peut pas atteindre la face qui est contre le mur malgré tous ses efforts. Elle se réveille en larmes.*

Il n'y a donc pas la face tendre chez le porteur de pénis, ou du moins, elle est hors d'atteinte soit chez l'homme, soit pour elle du fait de l'interdit.

Cela donnait l'impression d'une quête fétichique : le pénis détaché de l'homme (détachement renforcé par le discours parental sur le fils), idéalisé et détenteur d'une puissance que Sandra, enfant, pensait comme puissance protectrice à l'instar du cercle de peluches ou du cercle des bras déplacé sur la représentation phallique. Quête alors toujours déçue, bien qu'acharnée, qu'il y en ait au moins un (pénis) qui serait tendre, c'est-à-dire qui " à travers la femme " atteindrait l'enfant (ce qui éclaire son fantasme d'être toute traversée par l'homme).

*

Suite à cette séance, elle oubliera le collier en or de sa mère chez un homme de rencontre... étonnée non de l'oubli, car elle laisse toujours derrière elle des objets insignifiants chez ses amants d'un soir, mais étonnée que ce soir-là elle ait pu ôter ce collier, ce qu'elle ne fait jamais ! Se serait-elle, comme une esclave, un peu affranchie de la loi maternelle¹³ ? Les séances suivantes développent ce matériel qui vient de surgir. Il apparaît ainsi que la " *mission thérapeutique* " envers la mère vise à contrer la puissante figure surmoïque en espérant recréer une mère tendre sous la forme d'une enfant. Tout cela est ponctué par des rêves.¹⁴ Sandra est soumise à la loi phallique, transmise (en actes) surmoïquement par la mère. Son monde est ainsi organisé : les hommes ont et jouissent du phallus, n'en donnent rien aux femmes : c'est

¹¹ D'une certaine façon, ici, c'est la mère qui transmet et inscrit le symbole et fantasme du phallus à sa fille (via le frère, et non le père que la mère définit comme impuissant).

¹² L'idéal de perfection, si puissant chez Sandra, est une exigence maternelle.

¹³ Une remarque : j'ai pour habitude de noter mes rendez-vous dans mon agenda par les initiales de mes patients. Or celles de Sandra (SM) sont les mêmes lettres que j'emploie lorsque j'écris en abrégé " surmoi " ou " sado-masochisme " ... ce qui est une fréquente source de confusion...

¹⁴ **1** : *Elle est sur un petit bateau qui est secoué par une mer déchaînée, elle a peur, et voit au-dessus d'elle des hommes qui surfent sur les vagues, sans craintes et joyeux. Elle se sent prisonnière, lourde, comme dans les griffes d'une sorcière, et voudrait, elle aussi, surfer dans les airs. Elle tente de s'échapper en se hissant en haut du mat de son bateau, mais au fur et à mesure qu'elle grimpe, le niveau de la mer, alors faite de sang (menstrues) la rejoint irrémédiablement. Elle se réveille, paniquée et désespérée.* **2** : *Elle est allongée sur une planche et une femme la déshabille avec une intention sexuelle, mais elle n'en veut pas. Alors elle appelle un homme qui s'approche. Sa peau est douce comme une peluche.*

apparemment une des sources de la dépression maternelle, que Sandra répète pour elle-même dans une identification hystérique. La seule issue, la seule possibilité de liberté et de jouissance, est pour elle une conduite " masculine " : diriger une entreprise, désirer sexuellement et librement comme le font les hommes, etc. Ce qui trace une oscillation dans ses comportements, très visible : tantôt elle est déprimée, tantôt dans un dynamisme presque maniaque.

(Se développe aussi la ligne du clivage entre, d'une part l'infantile (la tendresse et la protection), et d'autre part, le génital et la " salope ". La mère transmet le phallus, transmission surmoïque, qui sera renforcée par la suite :

- par le discours parental sur la place du frère expliquée par la possession d'un pénis, ce qui constitue un discours sur le genre ;
- ce discours va organiser le sexuel mais avec une révolte (" mon sexuel sait bien qu'il est plus fort que le tien ").

*

4 - Trois mois plus tard

Rêve (Sandra précise qu'elle l'a fait chez son frère) : *Tous les hommes de sa vie sexuelle sont assis dans des stalles comme dans une église, alignés derrière une longue table. Elle est à part, assise à une petite table d'école et se dit en les regardant : " Je suis une vraie salope ! ". Elle se réveille en éprouvant un sentiment de triomphe, sans culpabilité, ce qui est " une première ", dit-elle.*

Moi : " Encore une table ! " (cet élément omniprésent dans ses rêves m'intrigue ce qui fait que ma curiosité l'emporte sur le reste...)

Mais Sandra associe sur " salope " en me disant qu'elle a des fantasmes de salope, c'est-à-dire d'humiliation, de soumission (qui sont aussi agis au travail, comme en séance lorsqu'elle me dit être " une vraie putain "). Je lui rappelle que c'est en lien avec l'assignation maternelle, " tu es une salope ", de ses dix ans, ce que le rêve indique en la représentant comme écolière (ce qui est une forme de datation). Puis elle

parle des salopes de la famille : la grand-mère maternelle tondu à la Libération, une tante stérile à qui elle ressemble selon sa mère, personnages de la famille qui sont en opposition avec les " saintes et pieuses " - qui finirent toutes mal, dépressives ou suicidées. L'assignation maternelle est donc renforcée, redoublée, par les histoires de la lignée maternelle, des femmes, et l'identification imposée à la tante. Sandra a beaucoup enquêté, adolescente, sur l'histoire de ces femmes.

Cela ramène un autre souvenir : le jour de sa puberté, sa mère lui raconte qu'elle a été violée à l'âge de seize ans (mais Sandra doute de cette histoire) : en tous cas, c'est de là que date son désir de soigner sa mère. Mais cela renforce l'identification à la mère, dans le fantasme (être attachée, violée).

Je lui fais remarquer (en disant " je vous interromps, car ") que " salope " est venu justement interrompre un moment de tendresse et de réassurance. (Je répète l'interruption...)

Sandra va réagir au verbe " interrompre ". Elle me rapporte toute une série d'événements de sa sexualité et curiosité infantiles (scènes de " touche-pipi " avec ses cousines et cousins dans une prairie, ou dans une chambre, etc.), chaque fois interrompus par l'intervention de la mère.

Je lui fais remarquer que c'est cela qui se répète en elle, qui l'empêche d' " aller au bout " de quelque chose, et qui fait qu'elle s'enfuit avant de pouvoir jouir de ce qu'elle fait (que ce soit dans les histoires sentimentales ou le travail)¹⁵.

Cela lui amène un souvenir : " il n'y a qu'une seule fois où ma mère ne m'a pas surprise et qu'elle n'a jamais rien su. Nous habitons près d'une décharge publique. Avec mon frère, nous allions à la 'chasse aux trésors'. Un jour, on a découvert des photos pornos. Je ne sais pas pourquoi, mais je me souviens que d'une seule : une femme nue, attachée entre deux arbres, et des hommes qui lui jettent des sceaux d'eau... "

¹⁵ C'est-à-dire qu'ici, nous serions en-deça du dire parental sur la puissance phallique (du frère). Ce dire, donc second, aurait recouvert l'agir des interdits surmoïques maternel sur la sexualité infantile.

Je lui demande alors le destin de cette photo, puis qu'elle s'en souvient, et seulement de celle-là, par exemple dans ses fantasmes d'humiliation (dont elle ne m'a jamais donné de détails : elle ne se montre pas...).

Sandra est très gênée, puis me dit que "*elle aime être attachée... il n'y a que comme ça que...*" (Je me demande si, ligotée, il ne peut y avoir d'interruption ? la jouissance deviendrait possible). Gênée, elle reprend le récit des interruptions maternelles, et, en fin de séance, un dernier souvenir lui vient : "*une fois, on faisait des bisous avec mon cousin, derrière le divan, et ma mère nous a vus...*"

Je n'ai pas pu résister à faire le lien avec la séance (à cause du mot "divan"), croyant faire un trait d'humour...

*

J'ai bondi sur les bisous-divan suite à une séance très tendue et intense pour dé-dramatiser ("qu'elle ne reparte pas aussi défaite", se dit le psychanalyste tiers bon-papa entre elle et la mère) et pan ! Je tombe dans le piège transférentiel : je suis la sorcière attendue... J'interromps la scène et la séance, et donc ce qui est en dessous, la masturbation infantile. Or, c'est sur ce thème que reprendront les séances.¹⁶

En effet, suite à cette séance, Sandra a manqué trois rendez-vous. Lorsqu'elle revient, toute penaude, elle m'explique que suite à ma remarque sur les bisous, elle est repartie très en colère. D'ailleurs, elle ne sait pas si elle doit continuer, veut aussi démissionner de son travail, envoyer promener tous ses amants, a changé pour cela de numéro de téléphone, etc.

Je lui demande ce qu'elle a pensé de mon intervention : "j'ai ressenti une énorme colère contre vous, un énorme sentiment de trahison !"

Ce que j'ai trahi, interrompu et brisé, c'est l'espace préservé du cabinet comme "endroit tranquille" (comme un lieu préservant la sexualité infantile¹⁷ ; mais sa rupture répète le fait que, en réalité, chaque fois qu'elle se masturbait, après, elle devait se punir - l'intervention maternelle est intériorisée mais déplacée afin de protéger la jouissance.)

Alors je lui explique que ce n'était pas dans ce sens, pas mon intention. Et, surtout, qu'il est dommage qu'elle se fixe sur la dernière phrase de cette séance, ce qui vient en effacer tout le contenu qui était très important : on ne pourra pas aller au bout. Et, aussi, ce qui est remarquable, c'est sa conviction, qui se révèle ici, qu'il y a un piège.

Cela répéterait les interdits maternels : pas de tendresse entre nous, et pas d'orgasme. Et me voici incarnant ce surmoi maternel alors que je me croyais un bon papa, un gentil oncle ou son frère !

Enfin, je lui dis que je sens sa gêne à me parler de ses fantasmes d'humiliation (être attachée, et puis ?), fantasme dont elle sait qu'il est devenu identitaire, se mettant en jeu dans la réalité et dans le transfert. Mais je prends beaucoup de précautions afin de ne pas tomber dans l'insistance, ce qui la ferait résister, afin de freiner une curiosité qui n'a pas sa place ici et qui me ferait tomber et répéter l'intrusion de la mère.

*

Quelques remarques

1 - C'est le soir, après les séances de la journée, que je réalise que ce qu'elle nomme fantasmes d'humiliation sont des fantasmes de fustigation (*beating phantasies*) dont elle ne dit rien, comme elle ne dit rien de son père pour l'instant. Mais l'on pourrait aussi se demander, comme Winnicott, s'il n'y a pas ici l'effet du masochisme maternel, c'est-à-dire la fixation anale de la mère.

Je restais jusqu'ici au terme d'humiliation, soit la mise en scène d'une culpabilité, sans entendre là une formation seconde qui masquait ou protégeait un désir incestueux (depuis, Sandra parle de fantasmes sado-masochistes).

¹⁶ Deux rêves à ce sujet, dès la séance suivante : 1 - Elle cherche un "endroit tranquille" (= pour se masturber), arrive dans sa chambre. Mais aussitôt sa mère entre et lui demande : "qu'est-ce que tu fais ?". Elle se sent très coupable. 2 - Il y a beaucoup de monde, et elle cherche un "endroit tranquille". Elle trouve enfin un lit avec un gros édredon dans une maison comme celle du conte des Trois Ours où elle peut bien se cacher.

¹⁷ Un lieu facilitant où se conjoignent et la tendresse du *holding*, et la possibilité de dire la sexualité infantile.

2 - C'est en juin que Sandra me dit parler pour la première fois de ses fantasmes, dont elle fait la liste, convaincue de tous les avoir et d'être une vraie perverse (elle ne se dit plus paranoïaque). Or, dans le même temps, elle m'apprend qu'il y a eu un second analyste, et que lors de ces deux cures, elle a contrôlé tous ses propos, cachant et sa vie sexuelle et sa vie fantasmatique, sans comprendre pourquoi, avec moi, elle ne craignait plus d'en parler, ni pourquoi, avec les deux analystes précédents, elle était convaincue que d'en dire un mot ne pouvait que les exciter et exciter leur perversion... Je pense que cela est devenu possible en passant par la tendresse et la sexualité infantile, qui permettent de lier et d'intégrer la sexualité génitale, qui chez elle, était d'une certaine façon " cli-vée ".

3 - Il se dessine pour l'instant deux lignes, deux registres de la sexualité ;

- suite à l'arrêt du cours de la sexualité infantile ;
- l'interdit de l'expression de la tendresse (" salope ! ") qui a deux destins ;
- être une femme salope mais ainsi libre et dominatrice ;
- être une enfant écrasée, soumise et maltraitée ;
- l'interdit de la curiosité sexuelle sur deux modes ;
- absence d'orgasme ;
- ne pas aller jusqu'au bout ;
- la photo de la décharge prolonge bien quelque chose mais devient, par fixation, la représentation de ce qu'est la place de la femme dans la sexualité génitale avec l'homme : soumise, attachée, humiliée, servile, " violée ", pour la jouissance des hommes. Cela vient tracer des positions psychiques paradoxales, aussi bien dans la sexualité que dans le travail.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président André BEETSCHEN
Vice-Présidents Jacques ANDRÉ, Catherine CHABERT
Secrétaire général Patrick MEROT
Secrétaire scientifique Dominique CLERC
Trésorier Sylvie DE LATTRE
Président sortant Edmundo GÓMEZ MANGO

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Dominique CLERC
Viviane ABEL PROT
Philippe CASTETS
Martine BAUR, Leopoldo BLEGER, Jean-François DAUBECH

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Jacques ANDRÉ et Philippe CASTETS

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX,
André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Blandine FOLIOT, François GANTHERET,
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL,
Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Aline PETITIER, Jean-Claude ROLLAND,
Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
FelipeVOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Raoul MOURY
Catherine CHATILLON, Dominique CLERC, Lucile DURRMEYER, Blandine FOLIOT,
François GANTHERET, Michel GRIBINSKI, Danielle MARGUERITAT, Raoul MOURY,
Jean-Claude ROLLAND

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Anne ROBERT-PARISSET
Membres ex officio André BEETSCHEN, Dominique CLERC
Membres représentant du Collège des Titulaires Catherine CHATILLON
Henri ASSEO
Jean-H. GUÉGAN, Jean-Michel LÉVY, Jocelyne MALOSTO

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
Pr François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barquette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	15, rue de Montparnasse - 75006 Paris	01 45 49 32 64
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 21 52 45

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Kerneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautay - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	16, av. de Strasbourg - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 43 54 44 12
Dr Claudine GEISSMANN	rés. le Rohan 33, rue Taudin - 33200 Bordeaux	05 56 02 56 89
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 45 89 11 78
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 - Berlin Allemagne	0049 30 853 46 67
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 97 27
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Mme Monique ROVET	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY - M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER
Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DAR COURT - Dr Colette DESTOMBES
Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Bernard JOLIVET - Dr Marianne LAGACHE
Dr Elisabeth LEJEUNE

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46*